BATAILLES & BLINDÉS

HORS SÉRIE

Nº15

BATAILLES & BLINDÉS

+38 Profils couleurs

ISSN 1950–8751

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

GUDERIAN

Prophète de la guerre moderne ?

GUDERIAN

Prophète de la guerre moderne ?

Par Hughes Wenkin

Profils M. Filipiuk

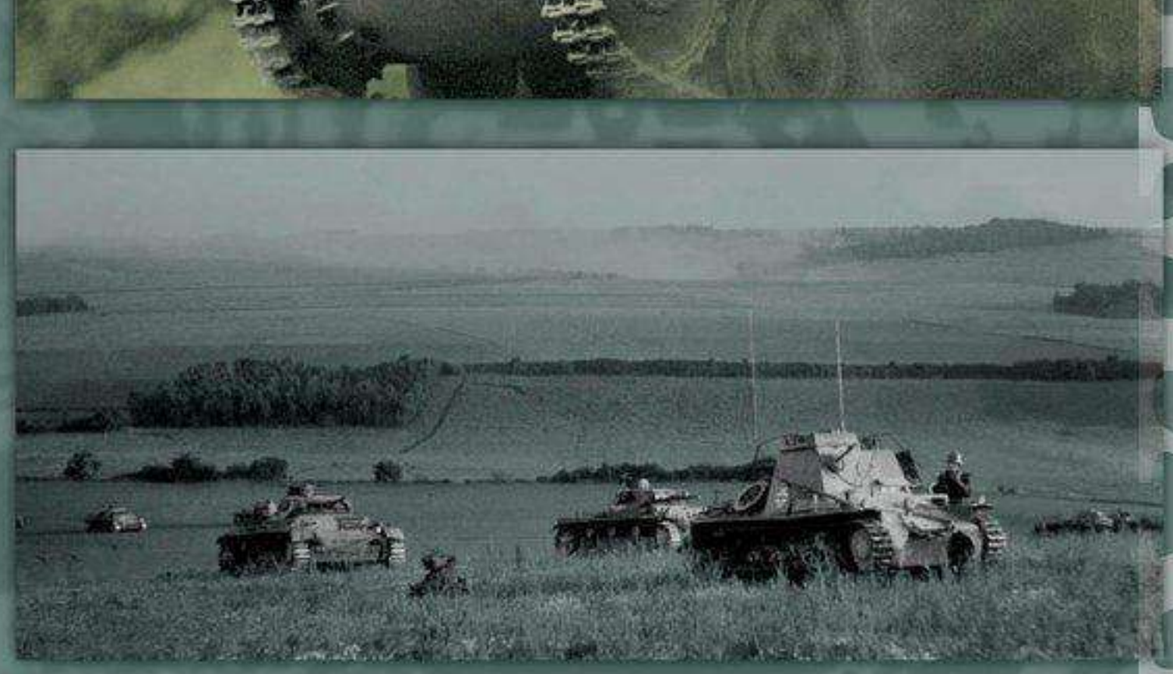
P.4 AVANT-PROPOS

CHAPITRE 1

P.6 PARCOURS INITIATIQUE D'UN « PANZER GENERAL »

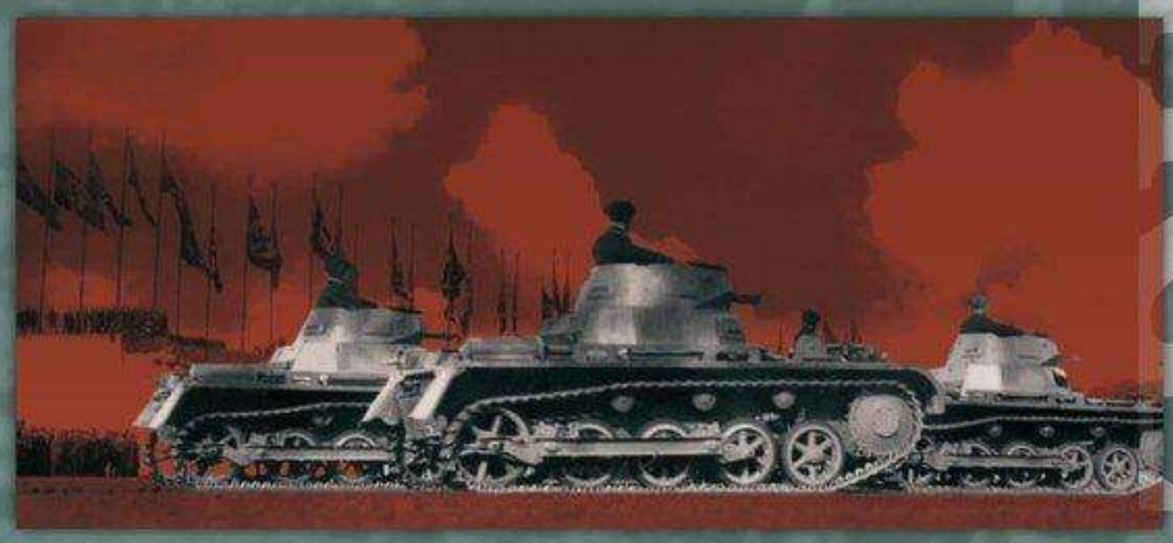
CHAPITRE 2

P.20 MENTORS & INFLUENCES



CHAPITRE 3

P.34 *PANZER* & TACTIQUE



CHAPITRE 4

P.52 GUDERIAN EN EAUX TROUBLES

Batailles & Blindés hors-série n°15
Mars 2011 - Avril 2011

ISSN : 1950-8751

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence - France
SARL au capital de 20 000 euros
RCS de Marseille 422 047 118

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Secrétariat : C. Valence
Direction artistique : A. Gola
Infographie : A. Giancaterina - M. Mioduszewska - B. Drenec

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B-1070 Bruxelles - Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Riccobono - Le Muy (83)

CHAPITRE 5

ENTRETIEN
AVEC UN *GENERALOBERST* P.64

CHAPITRE 6

GUDERIAN,
CHEF DE GUERRE P.72

CHAPITRE 7

À LA TÊTE
DE L'INSPECTION
DES TROUPES BLINDÉES P.90

CHAPITRE 8

L'HÉRITAGE
DE GUDERIAN P.108

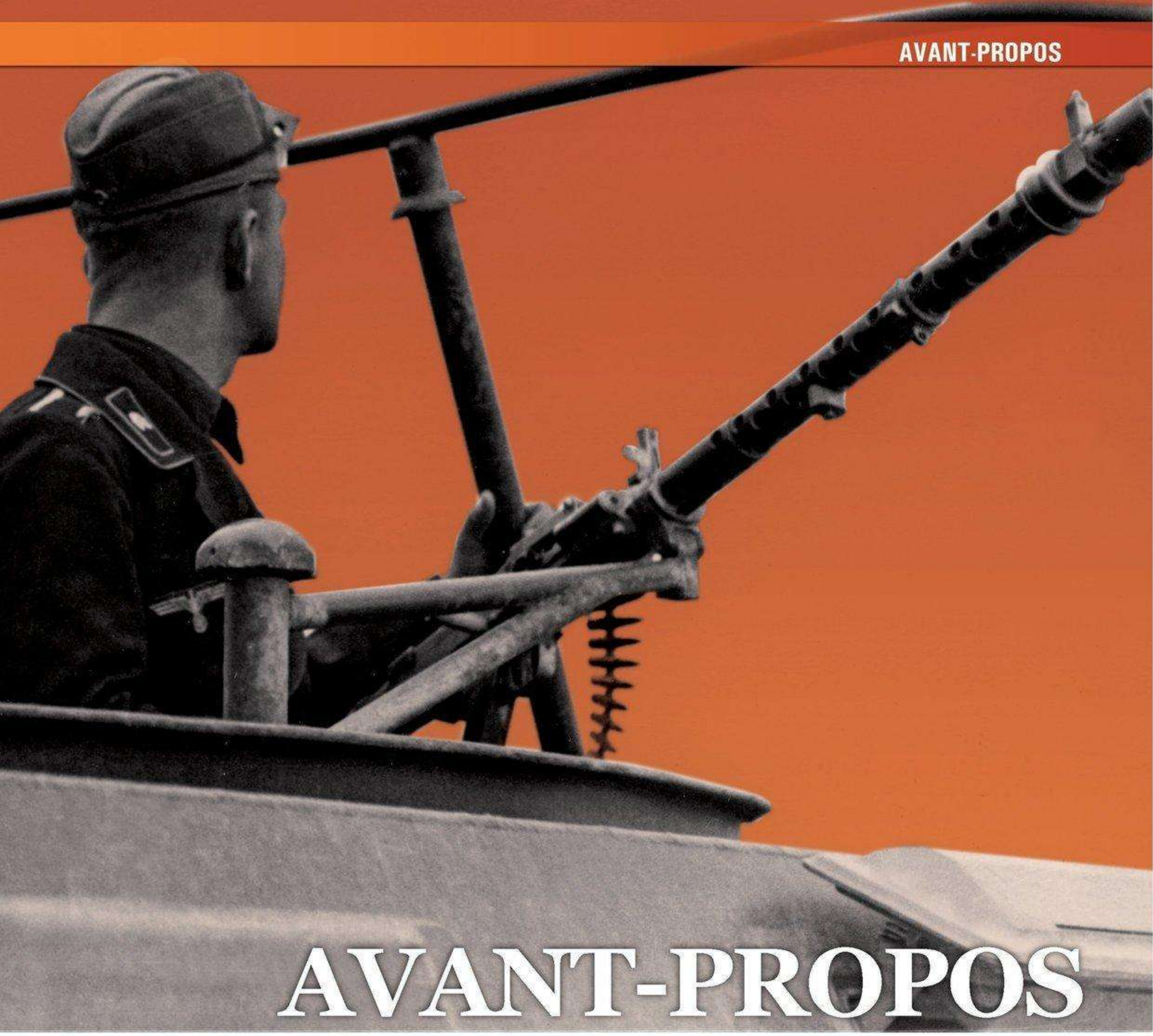
À l'ouverture du second conflit mondial, les idées tactiques fondant le « Blitzkrieg » (guerre-éclair) sont loin d'être assemblées en un système interarmes cohérent. Ce n'est pas encore cet outil parfaitement au point, rodé et d'une précision digne d'un mécanisme d'horlogerie qui donnera à l'Allemagne nazie ses plus grandes heures de gloire. La campagne de Pologne a en effet mis en évidence ses maladies de jeunesse que sont la faiblesse intrinsèque des *leichte Divisionen* et les difficultés de la coordination interarmes, en particulier avec l'aviation tactique.

Quand, presqu'un an après le début des hostilités, la *Wehrmacht* retourne enfin ses armes vers l'Ouest, son fer de lance est en partie réformé. Les trois grandes unités légères issues de l'ancienne Cavalerie se sont converties en *Panzer-Divisionen* et la coordination avec la *Luftwaffe* s'est améliorée par un renforcement des moyens de liaison. Tous les éléments sont rassemblés pour permettre l'éclosion d'une révolution dans les affaires militaires. Cependant, le « big bang » de la guerre mécanisée n'a pas encore eu lieu.

Un homme, un seul, est véritablement conscient de la puissance de l'Arme forgée sur la base des acquis de la *Reichswehr*, Heinz Guderian.

En mai 1940, cela fait déjà des années qu'il participe dans l'ombre à l'élaboration du renouveau blindé allemand. Il est l'un des artisans qui a rendu possible une chose encore impensable cinq ans plus tôt : l'envoi à l'Ouest de dix puissantes *Panzer-Divisionen* bien équipées !

Pourtant, la *Panzerwaffe* revient de loin. Elle ne serait pas beaucoup plus évoluée que ses *alter ego* européens sans un Guderian remuant et très mécontent des décisions prises par le général Beck en faveur de l'Infanterie et de la toute-puissante Cavalerie… Tout aussi inquiet pour l'avenir de son Arme, son supérieur, le *General der Panzertruppe* Lutz, lui demande d'écrire un livre pour promouvoir les idées novatrices issues du creuset de la *Reichswehr*. Guderian obéit et publie *Achtung-Panzer!*, un plaidoyer pour la création de nouvelles divisions blindées, dans lequel il clarifie leur doctrine d'emploi. Il se pose alors dans son pays en vecteur des idées nouvelles venues d'Angleterre sur la mécanisation des forces. Si le général visionnaire est aujourd'hui encore considéré comme l'un des principaux promoteurs des théories opératives et tactiques à l'origine de la guerre-éclair, il se place néanmoins dans la continuité d'un travail de fond initié par d'autres officiers germaniques.



AVANT-PROPOS

Bien vu par Hitler et fort de son parcours d'avant-guerre, il se retrouve bientôt à la tête de trois *Panzer-Divisionen* et c'est entre autres à lui qu'échoit la délicate mission de percer le front français sur la Meuse. La réussite de cette offensive est considérée comme une gageure, au point qu'aucun plan précis n'a été véritablement envisagé après la traversée du fleuve…

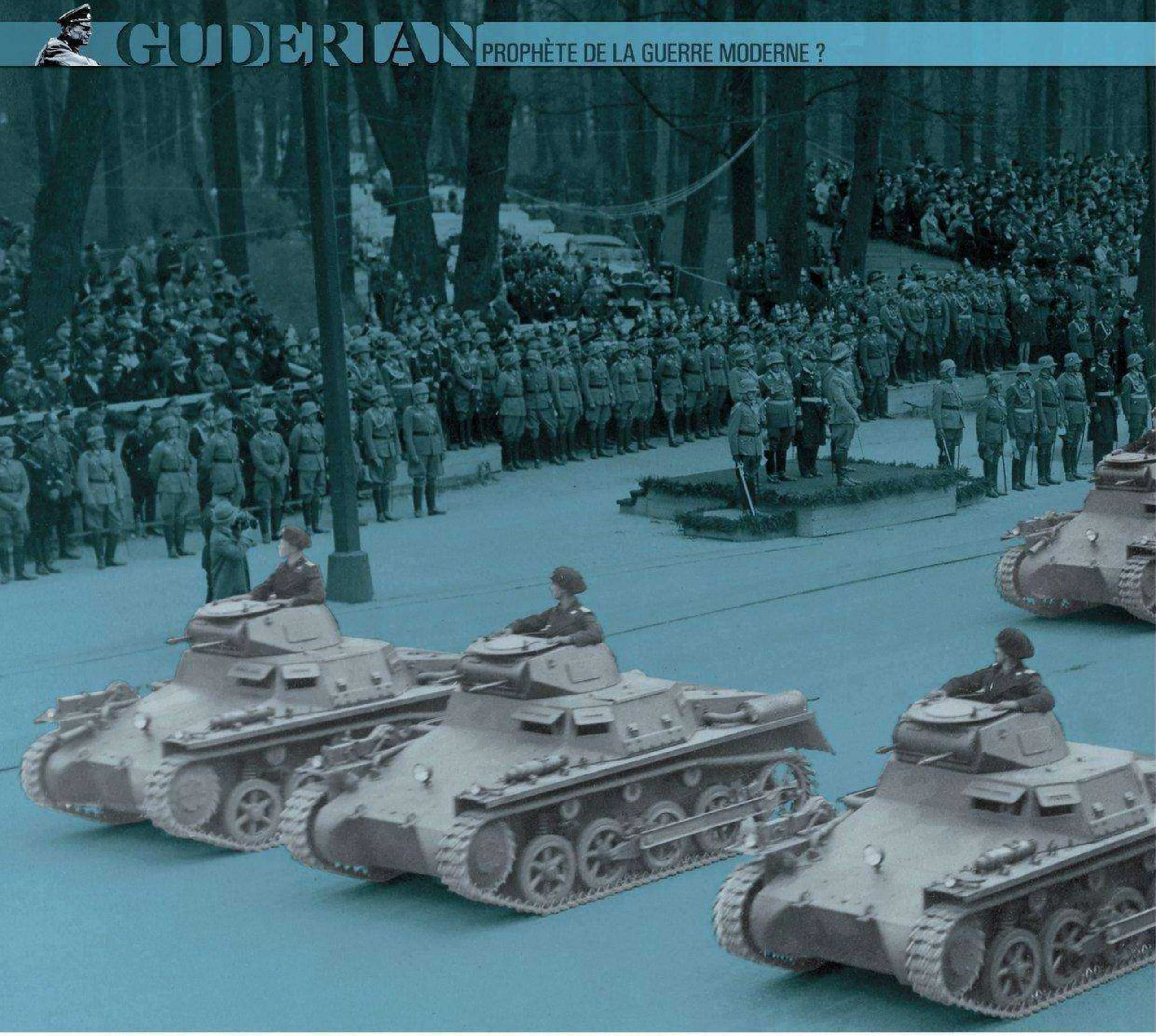
Guderian organise son assaut sur Sedan d'une main de maître et obtient la décision avec relativement peu de pertes dans ses rangs, au regard de l'objectif atteint. La bride sur le cou, il s'enfonce derrière les lignes françaises, ce qui provoque l'affolement et l'effondrement complet du dispositif allié. *L'Oberkommando der Wehrmacht* (*OKW*, ou Commandement suprême des forces armées) voit dans ses manœuvres, et celles d'Erwin Rommel, un autre as de la vitesse, un risque énorme pour ses flancs ouverts et panique au point de leur ordonner de stopper pour permettre au dispositif de tête de garder le contact avec les *Infanterie-Divisionen* beaucoup plus lentes. Cet épisode, plus que n'importe quel autre, démontre à quel point la hiérarchie allemande n'est pas consciente de la portée des événements qui se déroulent sous ses yeux. Une nouvelle ère commence, une révolution dans l'histoire militaire est en marche, la guerre mécanisée prend enfin son envol ! À force de persévérance et en s'appuyant sur les travaux de ses prédécesseurs, Guderian a réussi là où les Britanniques, les Français et les Soviétiques, pourtant tout près du but, avaient échoué dans la mise en œuvre du concept d'une force blindée autonome.

Nous allons nous efforcer de détailler dans les pages qui suivent quel est l'apport véritable de Heinz Guderian au niveau de cette évolution, d'où proviennent ses idées et quels sont ses véritables mérites. Doctrinaire incompris en avance sur son époque, incorrigible et fougueux, ce tacticien hors pair fait la démonstration de la validité de ses idées par une chevauchée épique époustouflante jusqu'au Pas-de-Calais.

Sa franchise lui coûtera son commandement. Remis en selle comme inspecteur des troupes blindées, il imprime de nouveau sa marque en permettant la réalisation de blindés d'un modernisme inégalé. Le concept de ces engins est à la base de celui du « *Main Battle Tank* », dont on n'a pas encore fini de parler aujourd'hui.

Nous avons choisi d'aborder le personnage de Guderian sous cinq aspects : après une partie sur sa formation, nous nous pencherons sur sa vision doctrinale et ses relations difficiles avec le *Reichskanzler*, avant de mettre en lumière son expérience au combat et son apport conceptuel dans les conflits de l'après-guerre au niveau des blindés modernes. ■

GUDERIAN PROPHÈTE DE LA GUERRE MODERNE ?



Le général Guderian n'est pas devenu du jour au lendemain ce fin manœuvrier maîtrisant parfaitement les tenants et aboutissants de la guerre mécanisée dans sa dimension interarmes. Chaque étape de sa carrière d'avant-guerre lui a permis d'acquérir des compétences-clés qu'il saura ensuite mettre à profit.

L'APPRENTISSAGE DE LA GUERRE

Heinz Guderian est né à Kulm sur la Vistule, le 17 juin 1888. Fils d'officier prussien, le jeune Heinz embrasse très logiquement une carrière militaire en y entrant par la porte traditionnelle : l'école des cadets. En 1908, il est affecté au même bataillon d'infanterie légère que son père. L'année suivante, il y est nommé *Leutnant*.

En 1912, il ressent le besoin de parfaire sa connaissance. Deux cours complémentaires sont alors disponibles : les mitrailleuses ou les transmissions. La technologie radio en est encore à ses débuts, la première expérience de télégraphie sans fil réalisée par Marconi datant seulement de 1896, et le père de Guderian, récemment promu *Generalmajor*, lui conseille d'opter pour les télécommunications : les mitrailleuses n'auraient, selon lui, guère d'avenir…

C'est ainsi que le jeune *Leutnant* découvre les moyens de communication par ondes radio. Le 1er octobre 1912, il est affecté à Coblence au sein du 3e bataillon de télégraphie. L'année suivante, sa carrière militaire continue sous les meilleurs auspices : il est admis à la *Kriegsakademie* de Berlin, étape cruciale permettant de lui ouvrir les portes du Grand état-major. Il a le temps d'y terminer la première des trois années de cours, avant les événements dramatiques de l'été 1914 : il est affecté à la 5e division de cavalerie comme chef de station radio.

Le matériel de l'époque – produit par Telefunken – est lourd, encombrant et manque singulièrement d'efficacité. La technologie balbutiante n'a pas la confiance des états-majors qui la trouvent très peu pratique, spécialement quand il s'agit de donner des ordres urgents en pleine bataille de rencontre à une unité au contact avec l'ennemi. Qui plus est, aucun plan d'occupation des fréquences n'existe réellement

PARCOURS INITIATIQUE D'UN « PANZER GENERAL »

et l'on assiste à de véritables embouteillages hertziens : chaque poste émetteur essaie de faire passer dans l'éther les informations qu'il estime capitales, en amplifiant au maximum sa fréquence porteuse. Les interférences sont nombreuses et le résultat est contre-productif. Les dysfonctionnements des transmissions déteignent sur la coordination des forces du *Kaiser*. Bien que l'échec allemand sur la Marne ne puisse en aucun cas être imputé aux déficiences des transmissions, le système de communication dans son ensemble pose problème. Ces insuffisances impressionnent le jeune *Leutnant* qui en gardera un souvenir cuisant. Lorsqu'il sera amené à équiper les *Panzer* de moyens radio, il se rappellera cette époque difficile et choisira une technologie pratique et efficace, qui fera en partie la force des unités blindées allemandes au début du second conflit mondial. C'est également lors de cet été 1914 que Guderian découvre la perméabilité des Ardennes belges à une offensive de grande ampleur. Au fur et à mesure que la guerre s'installe dans la routine des tranchées, la stabilité du front permet un meilleur fonctionnement des liaisons radiotélégraphiques.

Parlant le français et l'anglais, ce jeune officier est un bon élément, bientôt affecté à l'état-major de la *4. Armee*, en dépit du fait qu'il n'a pas terminé son cursus à la *Kriegsakademie*. Il se retrouve impliqué dans les opérations de la région d'Ypres. Les canaux d'assèchement de ces terres basses ont été complètement détruits et l'Armée belge, tenant le barrage principal de la région, provoque volontairement des inondations pour faciliter sa défense. Nulle part ailleurs, la guerre de position ne prend une image plus figée et plus absurde.

◀ Le lieutenant Guderian en 1909. Il a alors 21 ans et sert dans le même régiment d'infanterie que son propre père. - Droits Réservés

▲ et ▼ Le soldat allemand de 1914 n'a pas grand-chose à voir avec celui de 1916, comme l'illustrent ces deux clichés. Il combat aussi différemment : les grands mouvements d'infanterie du début du conflit sont vite remplacés par une guerre de position tout aussi sanglante. - US Nara et LOC

Le mouvement censé apporter la victoire par de savantes manœuvres est rendu totalement impossible par l'utilisation en masse des barbelés, des mitrailleuses et de toutes les ressources de la poliorcétique. Guderian découvre alors l'immense intérêt de la reconnaissance aérienne. Il est amené à participer lui-même à quelques vols d'observation et est bientôt convaincu de la nécessité d'une collaboration étroite entre l'aviation naissante et l'armée de Terre. En octobre 1914, il devient *Oberleutnant*.

◀ Des armes nouvelles révolutionnent l'art de la guerre. Les gaz en particulier seront la terreur des soldats. Guderian juge toutefois leur utilisation mal préparée et trop limitée pour qu'ils aient un réel impact sur le cours du conflit. US Nara

En avril 1915, le Haut commandement allemand lance pour la première fois une attaque aux gaz toxiques. Cependant, alors que l'emploi de cette arme nouvelle aurait pu déboucher sur une victoire stratégique, l'effet de surprise escompté fait long feu. Guderian identifie l'utilisation prématurée à une échelle quantitativement insuffisante et un manque de préparation comme les deux causes principales de l'échec. Ces deux enseignements relatifs à l'emploi d'un équipement révolutionnaire ne seront pas oubliés quelques années plus tard, lors de la mise en œuvre de *Panzer-Divisionen* qui intégreront pour la première fois une véritable dimension interarmes.

SORTIR DE L'IMPASSE
DES TRANCHÉES

En décembre 1915, Guderian est *Hauptmann* (équivalent au grade de capitaine dans l'Armée française). Le 27 janvier 1916, il est à Verdun comme officier de renseignements de la *5. Armee* du *Kronprinz*. Il peut y voir les efforts considérables consentis pour réunir une artillerie puissante chargée d'écraser sous un déluge d'acier les défenses françaises. Il ne pourra que constater l'échec de cette méthode d'utilisation de l'artillerie qui ne fait qu'alerter l'ennemi au prix d'une dépense colossale de munitions. Il soulignera dans son livre *Achtung-Panzer!* que les succès remportés dans les premiers jours de la bataille sont plus dus à l'esprit offensif de l'infanterie qu'à l'efficacité réelle de l'artillerie. Après l'engagement sanglant sur la Meuse, Guderian retourne

à l'état-major de l'armée, stationné dans les Flandres, et n'est donc pas le témoin des premiers succès des chars alignés par les Anglais dans la Somme, à Flers, en septembre 1916. Si les Britanniques détiennent une part de la solution qui sortira les belligérants de la guerre de position avec l'introduction de l'Arme blindée, ils ne parviennent pas à utiliser correctement leur innovation. Les idées d'un certain Fuller – dont la pensée aura une grande influence sur Guderian – finissent par aboutir à la percée du front allemand à Cambrai en novembre 1917 : pour la première fois, les « tanks » sont employés en masse et d'une façon cohérente, en tenant compte du terrain et en bénéficiant de l'effet de surprise. De son côté, le Grand état-major du *Kaiser*, Hindenburg en tête, souligne les échecs des balbutiements alliés dans la guerre mécanisée et ne pousse pas à la création d'une force blindée nationale. Au contraire, les généraux estiment que la solution est ailleurs. Ils tournent leur regard vers l'Est où le *Generaloberst* Oskar von Hutier vient d'enfoncer le front russe grâce à une doctrine de combat révolutionnaire, basée sur l'utilisation très élaborée de l'artillerie et surtout sur les techniques d'infiltration employées par les troupes d'assaut ou *Stoßtruppen*. La méthode réussit parfaitement et précipite la déliquescence de l'Armée du Tsar. Le même système offensif est utilisé en Italie, à Caporetto, avec le même succès.

Pendant l'année 1917, Guderian, absorbé par ses tâches à l'état-major de la *4. Armee*, est tenu relativement à l'écart des évolutions doctrinales en cours, jusqu'à ce qu'il reçoive en avril une mission intérimaire à la *52. Infanterie-Division*, une unité de réserve dans l'Aisne. C'est là que l'officier peut voir pour la première fois à l'œuvre des chars français.

Guderian occupe ensuite divers postes dans plusieurs états-majors. En octobre 1917, il commande le *II. Bataillon* de l'*Infanterie-Regiment 14*. N'ayant pas terminé sa formation à la *Kriegsakademie*, l'officier remplit une fonction pour laquelle il n'a pas été réellement formé. Il est donc envoyé à Sedan en 1918 afin d'y suivre des cours accélérés orientés sur la tâche d'officier d'état-major. Nul doute qu'à cette occasion il visite le champ de bataille 1870 où von Moltke reproduisit d'une façon magistrale contre les troupes de Napoléon III l'antique bataille de Cannae. C'est également l'opportunité pour lui de parfaire sa connaissance de la région, connaissance qu'il mettra à profit vingt-deux ans plus tard… Ses cours sont imprégnés des travaux de von Hutier et Guderian s'en servira au combat lorsqu'il mènera ses *Panzer-Divisionen* durant l'été 1940. Au printemps 1918, lors de l'offensive « Michael », Guderian constate l'incapacité de la *Kaiserheer* à alimenter en réserves fraîches un front mobile pour exploiter les succès initiaux : la problématique du transport mécanisé se fait clairement sentir.

Heinz Guderian termine la Première Guerre mondiale sur le front italien. De retour en Allemagne, il s'enrôle dans les *Freikorps* pour défendre la mère patrie des visées communistes. Commence alors pour l'officier une sombre période qui durera jusqu'à son intégration dans la *Reichswehr*.

▲ Autre arme inédite, le char de combat. Guderian étudie méticuleusement son utilisation par les Alliés lors de la bataille de Cambrai en 1917 : les blindés doivent être employés en masse, en tenant compte du terrain, tout en bénéficiant de l'effet de surprise. Droits Réservés

LA DÉCOUVERTE DE LA GUERRE MÉCANISÉE

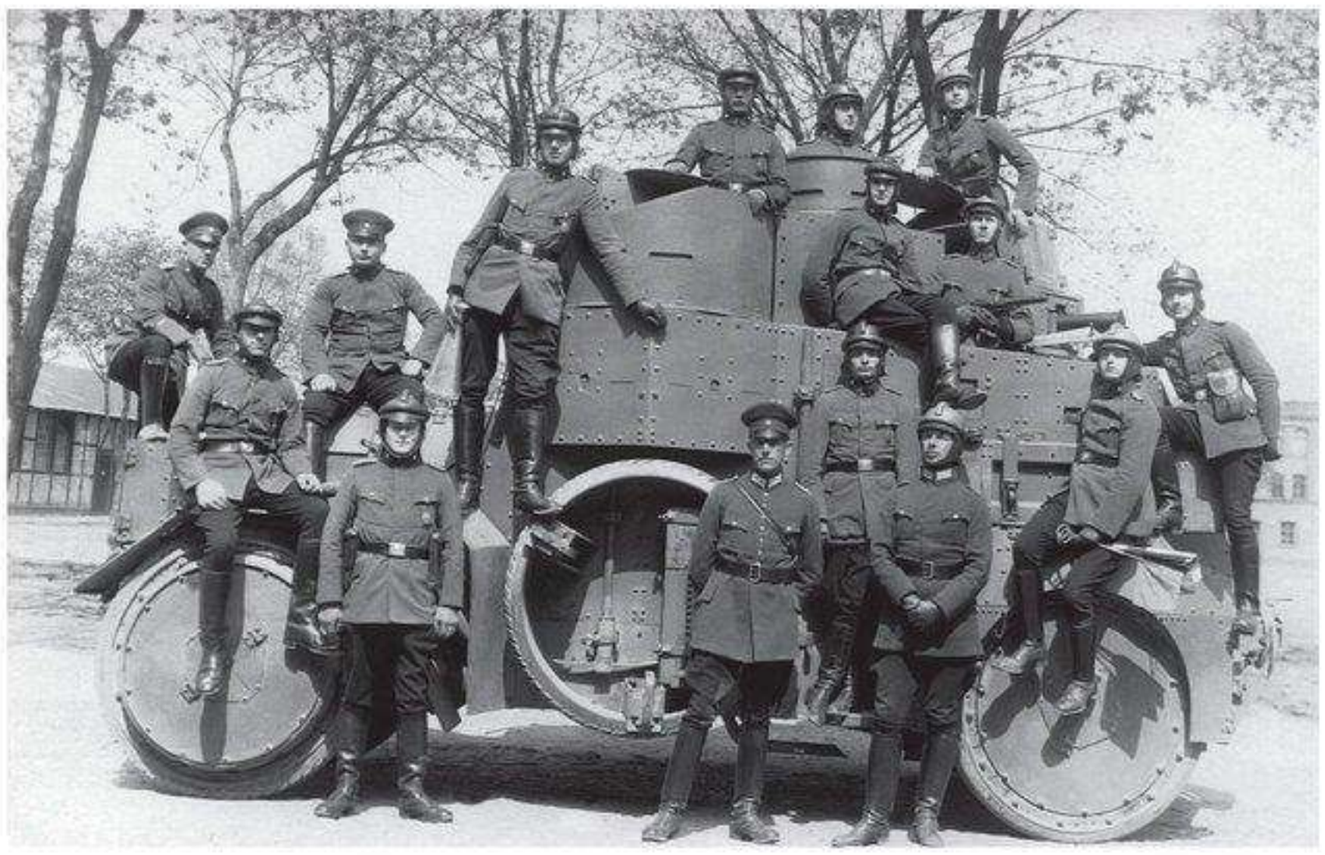
En octobre 1919, Guderian quitte la *Eiserne Division* (la Division de Fer, un corps franc engagé dans les pays Baltes), où il était officier d'état-major, pour intégrer la 10e brigade de Hanovre, au sein de la *Reichswehr*. Il retourne ensuite dans son ancienne unité, le *10. Jäger-Regiment* à Goslar, où il se contente d'entraîner du mieux qu'il peut la compagnie placée sous ses ordres.

▼ Une unité d'assaut allemande. Ces *Stoßtruppen* seront largement utilisées pour infiltrer les positions défensives ennemies et ainsi faire retrouver à l'infanterie une certaine mobilité perdue dans la boue des tranchées. - Coll. Ramos

Il ne travaille plus en effet dans un état-major du fait de ses activités passées au sein des *Freikorps* à la limite de la subversion. Pour un officier aussi ambitieux que Guderian, s'occuper d'une obscure compagnie au fin fond de l'Allemagne est une tâche peu gratifiante. Il s'en acquitte cependant avec son zèle et son engagement habituels. Pendant ce temps, la *Reichswehr* s'organise d'une manière volontairement apolitique, sous l'égide de von Seeckt. Le temps venu, le très prometteur *Hauptmann* Guderian, qui s'est depuis 1920 tenu soigneusement à l'écart des troubles politiques, est réintégré au sein d'un état-major.

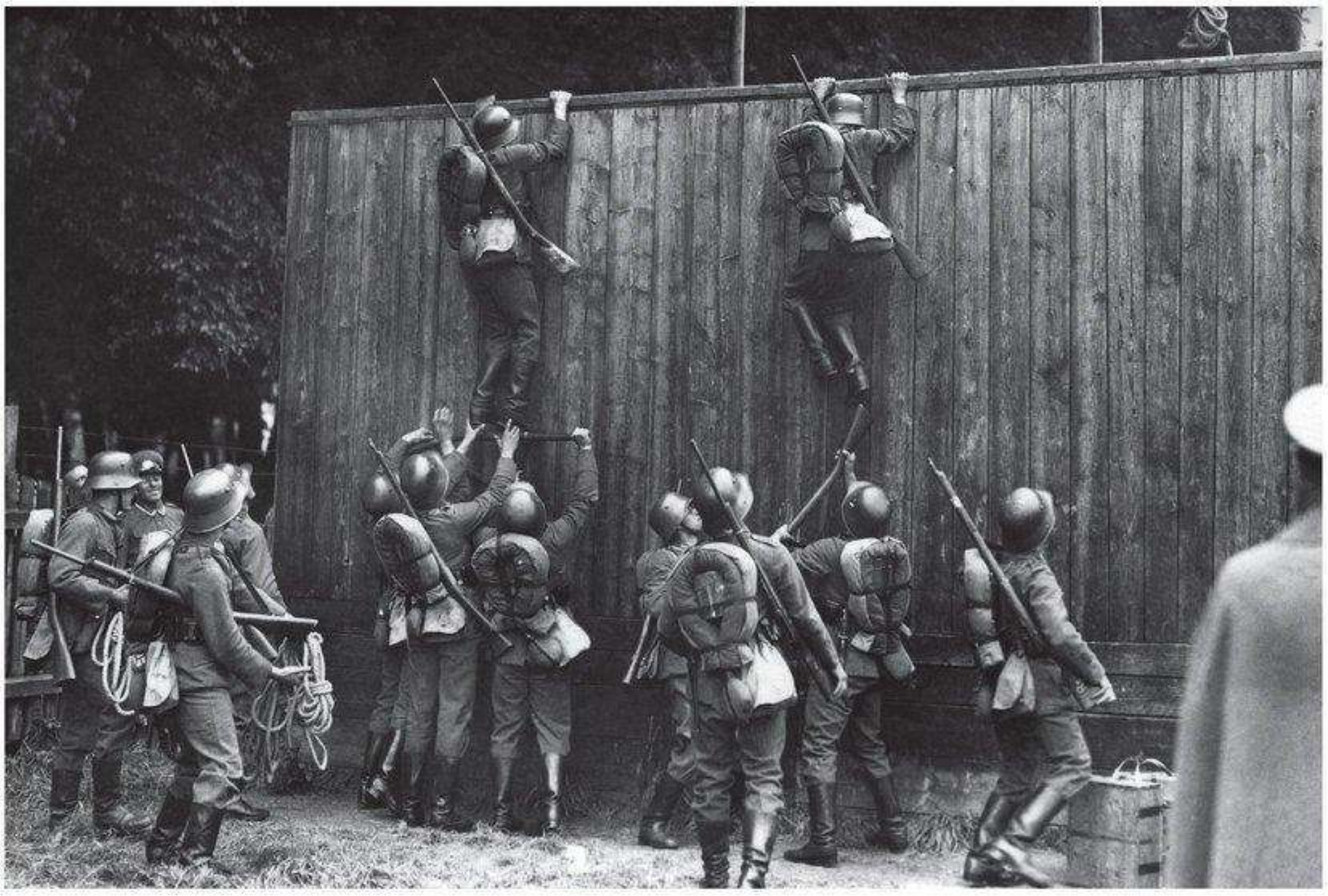
▲ Villers-Bretonneux, avril 1918. Les fantassins sont français mais le char renversé est allemand. Le *Sturmpanzerwagen A7V* arrive trop tard, est technologiquement dépassé, peu produit et mal employé au front pour changer quoi que ce soit au cours de la guerre. ECPA-D

▼ Les clauses du traité de Versailles interdisent à l'Allemagne la possession de chars de combat, mais pas celle d'automitrailleuses, dont le nombre est toutefois limité. Construite en 1921 par Daimler pour la *Reichswehr*, la *DZVR* à deux tourelles équipera aussi les forces de police. - Archives Caraktère



L'officier est surpris de se retrouver dans une spécialité qu'il ne maîtrise absolument pas : le transport automobile. Avant d'y être affecté, il doit au préalable faire un stage de deux mois et demi au sein de la *7. bayerische Abteilung für Kraftfahrtruppen*. C'est là qu'il fait la connaissance d'un officier visionnaire à forte orientation technique, le *Major* Oswald Lutz. La première réaction de Guderian est teintée d'inquiétude pour sa carrière. Il se demande pour quelle obscure raison il est affecté à une unité logistique. Son futur supérieur à l'état-major, le *Major* Petter, doit le convaincre que pour être efficace à l'état-major, il doit d'abord se familiariser avec les tenants et les aboutissants du transport automobile. Son passage aux troupes de transmissions lui a déjà donné un point de vue de technicien, aussi c'est assez facilement que Guderian s'intègre dans une telle unité. Il noue à cette occasion une amitié avec Lutz, qui le gardera sous sa protection tout au long de sa carrière pendant l'entre-deux-guerres. Le 1er avril 1922, il prend ses fonctions à l'inspection des unités de transport au sein de l'*Abteilung für Kraftfahrtruppen*, le détachement des troupes automobiles placé sous les ordres du *General* von Tschischitz.

C'est sans grand enthousiasme que Guderian se lance dans sa nouvelle tâche, il n'a que très peu d'intérêt pour la gestion de citernes ou d'ateliers mécaniques. Il ne se rend pas encore compte que ce passage lui sera d'une grande utilité lorsqu'il se trouvera confronté à la faible autonomie de ses chars en campagne. Von Tschischitz lui confie alors une mission qui éveille sa curiosité d'impatient subordonné : l'organisation d'un exercice pratique de transport dans le Harz. Très rapidement, il prend conscience de l'importance



pour l'Allemagne des expériences menées. Son pays est en effet quasiment sans défense, avec une armée limitée à 100 000 hommes. Sans une grande mobilité, la *Reichswehr* sera incapable de réagir face aux menaces qui pourraient survenir aux quatre coins d'un État coupé en deux par le « corridor polonais »… Guderian saisit la nouveauté de la problématique. Jusqu'alors, si des troupes avaient déjà été transportées par camions c'était en général derrière un front stabilisé sans véritable menace pour les déplacements. Dans la situation stratégique de l'Allemagne des années vingt, en cas de conflit, ces mouvements devraient se faire sous une menace potentielle pour les communications. Pour la première fois, Guderian envisage l'utilisation de véhicules blindés pour assurer la protection des unités transportées. Cette réflexion le pousse à se documenter. Il découvre d'abord les écrits d'un des rares vétérans allemands de la guerre mécanisée, le *Leutnant* Volkheim qui, bien avant *Achtung-Panzer!*, jette les bases du futur « Blitzkrieg ». Ensuite, très logiquement, ce sont les écrits des penseurs anglo-saxons Fuller et Martel qui attirent son attention. Bien que ne s'étant encore jamais assis dans un char, Guderian commence à acquérir une connaissance superficielle de la tactique de l'Arme blindée. Il publie dans les colonnes du *Militär-Wochenblatt* plusieurs articles qui lui permettent de se faire connaître. Pendant l'hiver 1923-24, il se voit confier par l'*Oberstleutnant* von Brauchitsch, futur commandant suprême de la *Wehrmacht*, la direction d'un *Kriegsspiel* sur le thème de la collaboration interarmes entre les troupes motorisées et l'aviation. Cet exercice complète une série d'autres, uniquement réalisés sur carte, portant sur l'utilisation de véhicules blindés dans le cadre de reconnaissances en collaboration avec la cavalerie. Il essaie de faire évoluer le rôle tactique des unités de transport pour qu'elles deviennent des unités combattantes à l'aide de leurs autos blindées. Force est de constater qu'il ne rencontre pas l'adhésion de son supérieur qui lui déclare : « *Au diable les unités combattantes ! C'est de la farine que vous aurez à transporter !* »

Guderian quitte provisoirement l'inspection des troupes motorisées pour se consacrer à l'enseignement de la tactique et de l'histoire militaire aux futurs officiers d'état-major. Il concentre ses analyses sur la mobilité du commandement et les opérations de cavalerie. De plus en plus, il se convainc que l'exploitation de la mobilité sera la clé de la victoire dans les guerres à venir. Avant les autres, il prend conscience de l'avantage capital que peuvent constituer des réserves opérationnelles mobiles. À cet égard, pendant le second conflit mondial, il fera souvent figure d'incompris face à un état-major analysant la situation avec des œillères de fantassin ou d'artilleur. D'un naturel extraverti, il n'hésite pas à partager ses idées avec passion. Si bien qu'après trois années d'enseignement et sa nomination au grade de *Major*, il retourne au *Truppenamt Heeres-Transport-Abteilung*. Jusqu'à présent, sauf pour son édification personnelle, ses analyses théoriques approfondies n'ont pas sensiblement fait évoluer la situation de l'Arme blindée dans son pays.

▲ En haut : Limitée à 100 000 hommes, la *Reichswehr* n'a pas les moyens de ses ambitions. Au cours des années 1920 et 1930, elle va donc mener des programmes clandestins de réarmement et faire de ses effectifs le noyau d'officiers et sous-officiers d'une future armée nationale. Droits Réservés

▲ En 1920, Daimler produit une voiture blindée de transport de troupes à partir du châssis de sa *DZVR*. Pouvant contenir 12 soldats en plus de son équipage de 3 hommes, le *Gepanzerter Mannschaftstransportwagen (MTW)* n'est cependant pas une réussite. Il servira dans la nouvelle *Wehrmacht* sous l'appellation *Sd.Kfz. 3* pour l'instruction. Droits Réservés

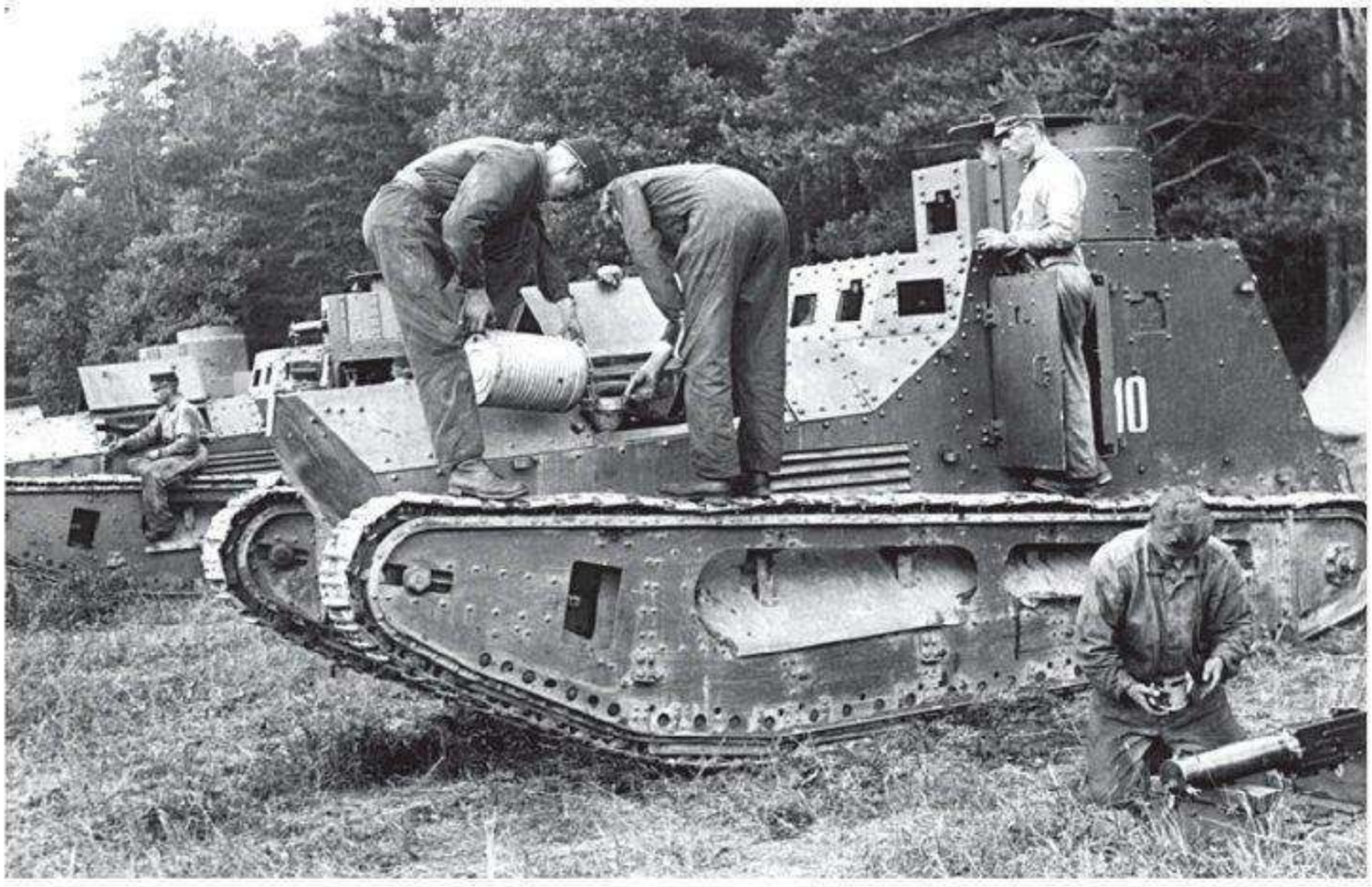
UN ACTEUR
DU DÉVELOPPEMENT BLINDÉ

Dans ses mémoires, Heinz Guderian se montre enthousiaste à l'égard de cette nouvelle tâche et semble mesurer d'emblée le défi qui s'offre à lui. En octobre 1927, il écrit : « *Ma fonction, nouvellement créée, avait pour objet les transports de troupes par camions. Le* Truppenamt *s'imaginait ainsi la chose : assurer de grands transports d'unités, normalement articulées, au moyen de camions de type commercial. À cette époque, nous ne disposions d'ailleurs pas d'autres véhicules. À l'étude se révélèrent les difficultés qui attendaient ce genre de transport. Durant la Première Guerre mondiale, à Verdun par exemple, les Français étaient parvenus à de belles réussites, mais il ne s'agissait alors que de déplacements derrière un front fixe et il n'était pas nécessaire que l'ensemble des chevaux, des véhicules et surtout de l'artillerie d'une division fût immédiatement sur place. Mais pour déplacer par camions, dans une guerre de mouvement, des divisions entières avec tous leurs chevaux et leurs véhicules, il eût fallu accroître le parc de camions dans des proportions démesurées. Ce problème suscita donc de violentes discussions et la possibilité de le résoudre rencontra plus de sceptiques que de convaincus.* »

Un immense travail de persuasion reste à faire à tous les niveaux de l'armée pour promouvoir le concept de guerre mécanisée. Guderian se trouve à un poste-clé pour agir en ce sens, mais il est toujours pieds et poings liés par ses supérieurs qui ne partagent pas ses vues.

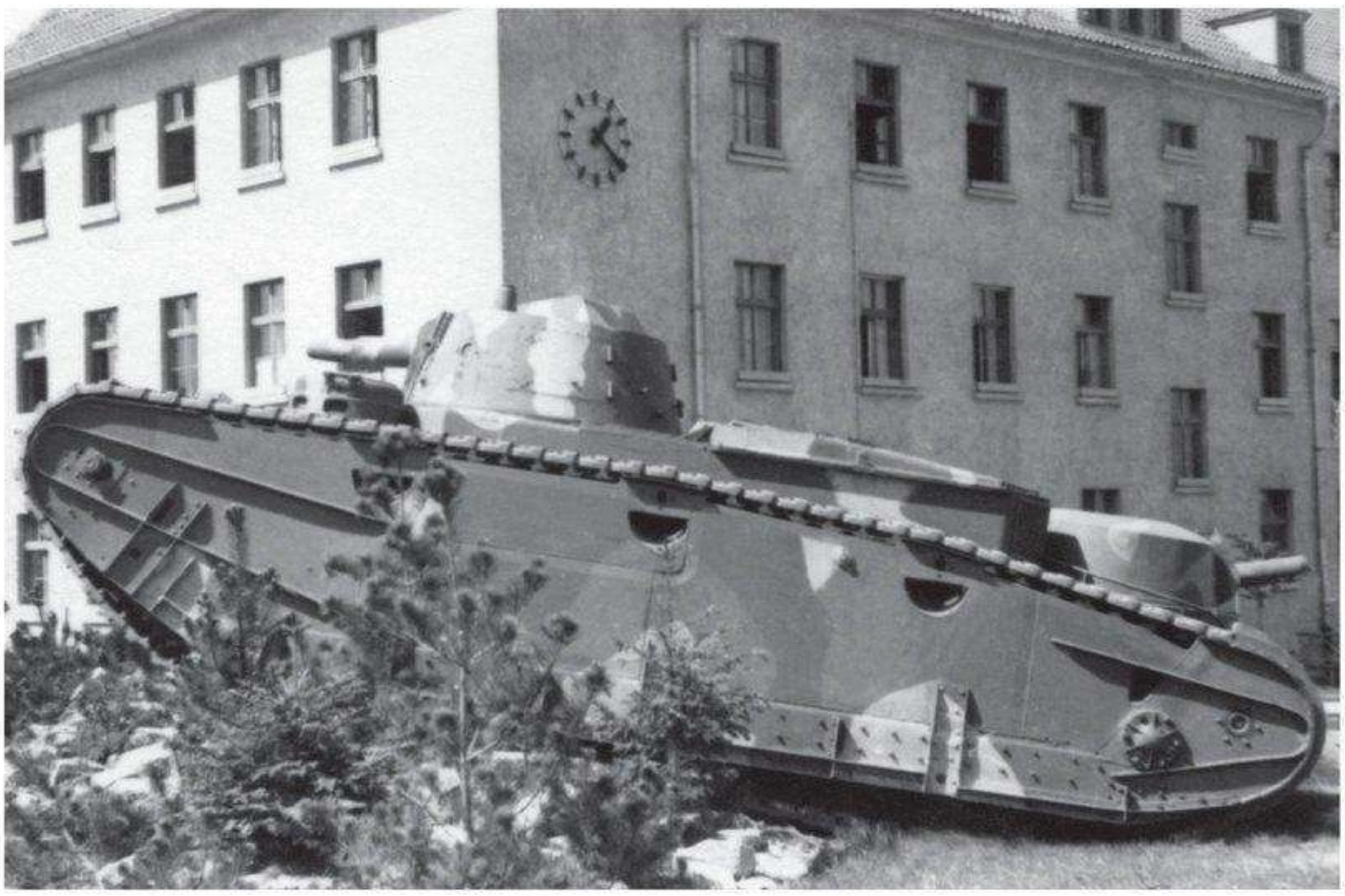
L'automne suivant, il a l'occasion de redonner des cours portant sur les tactiques blindées. Il passe déjà pour un spécialiste de la question, situation paradoxale pour un homme qui, en fin de compte, n'est encore jamais monté dans un char ! Il a maintenant accès à une abondante documentation dont fait partie le manuel britannique de 1927 *Provisional instruction on tank and armored car training* pour préparer ses leçons. Les exercices pratiques organisés sont autant d'occasions d'expérimenter ces tactiques à tous les échelons, du char isolé à celui du régiment. Le traité de Versailles interdisant à l'Allemagne de disposer de « tanks », les exercices se font avec des engins factices : de simples canevas de toile déplacés par des fantassins. Ce n'est qu'en 1929, que Guderian s'assied pour la première fois dans un véritable char. L'événement se déroule en Suède, pendant un séjour de quatre semaines. L'engin, un LK II, le dernier modèle sorti des usines allemandes avant l'armistice, frappe l'imagination de l'officier. Les exercices pratiques et la découverte sensorielle que constitue le pilotage d'un tel engin ont un effet révélateur sur le *Major* : « *Durant cette année 1929, j'avais acquis la conviction que le char n'aurait jamais une importance décisive s'il était employé isolément et lié à l'infanterie. L'étude de l'histoire militaire, les exercices pratiqués en Angleterre et nos expériences propres avec des chars factices me fortifièrent dans le sentiment suivant : pour assurer aux chars leur rendement maximum, il fallait amener au même dénominateur qu'eux, vitesse et faculté de se mouvoir en tout-terrain, les autres armes dont le concours leur demeurait indispensable.* [...] *il appartient aux chars de jouer le premier rôle, et aux autres armes d'y adapter le leur. Au lieu de noyer les chars dans les divisions d'infanterie, il convenait de créer des divisions blindées groupant toutes les armes dont les chars auraient besoin pour mener un combat efficace.*

[...] *Pendant l'été 1929, je décidai dans un exercice qu'une division blindée formerait l'une des parties en présence. Sa manœuvre réussit et je fus persuadé d'être sur la bonne voie. Mais le* General *Otto von Stulpnagel, inspecteur des unités de transport, était là. Il interdit l'emploi théorique des chars au-delà de l'échelon du régiment, car il tenait les divisions blindées pour utopie.* »



▲ L'Allemagne externalise clandestinement l'étude de ses blindés. Conçu en 1918, le *leichter Kampfwagen II* est ainsi testé et amélioré en Suède entre 1921 et 1929, date à laquelle Guderian découvre tous les avantages des blindés chenillés. - Archives Caraktère

▼ Au cours des années 1920, l'Armée allemande développe aussi des prototypes de chars lourds, comme le *Grosstraktor I* dessiné en 1928 par Ferdinand Porsche pour Daimler-Benz. Bien que bourré de défauts, ce premier démonstrateur permet de mieux appréhender les problèmes de motorisation et d'emploi des blindés. - Archives Caraktère



Ce général restera opposé aux idées du trop fougueux major jusqu'à sa retraite en 1931. Il est alors remplacé par un vieil ami et mentor de Guderian, Oswald Lutz, devenu entre-temps général. Dès le mois d'octobre, ce dernier prend son protégé au poste de chef d'état-major. Cette place lui est ouverte car depuis quelques mois, il a été promu au grade d'*Oberstleutnant*. Les deux hommes, animés d'un grand esprit de modernisme, d'une capacité de remettre en question le paradigme établi, vont véritablement jouer un rôle moteur dans la promotion des chars. Si ce rôle est certes important, il faut cependant souligner que beaucoup de choses se sont déjà faites sans eux. En effet, l'année 1922 voit la signature du traité de Rapallo à l'instigation de von Seeckt. Cette convention institue une coopération militaire entre l'Allemagne et la Russie bolchevique. Les deux grands États parias de la Société des Nations n'ont eu d'autres solutions que de réunir leurs efforts pour progresser dans les domaines touchant aux technologies militaires. Cet accord a pour corollaire de permettre à l'Allemagne de disposer de la *Panzertruppenschule* « Kama », à la fois école et centre de test pour blindés, située à Kazan, au nord de Stalingrad : dès 1926, l'empire Krupp se lance dans une *schwarze Produktion* afin de construire un premier prototype de char, le *Grosstraktor*, dont le nom à consonance agricole cache le véritable usage aux inspecteurs étrangers. L'engin produit par Rheinmetall-Borsig pèse 20 tonnes et est armé d'un canon de *7,5cm*. Cette gageure technologique secrète n'a été possible que grâce à la coopération avec les Soviétiques. Vient ensuite un autre *Panzer* plus léger, appelé *Leichtetraktor* et produit à trois exemplaires. Il pèse 10 tonnes et est armé d'un canon de *3,7cm*. Toutes ces manœuvres cachées aux inspecteurs du traité de Versailles sont ultra-secrètes et restent inconnues de nos deux compères, qui placent leurs réflexions au niveau tactique. Ils savent que posséder des « tanks » n'est pas une fin en soi, il faut avant tout savoir les faire manœuvrer correctement. Guderian explique son point de vue : « *L'organisation future de l'Arme blindée devrait permettre d'en faire l'arme capable d'emporter la décision opérative. Cette organisation ne pouvait donc que revêtir la forme de la division blindée et ultérieurement du corps d'armée blindé. Mais il s'agissait de convaincre les autres Armes et le chef de la* Heeresleitung *que nous étions sur la bonne voie. C'était difficile, car personne ne pensait que les gens du train auto des troupes de ravitaillement seraient capables d'élaborer des idées neuves et fécondes dans le domaine tactique et surtout opérationnel.* »

Néanmoins, à force de persuasion et de travail avec des engins factices, les deux hommes parviennent à ravir à la Cavalerie l'une de ses tâches ancestrale : la reconnaissance.

▲ Rheinmetall-Borsig met au point le *leichte Traktor - Versuchskonstruktion (VK) 31* entre 1928 et 1930 pour tester diverses solutions techniques sur le terrain de manœuvre de Kama, gracieusement prêté par l'URSS jusqu'en 1933.
AMC # E018265

▼ Deux *Panzer I Ausf. A* à l'entraînement. Ce blindé léger, plus proche de la chenillette que du char de combat, est loin d'être parfait lors de son baptême du feu, mais rendra de fiers services à une *Wehrmacht* sous-équipée jusqu'à la campagne de France.
Archives Caraktère

L'Inspection de la Cavalerie reçoit à sa tête le général von Hirschberg, qui veut récupérer toutes les prérogatives de son Arme en annexant les unités entraînées et mises sur pied par Lutz et Guderian. S'engage alors une lutte d'influence qui voit triompher ces derniers en 1932, grâce aux résultats des manœuvres organisées par Lutz sur le terrain de Grafenwöhr. Les premières autos blindées allemandes engagées, magistralement dirigées suivant les instructions de combat écrites par Lutz, y démontrent leur utilité d'une manière éclatante. Cette réussite ouvre finalement la porte à la création des premières *Panzer-Divisionen* qui n'existent encore pour l'instant que dans la tête de leurs inventeurs. L'histoire va s'accélérer, car les travaux menés dans l'ombre sur la conception des véhicules portent finalement leurs fruits.

Au début des années 1930, un programme de rééquipement et de développement de l'Armée allemande est initié. La *Panzerwaffe* en est l'une des grandes bénéficiaires, au même titre que la *Luftwaffe*. Les planificateurs allemands achètent des châssis de tracteurs Carden Loyd *Mark IV* afin de déplacer les canons de *Flak 2cm*, c'est du moins ce qu'ils affirment pour les obtenir. En réalité, ils s'en inspirent pour produire un premier modèle Krupp, baptisé LKA 1, surmonté d'une tourelle produite par la firme Daimler-Benz, armée de deux MG-34. Toujours à des fins de discrétion et pour échapper aux rigueurs du traité de Versailles de 1919, ce prototype du *Panzerkampfwagen IA* prend le nom de *landwirtschaftlicher Schlepper* (tracteur agricole), la présérie est terminée en décembre 1933.

1933, c'est également l'année de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et beaucoup de choses changent à partir de ce moment. Le général von Blomberg est nommé ministre de la *Reichswehr* et le général von Reichenau prend la tête du *Ministeramt*. Ces deux hommes ont des esprits ouverts aux nouveautés. Du coup, la production du *Panzer I* est accélérée. Elle démarre en 1934 avec la commande à Henschel de 150 engins. Quinze sortent des chaînes entre février et avril 1934, suivis par 818 autres jusqu'en juin 1936. Dans ses mémoires, Guderian souligne que jamais à l'époque, il n'aurait imaginé partir au combat avec ces véhicules destinés à l'entraînement. Un autre *Grosstraktor* est élaboré en 1934. Il donnera naissance au *Neubaufahrzeug* armé d'un canon de *7,5cm* et qui sera construit à seulement trois exemplaires. En tant que chef d'état-major, Guderian est chargé de présenter au nouveau chancelier l'état d'avancement du chantier des troupes blindées : « *Hitler lui-même porta bientôt intérêt aux questions concernant la motorisation et les unités blindées. La première preuve m'en fut donnée lors d'une démonstration de nouveaux matériels organisée à Kummersdorf par le* Heereswaffenamt. *J'eus une demi-heure pour présenter au chancelier les éléments d'une unité automobile de combat. Je montrai une section de fusiliers-motocyclistes, une section antichar, un peloton de* Panzer I *du modèle d'essai alors disponible, un peloton léger et un peloton lourd d'automitrailleuses. Très impressionné par la vitesse et la précision des mouvements de nos unités, Hitler s'écria plusieurs fois :* « Voilà ce qui peut me servir ! Voilà ce qu'il me faut ! » *Après cela, je fus convaincu que le chef du gouvernement se rallierait à mes conceptions sur l'articulation d'une* Wehrmacht *moderne, si je trouvais le moyen de les lui faire connaître.* »

▲ Le *Neubaufahrzeug* est un démonstrateur emportant une pièce de *7,5cm* au puissant obus explosif. C'est un char d'accompagnement de l'infanterie et, dans l'esprit des concepteurs, il peut assurer sa propre défense grâce à un canon supplémentaire de 3,7cm et à deux tourelles de *Panzer I* greffées à l'avant et à l'arrière. Plus mobile, le *Panzer IV* lui sera préféré. Archives Caraktère

UN RÉSULTAT TANT ATTENDU

Même si Lutz et Guderian peuvent se targuer d'avoir le soutien des hauts responsables militaires, les nombreux échelons les séparant du ministère restent foncièrement hostiles à la création de *Panzer-Divisionen*. Les deux officiers obtiennent le soutien du général von Fritsch, récemment promu à la tête de la toute nouvelle *Wehrmacht*. Malheureusement, von Fritsch choisit le général Beck comme chef d'état-major. Ce dernier va longtemps barrer la route aux visionnaires de l'Arme blindée. Pour ne rien arranger, il s'entoure de personnalités ayant les mêmes conceptions tactiques que lui.

Guderian prend une part très active dans l'élaboration des futurs modèles de *Panzer* : il veille personnellement à ce que les optiques de combat soient performantes et se montre très exigeant vis-à-vis des systèmes de communication radio. Expert en la matière, il a su choisir un poste émetteur-récepteur aussi efficace que pratique. Dès l'ouverture du conflit, l'ensemble des véhicules blindés de la *Wehrmacht* seront équipés de radios adaptées, qui leur confèreront un avantage tactique indéniable : les engins français seront obligés

de communiquer entre eux par fanions, alors que les engins Britanniques seront munis de dispositifs ni fiables ni ergonomiques.
Cette flexibilité liée à la radio permet aux commandants de se transporter sur le champ de bataille et de suivre leurs groupes de combat dans leurs déplacements. Cette proximité de l'action, qui sera poussée à l'extrême par Erwin Rommel à la tête de la *7. Panzer-Division* pendant la campagne de France, est un avantage tactique complémentaire offert aux commandants des divisions blindées, car ils peuvent prendre des décisions rapidement, étant mis au courant de l'évolution de la situation tactique en temps réel. Cet apport capital dans la coordination interarmes, c'est à Guderian que les *Panzer-Divisionen* le devront. Bien entendu, une vision aussi radicalement différente de la traditionnelle conduite de la bataille, dans un poste de commandement loin à l'arrière, choque Beck qui a un échange très vif à ce sujet avec Heinz Guderian : « *Il s'en prit spécialement aux projets des unités blindées car il voulait qu'avant toute chose le char fût une arme d'accompagnement d'infanterie ; par conséquent notre Arme ne devait pas posséder d'unité plus forte que la brigade blindée. Quant aux divisions blindées, il n'en faisait aucun cas. Il me fallut batailler avec lui pour constituer les divisions blindées et en établir les règlements de service. Il consentit finalement à m'accorder la formation de deux divisions blindées alors que j'en réclamais trois. Je lui peignis sous les couleurs les plus brillantes les avantages des nouvelles unités*, […]. « Non, non, *répondit-il*, je ne veux pas de vous. Vous allez trop vite pour moi. » *Je lui dis que les progrès de la radio faciliteraient le commandement en dépit de la grande vitesse des unités. Il n'y crut pas. Nos règlements de combat mentionnaient plusieurs fois que tous les chefs devaient se tenir à l'extrême pointe de leurs unités. Cet impératif lui déplut vivement.* « Vous ne pourrez pas diriger un combat sans table de cartes ni téléphone. Vous n'avez donc pas lu Schlieffen ? » *Que même un commandant de division dût se tenir loin à l'avant jusqu'à la prise de contact, lui paraissait dépasser toutes les bornes.* »

▲ En haut : Au début des années 1930, les chefs de chars communiquent entre eux grâce à un système de fanions, comme dans de nombreuses autres armées. Guderian va innover en standardisant l'emploi de la radio embarquée.
Archives Caraktère

▲ Vite dépassé technologiquement, le *Panzer I* reste néanmoins un blindé fort acceptable pour l'instruction d'une armée en plein processus de modernisation.
Archives Caraktère

Au printemps 1934, le général Lutz reçoit en plus de sa fonction d'inspecteur des troupes motorisées, le commandement des unités motorisées. Il prend dans ses bagages son remuant chef d'état-major. Petit à petit, avec l'arrivée des premiers *Panzer I*, le projet des deux hommes devient de plus en plus tangible. En mars 1935, Hitler proclame la souveraineté militaire de l'Allemagne en révoquant les clauses du traité de Versailles. Pour asseoir sa décision et démontrer aux démocraties occidentales qu'il dispose d'une puissance militaire, il organise un défilé militaire où paradent les premiers *Panzer*. Dans la foulée, le 16 mars, il réinstaure le service militaire obligatoire. La *Reichswehr* change de nom et est officiellement rebaptisée *Wehrmacht*.
Commence alors une seconde année de travail acharné pour Lutz et son état-major. Dans le cadre du programme de réarmement en cours, il leur échoit la responsabilité de faire monter la puissance offensive des troupes motorisées au même niveau que celle des pays voisins.

Bien entendu, vu la faiblesse des effectifs de départ et l'absence de chars moyens aptes au combat, il n'est pas question de miser sur la qualité des engins et encore moins sur leur quantité. C'est donc par un entraînement très poussé des équipages que les Allemands espèrent pouvoir tenir la dragée haute aux autres puissances européennes. Des exercices de grande ampleur sont prévus pour l'été. Lutz et Guderian décident de regrouper plusieurs unités pour former un prototype de *Panzer-Division* : « *Cette division de manœuvre, commandée par le général von Weichs, fut concentrée au camp de Munsterlager et méthodiquement instruite pour la démonstration de quatre exercices divers de combat. Notre dessein n'était pas d'enseigner aux cadres la façon de prendre des initiatives personnelles et de les mener à bien ; nous voulions surtout montrer qu'il était parfaitement possible de déplacer et de faire combattre de grandes masses de chars en coopération avec leurs armes complémentaires. Les généraux von Blomberg et von Fritsch suivirent les exercices avec grand intérêt. Hitler avait été invité en même temps qu'eux par le général Lutz, mais la résistance passive de son cabinet militaire l'empêcha d'y assister. Les résultats de ces exercices d'essai et d'instruction furent hautement satisfaisants. Quand le ballon jaune, signal de fin de manœuvres, fut lâché, le général von Fritsch lança en plaisantant :* » On n'a plus qu'à inscrire sur le ballon : les chars de Guderian sont les meilleurs. » *Le général Lutz fut nommé général commandant le* Panzer-Korps *à créer. Le général Beck, chef d'état-major général de l'armée, s'opposa à la mise sur pied d'un commandement d'un* Armee-Korps *d'un type usuel.* »
Néanmoins, c'est un véritable aboutissement pour Lutz et son chef d'état-major : ils viennent de démontrer la justesse de leurs vues. Cela débouche, le 15 octobre 1935, sur la création de trois *Panzer-Divisionen.*

▲ La mécanisation de la *Wehrmacht* ne sera jamais totalement achevée. Les moyens industriels du pays ne le permettent pas et les partisans d'une armée hippomobile sont encore légion en 1936…
Archives Caraktère

TROP LOIN DU SOLEIL…

Ainsi donc, à force d'acharnement, les supporters des divisions blindées ont fini par avoir raison des refus successifs de l'état-major. Mais, absorbés par cet immense travail, Lutz et Guderian se sont éloignés de Berlin et ont laissé le champ libre à d'autres pour faire prévaloir leurs vues. Ainsi, dès le mois de janvier 1936, Beck décide de créer des *Panzer-Brigaden* spécialement dédiées à l'appui de l'infanterie. La Cavalerie revient elle aussi à la charge pour obtenir la création d'un nouveau type d'unité, la *Leichte-Division.* Il s'agit là d'une démarche équivalente à la mise sur pied des divisions légères mécaniques françaises. Leur rôle est d'assurer les missions habituellement dévolues à la Cavalerie. En 1936, trois *Leichte-Divisionen* sont créées pour mener des reconnaissances au-delà des lignes de front et couvrir l'armée et ses flancs par un rideau défensif, en s'attaquant aux unités de reconnaissance ennemies. Les missions de retardement, le colmatage des brèches, l'occupation rapide de certains secteurs et la poursuite de l'adversaire en retraite font également partie du menu. Comparées aux *Panzer-Divisionen*, elles sont plus mobiles, dans la mesure où elles possèdent une force de reconnaissance un peu plus puissante. Cependant, la capacité de combat d'une *Leichte-Division* est inférieure à celle d'une division d'infanterie motorisée complète. Son tableau d'effectifs consiste en un bataillon de chars avec quatre compagnies légères, un régiment d'infanterie à trois bataillons, un régiment de reconnaissance avec deux bataillons, un régiment d'artillerie à deux groupes et un bataillon antichar avec trois compagnies.
Lutz et Guderian ne sont plus en charge du développement des troupes blindées. Ils sont logiquement inquiets par cette décision due à l'influence des cavaliers. Elle a le gros inconvénient à leurs yeux de disperser le trop petit nombre de blindés disponibles. Conjuguée à la création de la *Panzer-Brigade*, la mise sur pied des *Leichte-Divisionen* retarde d'autant plus celle d'autres *Panzer-Divisionen.* D'autres choix déplaisent également à Guderian : « *Les erreurs commises dans l'organisation des autres éléments de l'armée de Terre contribuèrent également à gaspiller nos moyens limités en matière de motorisation. Ainsi, le général Fromm, chef de l'*Allgemeines Heeresamt, *ordonna de motoriser les compagnies antichars des régiments d'infanterie. Je protestais qu'il vaudrait mieux maintenir hippomobiles ces unités appartenant à des régiments qui se déplaçaient à pied.* « L'infanterie, *répondit-il,* doit aussi avoir quelques automobiles ». *On rejeta ma demande de motoriser les groupes d'artillerie lourde plutôt que ces compagnies. Ces pièces lourdes restèrent hippomobiles et, la guerre venue, causèrent des problèmes, en Russie surtout. Jamais la mise au point des véhicules chenillés des armes de complément des chars ne prit la cadence que nous désirions. Il était clair que les chars obtiendraient des résultats d'autant plus larges que les fantassins, l'artillerie et les autres armes de la division pourraient mieux les suivre en tout-terrain. Nous réclamions donc des engins semi-chenillés à blindage léger pour les fusiliers, le génie, le service de santé ; des affûts automoteurs blindés pour l'artillerie et les groupes antichars ; des blindés de différents types pour la reconnaissance et les transmissions. Les divisions ne furent jamais complètement équipées de ces véhicules. Malgré l'accroissement de la production, le rendement limité de notre industrie ne lui permit pas de répondre au gonflement extrême des formations motorisées dans la* Wehrmacht *et les* Waffen-SS. »
En réaction, à la fin de 1936, Lutz demande à son subordonné d'écrire un livre afin de plaider pour la création de divisions blindées supplémentaires. Guderian, qui vient d'être promu *Generalmajor*, se lance alors dans la rédaction d'une œuvre qui restera célèbre : *Achtung-Panzer!*. Limpide, précis et très bien documenté, l'ouvrage peut être très facilement compris par un profane. Ces qualités en font un best-seller dont le succès permet d'ailleurs à l'auteur d'acheter sa première voiture. Le 4 février 1938, Guderian devient *Generalleutnant*, et prend la tête du *XVI. Armee-Korps* à la place de Lutz. Il coiffe maintenant trois *Panzer-Divisionen.*

L'*ANSCHLUSS* : LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Au moment de l'annexion de l'Autriche, Guderian est à la tête de l'état-major du *XVI. Armee-Korps*. Il ne regroupe alors que la *2. Panzer-Division* et le régiment « Leibstandarte SS Adolf Hitler ». L'opération peut presque être considérée comme une promenade militaire durant laquelle aucun coup de feu n'est tiré. C'est aussi l'occasion de tester l'attitude d'une *Panzer-Division* pendant une longue marche (pas moins de 700 kilomètres en 48 heures). Lors de ce déplacement, 30 % des blindés tombent en panne. Cela peut sembler énorme, mais un char a besoin d'une révision approfondie tous les 500 kilomètres. Les exigences de vitesse n'ont pas permis cette maintenance préventive, aussi le taux de disponibilité des *Panzer* est-il d'un niveau tout à fait acceptable. Là où le bât blesse, c'est au niveau du ravitaillement en carburant, qui n'a pas été à la hauteur des nécessités tactiques. Il est corrigé par l'introduction des « Kanister » (plus tard connus sous le vocable de « Jerrycan »), un exemple très concret du pragmatisme de Guderian. Le plein en carburant s'effectuera à l'avenir par l'intermédiaire de ces bidons qu'un camion transportera jusqu'aux chars selon un processus permettant d'en ravitailler plusieurs en même temps, ce qui représente un gain de temps substantiel de l'ordre de plusieurs heures.

L'annexion des Sudètes se passe sans incident technique, les carences rencontrées en Autriche ayant été corrigées.

Fin 1938, Guderian est ainsi le seul officier à avoir jamais conduit une division blindée en opération. Il est alors un commandant de corps d'armée blindée accompli. Son parcours d'officier de transmission et d'état-major pendant la Première Guerre mondiale lui a donné l'occasion de comprendre l'intérêt de la reconnaissance aérienne, l'importance de la radio, de se rendre compte que les Ardennes sont loin d'être un massif infranchissable et de reconnaître bien des années à l'avance le secteur de Sedan. Sa carrière pendant l'entre-deux-guerres est pour l'officier l'occasion de maîtriser tous les aspects de la guerre mécanisée : la logistique, la tactique à tous les échelons, les caractéristiques des engins de combat employés, etc. Personne d'autre ne connaît aussi bien les rouages d'une *Panzer-Division* et son articulation. ■

▲ D'un point de vue militaire, l'*Anschluss* est l'occasion rêvée de vérifier la pertinence des unités blindées et de leurs doctrines d'emploi sans qu'aucun coup de feu ne soit tiré. Ici des équipages d'automitrailleuses de reconnaissance posent devant un restaurant.
Archives Caraktère

▼ Un *Panzer IV Ausf. A* de la *1. Panzer-Division* défile sur la place Venceslas à Prague. L'annexion des Sudètes en 1938 puis de la Bohême et de la Moravie en mars 1939 prouve l'efficacité de ces unités blindées.
Archives Caraktère

▶ La grande consommation de carburant constitue la principale faiblesse d'une *Panzer-Division*. Ses chars de combat doivent pouvoir compter à tout moment sur un ravitaillement rapide. De par sa formation, Guderian est sensible à cette problématique et va insister sur l'importance des unités de soutien.
Archives Caraktère

COMPOSITION DE TROIS UNITÉS MOBILES DIFFÉRENTES

1. Leichte-Division (1938)

Kavallerie-Schützen-Regiment 4
Panzer-Regiment 11
Kradschützen-Abteilung 6
Panzer-Abteilung 65
Artillerie-Regiment 76
Aufklärungs-Abteilung 6
Panzer-Abwehr-Abteilung 41
Nachrichten-Abteilung 82
Pionier-Bataillon 57
Infanterie-Divisions-Nachschubführer 57

1. Kavallerie-Division (1939)

Reiter-Brigade 1
Reiter-Regiment 1
Reiter-Regiment 2
Reiter-Regiment 21
Reiter-Regiment 22
Radfahr-Abteilung 1
Reitendes Artillerie-Regiment 1
Panzerabwehr-Abteilung 40
Pionier-Bataillon 40
Nachrichten-Abteilung 86
Brigade-Nachschubführer 40

1.Panzer-Division (1939)

1.Panzer-Brigade
Panzer-Regiment 1
Panzer-Regiment 2
1.Schützen-Brigade
Schützen-Regiment 1
Kradschützen-Battalion 1
Artillerie-Regiment 73
Aufklärungs-Abteilung 4
Panzerjäger-Abteilung 37
Pionier-Battalion 37
Nachrichten-Abteilung 37

◣ et ▲ Pour ravitailler au mieux leurs blindés, les Allemands produisent le *Kanister*, un bidon de forme cubique bientôt repris et adapté par les Américains sous le nom de *Jerrycan*, le « bidon de Jerry » (surnom qu'ils donnaient aux Allemands). - Archives Caraktère

▼ Les équipages de ces *Panzer 38(t)* d'origine tchèque font le plein d'essence. Ces blindés s'avèrent être bien meilleurs que les *Panzer II*, et l'Armée allemande passera commande de plus d'un millier d'exemplaires aux usines BMM de Prague. - Archives Caraktère

Aussi célèbre qu'il peut l'être, Heinz Guderian ne peut avoir inventé seul le concept du « Blitzkrieg ». Avant lui, plusieurs penseurs de premier plan se sont penchés sur la grande inconnue tactique du début des années vingt : le prochain conflit sera-t-il une version magnifiée de la guerre de position ou une guerre de mouvement d'un nouveau genre ?

UNE PERCEPTION À CORRIGER

Dans *Erinnerungen eines soldaten* (*Mémoires d'un soldat*, premier titre de *Panzer Leader*) dont nous livrons ici un extrait de l'édition française, le *Generaloberst* Guderian affirme sans ambages : « *L'Allemagne étant démantelée, il était invraisemblable qu'un conflit futur s'ouvrirait par des combats de position derrière des fronts stables. Il nous fallait tabler sur une défense mobile. Le problème du transport des unités motorisées dans la guerre de mouvement souleva bientôt la question de la sécurité des déplacements. Seuls des véhicules blindés pourraient l'assurer avec succès. Je me mis donc en quête de précédents susceptibles de m'ouvrir des horizons quant aux expériences faites avec des véhicules blindés. Cette intention me fit rencontrer le jeune* Leutnant *Volckheim, chargé de réunir les modestes expériences des unités allemandes de chars et celles, beaucoup plus vastes, des unités ennemies de tanks. Il devait les rendre utilisables dans notre armée réduite. Je pus me procurer quelque littérature par son entremise et songer aux problèmes posés en m'appuyant sur cette théorie peu étoffée. Les Anglais et les Français avaient rassemblé la plus grande partie des expériences faites. Je fis venir leurs ouvrages et m'en pénétrais. Mon intérêt fut particulièrement éveillé, mon imagination excitée par les livres et les articles anglais de Fuller, Liddell Hart et Martel. Voyant très loin, ces soldats cherchaient dès cette époque à faire du char mieux qu'une arme d'accompagnement d'infanterie. Notre âge est celui de la motorisation ; ils la développaient à partir du char et de la sorte ouvraient la voie à une façon nouvelle et de grand style de conduire la guerre. Au Royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Personne alors ne se préoccupait du sujet.* »

Nous relevons dans ce texte une grande contradiction : Guderian affirme que personne ne s'intéresse aux blindés, pourtant un lieutenant est chargé de rassembler les informations sur cette question. C'est donc que quelqu'un à l'état-major se préoccupe nécessairement du sujet.

MENTORS & INFLUENCES

Par ailleurs dans les années vingt, pendant que la *Reichswehr* affine ses doctrines et installe un centre d'essais en URSS, Guderian n'est que *Hauptmann*. Il n'est donc pas assez influent pour porter et préparer à lui tout seul la refonte complète des tactiques de combat.

Qui plus est, la mise en exergue de la manœuvre d'enveloppement est une constante dans les états-majors prussiens depuis 1806. Une analyse conceptuelle en ce sens pour redonner à la manœuvre toute son importance a d'abord été introduite par Clausewitz. Schlieffen ensuite, à la tête du Grand état-major impérial, lui donne sa forme la plus aboutie. Les grands encerclements réussis plus tard par Guderian s'inscrivent donc dans une tradition prussienne séculaire.

À lire Guderian, le lecteur non averti pourrait lui attribuer une grande part du travail intellectuel qui débouchera sur une nouvelle forme de guerre, le « Blitzkrieg ». Rappelons simplement qu'entre 1922 et 1928, l'Allemagne poursuit une réflexion en profondeur sur l'emploi des blindés. Durant la même période, Guderian ne signe finalement que 5 articles dans le journal semi-officiel *Militär-Wochenblatt*. Le *« jeune* Leutnant *Volckheim »* quant à lui en signe 24… De plus, ce dernier publie en 1923 *Die Deutschen kampfwagen im Weltkriege* (*Les chars allemands dans la guerre mondiale*) et en 1924 *Der Kampfwagen in der heutigen Kriegsführung* (*Les chars dans la conduite de la guerre moderne*). Volckheim fait aussi autorité, car c'est un vétéran des chars de la Première Guerre mondiale, alors que Guderian ne montera pour la première fois dans un « tank » qu'en 1929.

Aussi, faut-il replacer le travail de Guderian dans son contexte historique. Certes, on ne peut nier son apport à la guerre mécanisée moderne et encore moins sa maîtrise du combat interarmes ; néanmoins, d'autres avant lui ont ouvert la voie en Angleterre, mais aussi en Allemagne.

▲ Comte Alfred von Schlieffen, stratège du début du siècle et concepteur d'un minutieux plan d'attaque contre la France, à l'origine de celui de 1914. - Droits Réservés

▲ En haut :
Essai d'un transport chenillé sur châssis d'*A7V* pour ravitailler les premières lignes. L'engin appartient à l'*Armee-Kraftwagen-Kolonne (Raupe)* 111 (l'*AKK[R] 111*), reconnaissable à son insigne tactique : un octogone blanc frappé d'un swastika.
Archives Caraktère

▲ Au milieu :
L'*A7V* n° 525 « Siegfried » dans le secteur de Villers-le-Bretonneux durant l'été 1918. Ce type d'engin a trop de défauts pour servir de poing blindé aux puissances centrales.
US Nara

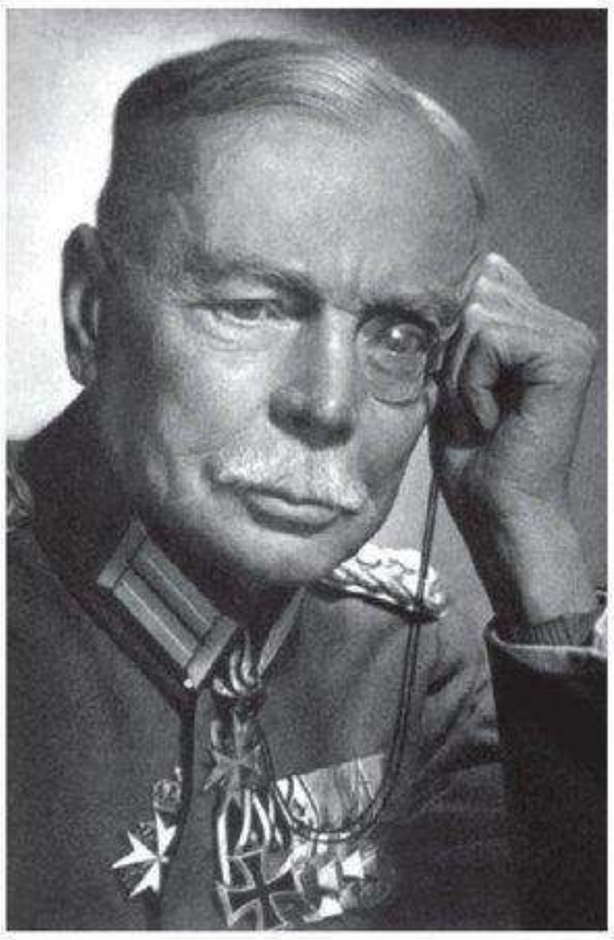
▲ En bas :
Ce détachement de porteurs de munitions et de matériels (*Trägertrupp*) participe à l'offensive de la 9e armée en Pologne en 1915. Ces hommes portent tous un masque rudimentaire, car ils sont censés progresser derrière une vague gazeuse dérivante.
Coll. Ramos

HANS VON SEECKT,
LE RÉFORMATEUR

Né en 1866, von Seeckt est le fils d'un général prussien. Sa vision éclectique diffère beaucoup de celle de ses contemporains de la caste des *Junker* qui suivent une formation militaire dans une école de cadets. En effet, le jeune Hans reçoit une large et solide formation dans une école secondaire civile de Strasbourg. Ce parcours scolaire, complété par un grand nombre de voyages à travers l'Europe, contribue à lui donner un mode de pensée plus transversal que celui de ses futurs frères d'arme largement engoncés dans la rectitude d'esprit de la *Kriegsakademie*. Ce parcours atypique est complété par une carrière militaire intellectuellement riche et assortie de rapides promotions.

Il reçoit sa charge d'officier en 1887 et fait ses premières armes dans un régiment de grenadiers. Un an plus tard, il commande le détachement de garde rapprochée de l'empereur Guillaume 1er. Cette fonction lui permet de converser avec le chancelier Bismarck. Bien noté, il est affecté au Grand état-major général à Berlin en 1899. Capitaine en 1902, major en 1903, son ascension rapide lui permet d'être chef d'état-major du *III. Armee-Korps* en août 1914. Il se distingue sur le front de l'Est en 1915. L'année suivante le trouve en Roumanie, où il participe à la campagne-éclair contre ce pays mal préparé à la guerre. À cette occasion, le général Erich von Falkenhayn utilise des troupes transportées par camions avec un grand succès.

Indubitablement, l'expérience sur le front russe est à l'origine des *credo* de von Seeckt. L'immensité de la Russie empêche les combattants de s'enterrer et les batailles laissent encore la part belle au mouvement. Dans la conception tactique de Seeckt, l'enlisement sur un front statique n'est pas une fatalité. Au contraire, la manœuvre reste un élément tactique essentiel. Par ailleurs, son analyse *a posteriori* des immenses boucheries de Verdun, de la Somme et d'Ypres lui permet d'arriver à la conclusion qu'une petite armée bien entraînée et mobile peut facilement dominer un adversaire supérieur en nombre, handicapé dans ses mouvements par sa taille et son inertie. Il l'affirmera plus tard dans l'un de ses articles : *« un des buts d'une stratégie moderne est d'obtenir la décision sur le champ de bataille, avec une force hautement mobile et fortement entraînée, avant que les masses n'aient commencé à se mettre en mouvement »*. Il se rend également compte que les succès engrangés par l'Armée impériale lors de la seconde partie du conflit ont été facilités par les tactiques novatrices des *Stoßtruppen*, de petits groupes de combat disposant de leurs propres armes d'appui et ayant une grande autonomie décisionnelle pendant l'engagement. Ces unités évitent



▲ Après la défaite de 1918, le général Hans von Seeckt réorganise l'Armée allemande sur de nouvelles bases. Il lance ainsi à l'étranger des programmes de recherche et développement sur l'Arme blindée.
Droits Réservés

▲ Puisque la *Reichswehr* ne peut pas posséder de chars, elle s'entraînera dans les années 1920 avec des voitures *Dixies*, *NSU* ou *Adler* qu'elle habillera de panneaux de contre-plaqué. Ces bricolages permettent aux Allemands d'acquérir rapidement les bases de la guerre de mouvement et des tactiques de combat des blindés.
Archives Caraktère

volontairement le combat avec les points forts du dispositif adverse et cherchent à infiltrer les arrières. Cette philosophie sera à la base de la tactique des *Panzer* qui déferleront sur l'Europe.

Enfin, Seeckt reste en accord avec la pensée tactique de ses prédécesseurs sur la nécessité de regrouper la masse des moyens disponibles pour former un *Schwerpunkt* au point le plus faible du dispositif ennemi, afin d'emporter la décision le plus rapidement possible et à moindre coût. Cette faille dans les positions de l'adversaire doit être repérée à l'avance par une reconnaissance aérienne ou de cavalerie. Si nécessaire, le commandement fera preuve d'initiative pour réorienter ses moyens. Il doit donc disposer d'une large autonomie dans le déroulement de la bataille. Pour cela, les unités doivent être spécialement conçues pour permettre cette adaptation continuelle et donc disposer d'une excellente mobilité.

Quand le Diktat de Versailles vient imposer sa chape de plomb sur la *Kaiserheer*, en limitant son contingent à 100 000 hommes (dont 4 000 officiers) dépourvus de chars, d'avions et d'artillerie lourde, Seeckt est le visionnaire idéal pour mettre sur pied la *Reichswehr*. Son règlement de combat *Führung und Gefecht* insiste ainsi sur l'utilisation de la vitesse et de la mobilité. Il s'appesantit longuement sur le principe du combat interarmes, spécialement en cas d'attaque délibérée et note qu'il est intéressant de transporter fantassins et armes automatiques par camions pour conduire une poursuite. Dans ce sens, son évaluation des premières grandes manœuvres qu'il dirige met en exergue la nécessité d'atténuer le corporatisme de certains instructeurs. Il pousse pour qu'en entraînement, les artilleurs soient rattachés à l'infanterie durant les séances de tirs indirects. Von Seeckt ajoute que les différentes branches de l'armée doivent devenir étroitement liées entre elles. Enfin, il ordonne que les troupes montées soient instruites à la conduite de véhicules blindés. C'est également sous l'égide de von Seeckt que des exercices pratiques à l'aide de chars en carton sont menés pour expérimenter les possibilités de ces engins. Rappelons que ce sont ses dons de diplomate qui vont permettre à l'Allemagne de disposer d'un centre d'écolage et d'essais secret à Kazan, en parfaite contradiction avec les prescriptions du traité de Versailles.

L'apport de von Seeckt dans l'émergence du « Blitzkrieg » est indéniable : par ses nouveaux manuels de combat, il réforme le vieux système rigide de l'attaque linéaire. Il officialise la tactique souple des *Stoßtruppen* et la nécessaire mobilité de ses maigres réserves. La grande réussite de von Seeckt est d'être parvenu à garder les riches enseignements du passé militaire allemand en insistant sur la manœuvre, tout en prenant pleinement en compte les nouvelles possibilités de l'évolution technologique de son temps.

OSWALD LUTZ, L'INVENTEUR

Dans les mémoires de Guderian, le général Lutz est présenté comme un supérieur hiérarchique bienveillant pour les vues avancées de son subordonné. Une fois encore, le futur vainqueur de Sedan se donne le beau rôle et semble minimiser l'action de son bienfaiteur. Oswald Lutz est ingénieur ferroviaire de formation. Doué d'une intelligence pointue dans le domaine technique, il est intéressé par les nouvelles technologies. Son sens de l'humour favorise une complicité avec Guderian qui ne se démentira jamais. La première rencontre entre les deux hommes a lieu en janvier 1922, quand le jeune *Hauptmann* est affecté provisoirement comme stagiaire à la *7. bayerische Abteilung für Kraftfahrtruppen* basée à Munich. C'est là que le major Lutz, à la tête de l'unité, lui donne un aperçu complet du fonctionnement d'un bataillon de transport.
Quand il devient chef d'état-major de l'inspection des unités de transport des troupes motorisées, l'*Oberst* Lutz est placé sous les ordres d'Otto von Stulpnagel. Selon Guderian, ce dernier estime que la création d'une division blindée est une utopie. Aussi, freine-t-il les expériences de son subordonné allant dans ce sens, en interdisant les exercices d'unités blindées au-delà de l'échelon régimentaire. À l'automne 1929, Lutz propose à Guderian de prendre la tête d'une *Abteilung* de transport motorisée dans la région de Berlin. Les deux hommes partagent les mêmes idées sur l'avènement de la guerre mécanisée. Ils se mettent à travailler ensemble à l'articulation de l'unité qui peut être considérée comme un prototype miniature de *Panzer-Division*. La *1. Kompanie* se voit attribuer des automitrailleuses, la *2.* reçoit des chars factices, la *3.* est pourvue de canons antichars en bois, enfin la *4.* est équipée de motos. Cette formation permet aux deux hommes de tester plusieurs configurations tactiques et de tirer des enseignements importants pour l'avenir.
À partir de 1931, Lutz remplace von Stulpnagel à la tête de l'inspection des unités de transports de troupes motorisées. On compte dans la *Reichswehr* une *Abteilung* de transport pour chacune des sept *Infanterie-Divisionen*. Ayant confiance en Guderian, il lui propose de prendre la tête de l'une d'elles. Grâce à ses responsabilités transversales, Lutz a une certaine influence qui se remarque clairement lors des manœuvres de l'été 1932 à Grafenwöhr et Jüterbog. Les chars sont encore factices, mais pour la première fois des automitrailleuses de fabrication allemande font leur apparition, même s'il ne s'agit encore que de châssis de camions à six roues sur lesquels des plaques de blindage ont été montées. Guderian en dresse un bilan : « *La possibilité d'un emploi opérationnel des unités motorisées et blindées fut démontrée au cours de cette manœuvre. Les chefs de la Cavalerie émirent évidemment bien des contestations, manquèrent d'objectivité, mais notre succès fut trop probant pour rester ignoré. Ayant l'esprit ouvert, les plus jeunes officiers de cavalerie admirent peu à peu l'intérêt de la nouvelle arme ; beaucoup d'entre eux nous rejoignirent après avoir constaté à juste titre qu'il fallait des instruments nouveaux pour mettre désormais en pratique les principes éprouvés de la Cavalerie. Les manœuvres de 1932 furent les dernières auxquelles participa le maréchal von Hindenburg. Il intervint dans la critique finale et j'admirais sa façon de percevoir immédiatement les erreurs commises. Le vieux chef remarqua à propos du maniement du corps de cavalerie :* « Dans la guerre, la simplicité seule promet le succès.

▲ Le *General der Panzertruppe* Oswald Lutz confortera Guderian dans ses théories d'emploi du parc motorisé.
Droits Réservés

▼ Lutz et Guderian vont tester plusieurs combinaisons de véhicules pour équiper au mieux leur unité expérimentale. Maniable et rustique, le side-car est retenu pour sa polyvalence.
Archives Caraktère

▲ Dans les années 1920, les véhicules blindés de l'Armée allemande sont cantonnés à des missions de police ! Cette *Schupo-Sonderwagen Benz Typ 21* de 12 tonnes porte ainsi sur son flanc l'inscription « *Schutzpolizei* ».
Archives Caraktère

▲ En haut : Le stratège Liddell Hart, dont les écrits sont toujours étudiés de nos jours par les élèves officiers, n'aurait eu qu'une influence marginale sur les analyses de Guderian.
Droits Réservés

J'étais à l'état-major du corps de cavalerie. Ce que j'ai vu n'était pas simple. » *Il avait pleinement raison.* »

Fort de cette expérience probante, le général Lutz écrit un rapport qu'il soumet à l'*Oberst* von Brauchitsch, alors à la tête de l'organisation responsable des entraînements au sein du *Truppenamt*. Ce rapport et l'analyse tactique qui suivra jettent les fondements de la doctrine d'emploi des futures divisions blindées. Son idée de base est le principe d'indépendance : les chars doivent avoir des objectifs propres du fait de leurs spécificités et ne doivent pas se retrouver liés à l'infanterie, car cela équivaudrait à sacrifier leur vitesse et leur puissance de feu. Lutz admet néanmoins que, pour des objectifs limités, ils peuvent appuyer l'infanterie. Il partage avec les penseurs britanniques l'idée que les « tanks » doivent être utilisés regroupés au minimum à l'échelon de l'*Abteilung*. Les disperser compagnie par compagnie est contraire à l'idée du *Schwerpunkt* déjà défendue par von Seeckt et ses prédécesseurs. Il insiste sur l'effet de surprise afin d'éclater plus facilement la défense adverse. Il ajoute que le dispositif d'assaut doit être échelonné en profondeur. Par ailleurs, Lutz souhaite que l'infanterie suive les chars de près afin d'empêcher la réorganisation de la défense adverse après le passage des blindés, cet axiome ne remettant pas en question l'indépendance des *Panzer* vis-à-vis des fantassins. Ici encore, le général se place dans la continuité du courant de pensées de von Seeckt, en insistant sur la nécessité du combat interarmes.

Il préconise aussi d'utiliser les moyens de défense antichars d'une manière plus efficace. Il estime que l'infanterie confrontée à des chars doit les laisser passer pour s'attaquer prioritairement aux fantassins d'accompagnement. Les armes antichars doivent être placées environ trois kilomètres en arrière de la principale ligne de défense, afin d'éviter leur attrition trop rapide et leur perte éventuelle lors d'une attaque surprise. Déployées sur les itinéraires probables de l'attaque blindée adverse, regroupées par compagnies et travaillant de concert avec l'artillerie régimentaire, les armes antichars pourraient ainsi constituer un écran de protection cohérent.

Enfin, Lutz suggère de mener des exercices en engageant simultanément deux *Abteilungen*, car des entraînements à une plus petite échelle donnent une fausse idée du potentiel de l'armement et des troupes. Bien qu'exécutées avec des chars factices, ces premières manœuvres introduisent pour la première fois des prototypes de *Panzer-Divisionen* avec la doctrine qui fera leur succès entre 1939 et 1941.

LIDDELL HART, LE STRATÈGE

L'historien et théoricien britannique Sir Basil Liddell Hart est constamment signalé comme étant l'un des principaux maîtres à penser de Heinz Guderian. Cette influence de l'auteur anglais est soulignée dans les éditions anglaise et française des mémoires du *Generaloberst*. Néanmoins, l'historien Kenneth Macksey signale que dans la première version de l'œuvre publiée en allemand, le nom de Liddell Hart n'est pas mentionné. Questionné par le biographe à ce sujet, le fils de l'officier signale : « *pour autant que je sache, c'est Fuller qui a fait le plus de suggestions. Mon père l'a rencontré une fois avant-guerre. Fuller était certainement plus compétent en tant qu'officier d'active que le capitaine Liddell Hart. À chaque occasion, mon père parlait de lui* [Fuller] *tandis que je ne peux me souvenir que d'autres noms aient été prononcés* [avant 1939] [...] *La plus grande importance laissée à Liddell Hart semble avoir été développée par des contacts après la guerre.* » Ajoutons qu'aucun ouvrage de ce dernier n'apparaît dans la bibliographie d'*Achtung-Panzer!* même si l'auteur le cite. Il est donc très difficile de définir clairement l'influence réelle de l'auteur britannique. Questionné à ce sujet en 1949, Heinz Guderian précise qu'il a lu dès 1923 successivement *When Britain goes to war*, *The future of infantry* et *The remaking of the modern armies*.

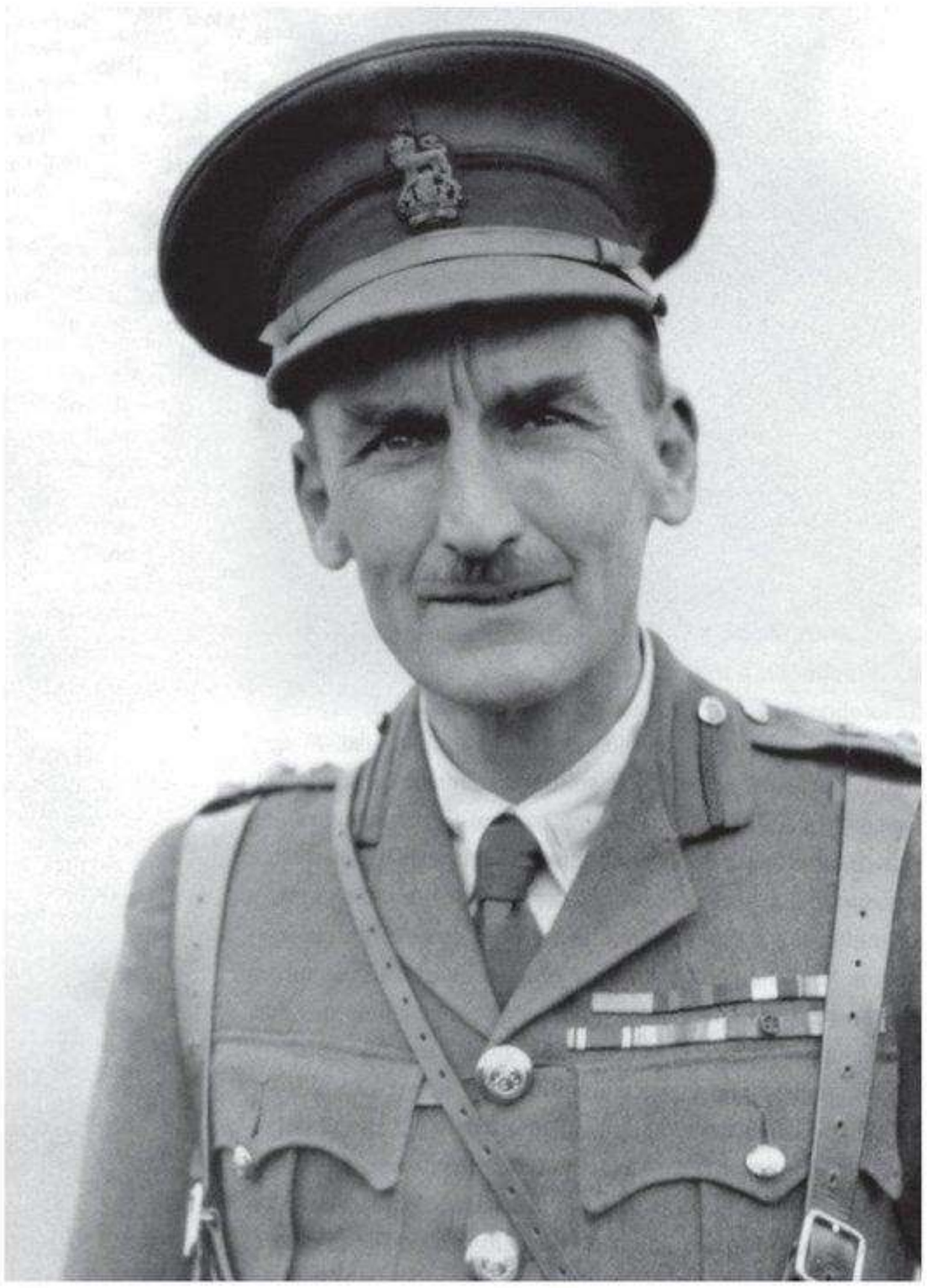
Dans son livre paru en 1925, *Paris or the future of war*, l'auteur anglais précise ses vues sur l'avenir des forces terrestres. S'il y souligne la nécessité de motoriser l'infanterie au moyen de véhicules de transport de troupes blindés, il s'empresse de préciser que l'utilité des fantassins va bientôt être réduite à néant sur le champ de bataille, car ils ne sauront pas faire face à une vague de chars, ni se défendre efficacement contre l'aviation. Il va plus loin dans ses conclusions en précisant : « *une longue période peut encore s'écouler avant que les tanks n'éclipsent complètement les armes plus anciennes… Pour s'en convaincre, nous n'avons qu'à nous poser une seule question : comment les différentes armes peuvent respectivement se protéger contre les gaz de combat ? Les avions : en volant au-dessus des nappes, les chars en étant étanches et en produisant leur propre oxygène à l'intérieur ; l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie en utilisant des masques. Un respirateur n'est efficace que contre un type bien précis de gaz. Il ne peut être porté longtemps sans éreinter celui qui l'utilise. Il ne peut protéger la totalité du corps, à moins de ressembler à une tenue de plongée intégrale rendant les mouvements presque impossibles. Si un homme ne peut se mouvoir librement, il ne peut pas se battre. Si un cheval ne peut bouger, de quelle utilité peut-il être à son cavalier ? Si le canonnier ne peut servir sa pièce librement et que celle-ci reste immobile, l'artillerie de campagne est inutile. Si les gaz deviennent des armes standardisées, nous resterons avec les chars et l'aviation comme uniques armes efficaces pour une action offensive. C'est seulement comme défenseurs statiques de bases fortifiées (ports terrestres pour les chars et les avions) qu'il y a un futur pour l'infanterie et l'artillerie, la première armée de lourdes mitrailleuses perçant les blindages et la seconde équipée de pièces antichars ou antiaériennes. Savoir pour combien de temps les chars vont continuer à exister est un point délicat. Atteindre de si rapides petites cibles n'est pas facile pour les avions et s'ils arrivent trop lentement, ils peuvent être touchés par les blindés.* »

Nous avons tenu à inclure ce passage pour démontrer combien les théories de Liddell Hart pouvaient parfois tenir plus du roman d'anticipation à la H. G. Wells que de la réflexion scientifique sur l'avenir de la guerre terrestre. Notons néanmoins que cette vision s'inscrit dans celle de Fuller, pour qui les gaz seraient une arme incontournable lors du conflit à venir. Outre cet aspect futuriste, les idées développées ici mènent à une théorie également défendue par Fuller et Martel : dans la prochaine conflagration, seuls l'aviation et les blindés auront droit de citer.

Il reste l'autre aspect des travaux de Liddell Hart à analyser : la théorie de l'approche indirecte. Il faut au préalable insister sur le fait que ce concept, publié en 1929 dans *The decisive wars of history*, n'avait rien de vraiment novateur. Dans son traité de stratégie, Hervé Couteau-Bégarie est sévère vis-à-vis des travaux du Britannique à ce niveau : « *Le stratégiste britannique Basil Liddell Hart a entrepris de théoriser l'approche indirecte et de l'ériger en modèle supérieur. D'une étude historique portant sur 30 guerres et 280 campagnes, de l'Antiquité jusqu'à 1914, il conclut que, dans seulement 6 campagnes,* « un résultat décisif fut obtenu à la suite d'un plan stratégique basé sur l'approche directe de la principale armée adverse : ce sont celles qui culminèrent à Issus, Gaugamèle, Friedland, Wagram, Sadowa et Sedan ». *Deux campagnes d'Alexandre, deux de Napoléon, deux de Moltke l'Ancien. Le bilan est éloquent. Mais, pour y arriver, Liddell Hart est obligé de donner une définition de l'approche indirecte d'une pauvreté théorique insigne :* « cette approche indirecte (assure l'attaquant) de le mener sur un adversaire surpris et non préparé à lui faire face ». *À ce compte-là, tout plan comportant ne serait-ce qu'un embryon de manœuvre relève de la stratégie indirecte. On ne peut accepter une distinction aussi grossière, fondée, au surplus, sur une interprétation plutôt unilatérale de l'histoire.* »

Par ailleurs, affirmer que seule la théorie de l'approche indirecte est conceptuellement à l'origine des grandes manœuvres d'encerclement allemandes du second conflit mondial, revient à ignorer le plan Schlieffen ou la manœuvre de von Hutier à Riga. Ces deux campagnes sont déjà des exemples d'approches indirectes et elles ont longuement été étudiées entre les deux guerres.

Ainsi, nous aurions tendance à rejoindre l'opinion du propre fils de Guderian : les travaux de Liddell Hart n'ont eu qu'une influence tout au plus marginale sur les conceptions tactiques de l'officier prussien. Certains historiens vont encore plus loin, en affirmant qu'il aurait ajouté le nom du penseur anglais dans la seconde édition de ses mémoires suite à la demande personnelle de ce dernier…



FULLER, LE VISIONNAIRE

John Frederick Charles Fuller est le premier à réfléchir sur ce que pourront accomplir les chars dans le conflit suivant. Aux premières loges lors de l'offensive allemande du printemps 1918, il est impressionné par les résultats obtenus par les tactiques d'infiltration des *Stoßtruppen*. Ce qui le frappe, c'est la paralysie résultant de leur assaut contre les quartiers généraux de petits échelons dès les premières phases de la bataille. Manifestement, l'effet de la paralysie croît en proportion de l'importance des centres de décision. En tant que chef d'état-major du *Tank Corps*, il est chargé de planifier une offensive de grande envergure pour 1919. Pour obtenir une victoire décisive, il envisage d'associer ces tactiques d'infiltration à celles des blindés employées avec succès en novembre 1917 à Cambrai. Fuller couche ses idées sur papier sous la forme d'un plan de bataille connu sous le nom de « plan 1919 ». Le but principal visé consiste en l'élimination du quartier général d'armée de l'ennemi par un bombardement aérien avant le lancement de l'attaque principale en deux temps. Pendant la première phase, il envisage une « force de désorganisation » composée de chars rapides soutenus par une couverture aérienne. Cette formation aéroterrestre doit atteindre les arrières ennemis afin d'y anéantir les quartiers généraux de corps d'armée pendant que des avions d'attaque au sol répéteront l'exploit de la Bataille du Hamel de juillet 1918, en prenant à partie les arrières immédiats du front où la percée est prévue. Les bombardiers et les avions d'assaut doivent semer la confusion en attaquant les batteries d'artillerie, chemins de fer, voies d'accès et dépôts militaires. Une fois le commandement rendu muet, une force de frappe constituée de chars lourds, de fantassins et de pièces d'artillerie doit briser le front ennemi de la même manière qu'à Cambrai. L'adversaire, paralysé par la destruction de ses états-majors, privé de l'appui de l'artillerie, subira le choc sans pouvoir réagir. Une fois le front rompu, une unité de poursuite composée de chars rapides, de fantassins motorisés et de cavalerie doit harasser sans relâche l'ennemi vaincu, afin d'obtenir une rupture stratégique occasionnant un repli de grande envergure. Le principal ingrédient du plan Fuller est connu sous le nom de « paralysie stratégique ». C'est l'un des deux éléments de base du « Blitzkrieg » dont s'inspireront Guderian et consorts.

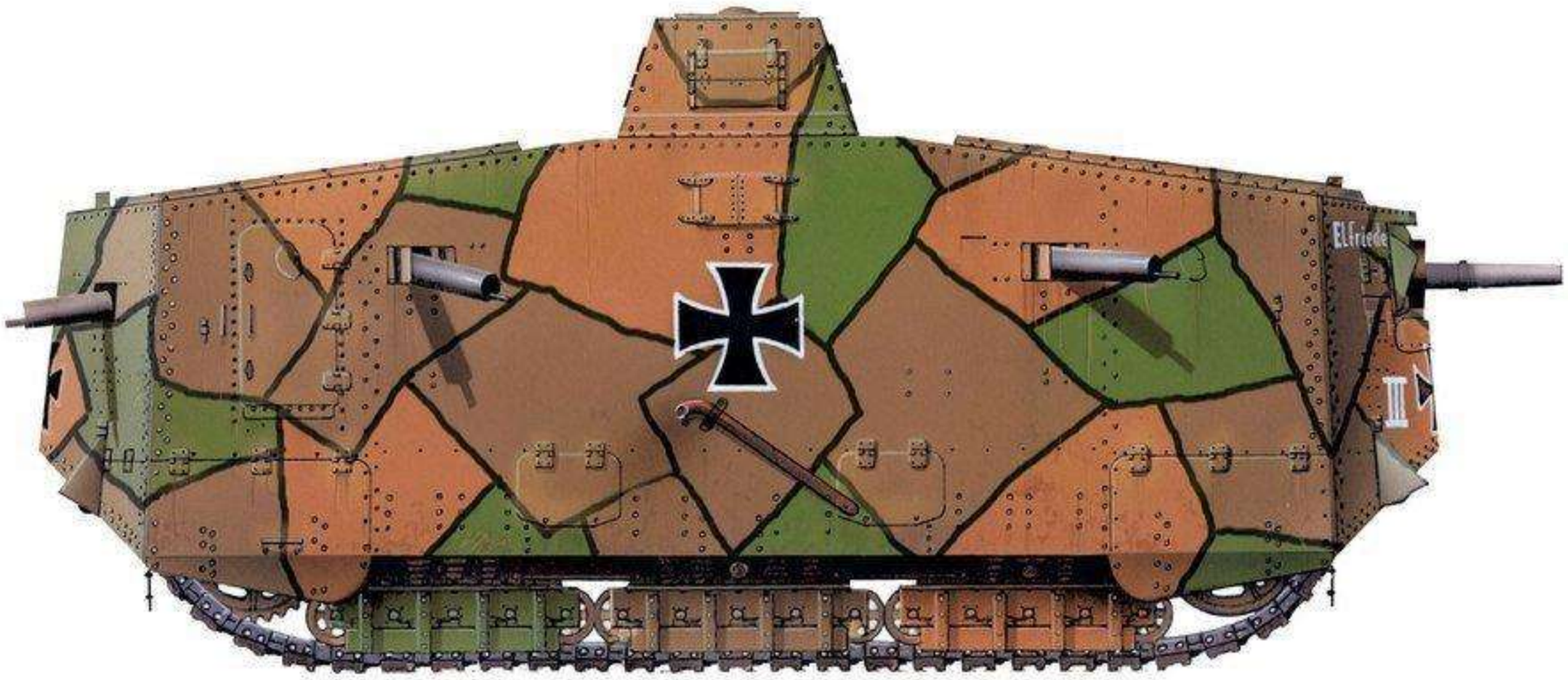
◣ page de gauche :
Guderian est bien plus proche des conceptions de la guerre de Fuller que de celles de Liddell Hart.
Droits Réservés

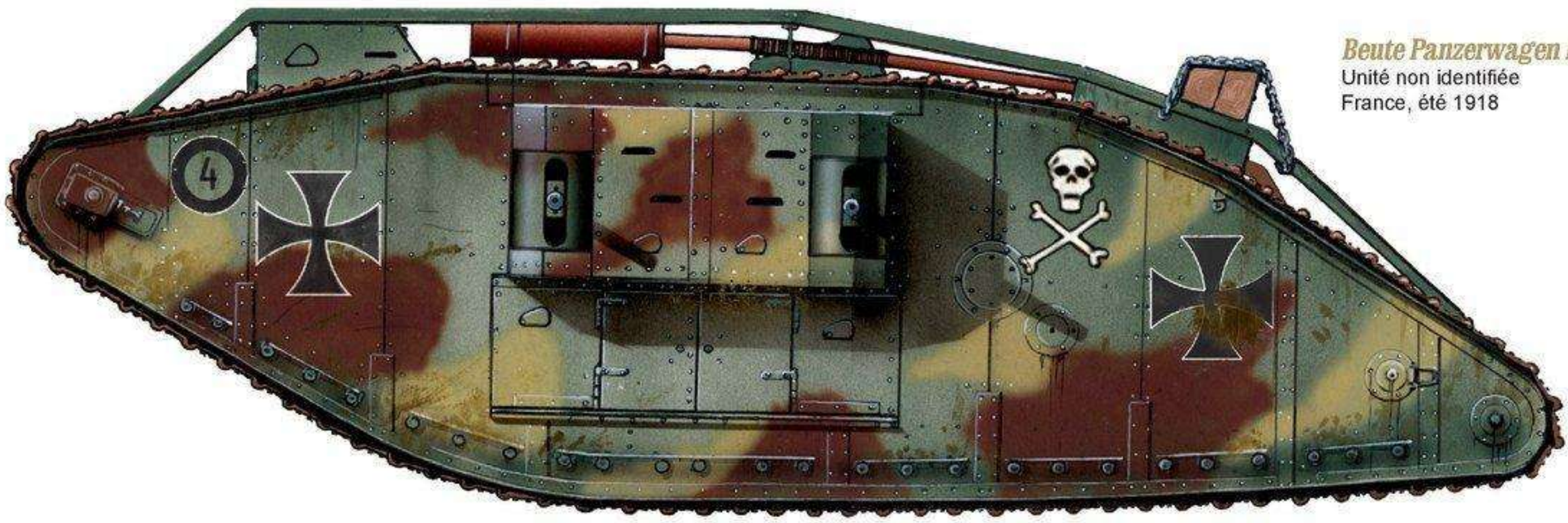
GIFFARD MARTEL, LE CONTRADICTEUR

Le livre de Giffard Le Quesne Martel, *In the wake of the tank*, est cité dans la bibliographie d'*Achtung-Panzer!* et le nom de son auteur se retrouve dans la première édition des mémoires de Guderian en seconde place derrière celui de Fuller. La lecture de l'œuvre de Martel nous fait découvrir d'une manière très vivante l'évolution de l'Arme blindée britannique au cours de ses quinze premières années d'existence. On retrouve dans la description des manœuvres en 1927 de la *Mechanized Force* des passages qui ont dû très certainement frapper l'imagination du futur *Generaloberst* :

▼ Guderian à gauche en compagnie du général Reinhardt en 1938 durant l'annexion des Sudètes. À l'arrière-plan, des équipages de *Panzer* attendent les ordres.
Bundesarchiv Bild-146-1988-120-10 (o.Ang.)

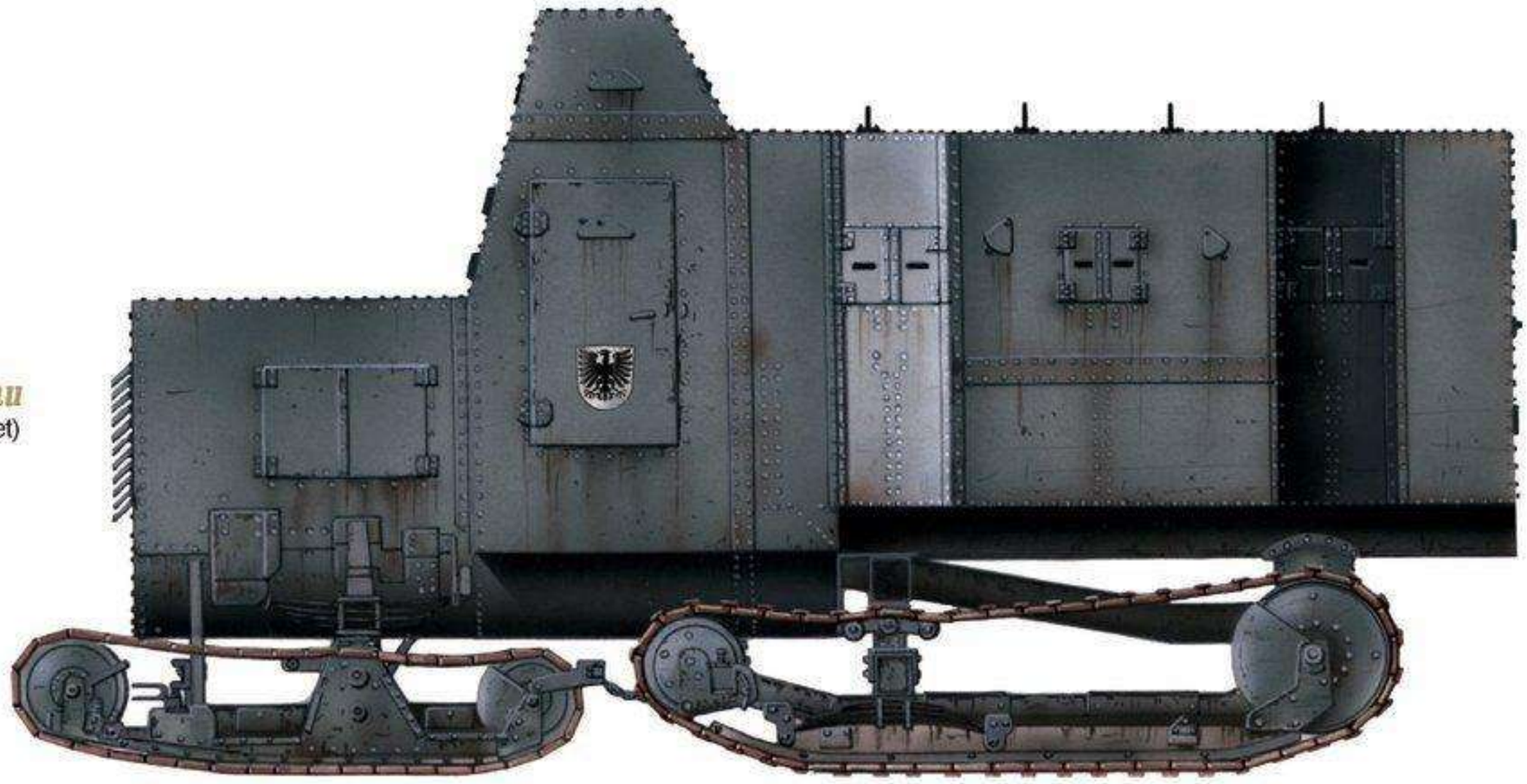
Sturmpanzerwagen A7V
Panzergruppe III
Sturmpanzer-Kraftwagen-Abteilung
Villers-Bretonneux, France, avril 1918

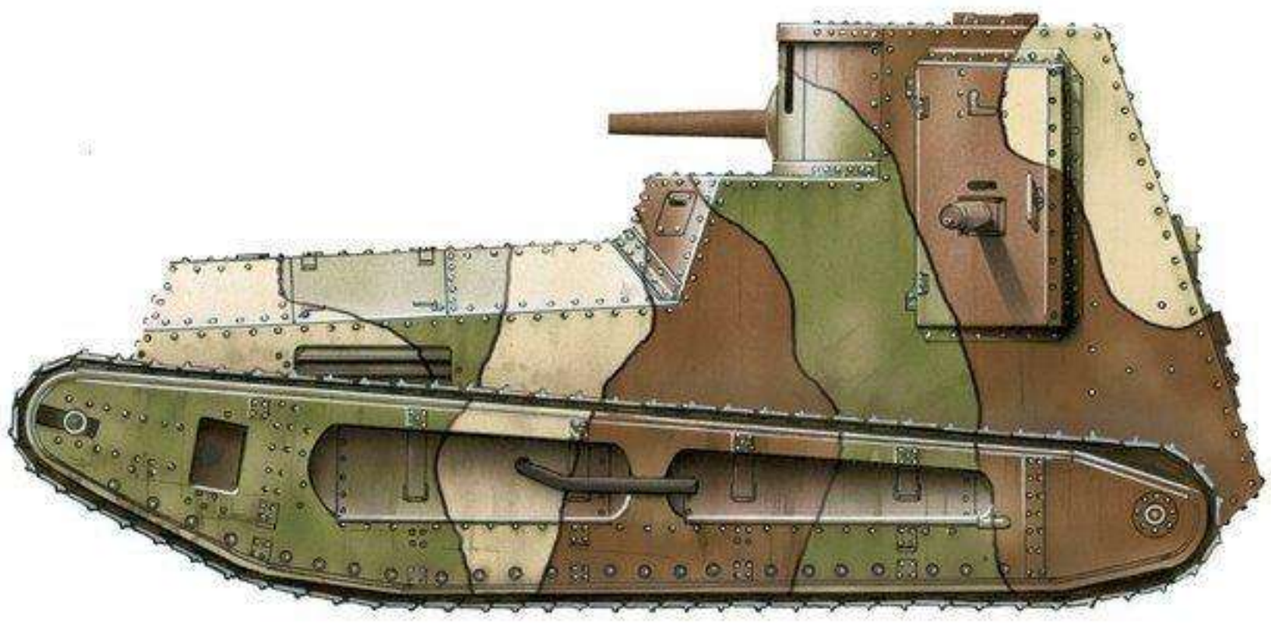




Beute Panzerwagen Mk. IV
Unité non identifiée
France, été 1918

Marienwagen I mit Panzeraufbau
(Projet)





Strv M/21-29 (LK II)
« Göta (pansarlivgarde) Livgarde »
Armée suédoise,
Stockholm, Suéde, 1929.

▲ Un « tank » *Mark I* en marche vers les premières lignes en 1916. Il est isolé et c'est regrettable, puisque Swinton, son concepteur, a insisté pour l'employer en masse sur un point du front. Droits Réservés

« *L'ennemi avançait vers Tilshead en une longue colonne s'étendant sur quatre miles avec un écran de flanc-garde pour protéger sa droite composée essentiellement d'artillerie. L'officier commandant la force mécanisée décida d'attaquer avec deux compagnies de tanks, appuyées par l'artillerie de campagne de la brigade et par l'escadrille de chasseurs monoplaces. C'était une attaque des plus spectaculaires et exaltantes à regarder. Les chasseurs ont piqué sur les canons, juste au moment où les chars approchaient et ont été des plus efficaces. Les tanks ont chargé à travers la ligne de pièces et tiré de toutes les armes disponibles. Ils s'en sont ensuite pris à l'infanterie, à laquelle ils ont infligé de lourdes pertes. Un peu plus tard, juste avant le crépuscule, la troisième compagnie est envoyée à travers. Avançant dans une semi-pénombre, cette attaque arrive comme une complète surprise et cause de nouvelles pertes très lourdes à l'infanterie qui est forcée de s'éparpiller dans toutes les directions. Le fait que la lumière soit mauvaise et que l'officier commandant la force mécanisée ait réussi à lancer son attaque au moment crucial permet d'épargner aux chars de lourdes pertes* [...] *Pratiquement une brigade d'infanterie complète et l'équivalent de deux batteries d'artillerie furent ainsi mises hors de combat.* »

En réalité, Martel voit dans la force mécanisée un moyen de reprendre les tâches traditionnelles de la cavalerie légère. Il écrit : « *Pendant ces cents dernières années, le travail de la cavalerie légère en tant que troupe mobile de l'armée est devenu moins important, jusqu'à être actuellement confinée à la reconnaissance stratégique. Les cavaliers continuent de sortir et d'envoyer des rapports de grande valeur sur les mouvements de l'ennemi mais, sur de larges fronts, ils ne peuvent plus servir à menacer sérieusement ses colonnes qui avancent. Il y a beaucoup de gens qui pensent que nous sommes aujourd'hui en position de ressusciter ce travail des troupes mobiles qui était d'une importance prédominante dans le passé par l'utilisation des brigades blindées légères. Ces brigades ne peuvent bien sûr pas opérer sur tous les terrains mais, dans la majorité des théâtres, quand il s'agit d'un conflit de grande magnitude, il y a toujours un terrain sur lequel l'adversaire progresse qui est propice à son emploi. La proposition est donc que les troupes mobiles consisteraient en deux brigades de cavalerie et une brigade blindée légère sous un seul commandement. La brigade blindée opérerait en terrain plus ouvert, et les cavaliers là où les chars légers ne pourraient opérer.* »

Ce passage est bien entendu passé sous silence par Guderian qui explique très justement que ce type d'unité mixte n'aurait aucune cohésion sur le champ de bataille du fait du différentiel au niveau du rythme de progression. Cette vision trouvera d'ailleurs une éclatante confirmation lors de la première phase de la campagne de France, où les divisions légères de cavalerie, regroupant des troupes montées et blindées, vont être rapidement disloquées. Dans son livre, le *Generaloberst* reprend à son compte une citation de Schlieffen datant de 1909 pour décrire le champ de bataille moderne : « *Aucun homme sur un cheval n'y sera vu. La cavalerie devra accomplir ses tâches hors de portée de l'infanterie et de l'artillerie. Le chargement par la culasse et les mitrailleuses ont banni sans merci le cavalier du champ de bataille.* »

Le livre de Martel foisonne d'enseignements très utiles pour la mise sur pied d'une unité mécanisée, comme par exemple sur les espacements dans les colonnes pour avancer rapidement, sur l'organisation du Génie ou des ateliers de maintenance en campagne, etc. Il donne également des méthodes pratiques pour permettre un prompt franchissement des coupures humides ou maîtriser la problématique du commandement lors de la marche de l'unité. C'est en fait un manuel technique, écrit par un ingénieur décrivant de manière méthodique les avancées technologiques et tactiques obtenues outre-Manche. Nul doute qu'il a été très utile à Guderian. Si les contradictions de Martel avec la méthodologie allemande ne sont pas soulignées dans *Achtung-Panzer!* c'est parce que c'est avant tout un outil destiné à promouvoir une idée et à la faire triompher des oppositions de l'Infanterie et de la Cavalerie, qui veulent mettre la main sur l'Arme blindée. Rappelons qu'à cette époque, le chef d'état-major leur donnera raison.

SWINTON, LE PIONNIER

Sir Ernest Dunlop Swinton est considéré comme l'inventeur du « tank ». C'est lui qui a eu l'idée de construire un engin chenillé, armé et protégé par un blindage. Officier expérimenté et promoteur de l'invention, il est logiquement chargé de la constitution de la première unité de chars au monde, de son recrutement et de son entraînement. Il doit s'occuper de tous les aspects liés à la mise en service d'une nouvelle arme et rédige notamment la première note tactique sur l'emploi des « tanks ». Cette doctrine se retrouve dans ses mémoires qui sont cités dans la bibliographie d'*Achtung-Panzer!*

Sans attendre le baptême du feu de ses monstres d'acier, Swinton préconise un emploi des engins en masse. Son mémorandum tactique spécifie la concentration de 100 « tanks » sur une largeur de front de huit kilomètres. Cette règle ne sera pas suivie lors de la première attaque blindée de l'histoire : le 15 septembre 1916 à Flers, il n'y aura que 50 engins mis en ligne sur une largeur de près de dix kilomètres. Cette concentration insuffisante est pour Swinton, en plus d'autres facteurs, une des causes principales de son demi-échec. Il insiste également sur la dimension interarmes d'une telle attaque : « *La nécessité de coordination de toutes les armes travaillant ensemble dans l'offensive est généralement requise. Pas de remarque ici, si ce n'est la nécessité de prendre soigneusement en considération cet aspect dans le cas d'une opération avec des chars* [...] *car l'orchestration de l'attaque sera compliquée par l'introduction d'un nouvel instrument qui va modifier la chaîne d'interdépendance d'un tout. Une récapitulation de cette chaîne va clarifier les choses. Les tanks ne peuvent gagner la bataille par eux-mêmes. Ils sont purement les auxiliaires de l'infanterie et sont prévus pour balayer les obstructions qui ont, jusqu'à présent, bloqué l'avance de nos fantassins au-delà de la première ligne allemande et qui ne peuvent être supprimées par les tirs d'obus. Il s'ensuit que le progrès de l'attaque, qui dépend de l'avance de l'infanterie, dépendra de l'activité et de la préservation en action des chars.* »
Il souligne également l'influence néfaste de l'artillerie sur les possibilités d'exploiter un succès. Du fait de l'avance, l'artillerie ne peut maintenir son appui ; la progression est stoppée jusqu'à ce qu'elle se rapproche du front, ce qui permet à l'adversaire de se ressaisir et de consolider ses positions. Swinton explique que les « tanks » seront capables de porter l'appui feu directement sur l'adversaire et ce d'une manière continue. Cet avantage permettra de percer le dispositif de l'ennemi en une journée. Cette facette de la théorie du Britannique est reprise intégralement dans les textes de Guderian.
Enfin, Swinton développe une thèse également très chère au militaire allemand : la nécessité de mettre en ligne une nouvelle arme en nombre suffisant la première fois pour que la surprise tactique puisse déboucher sur une victoire à portée stratégique : « *Comme les chances de succès d'une attaque de char résident presque entièrement dans sa nouveauté et l'élément de surprise, il est évident qu'aucune répétition ne donnera la même opportunité de réussir que le premier effort inattendu. Il s'ensuit que ces machines ne doivent pas être utilisées en petit nombre (par exemple au fur et à mesure qu'elles sont produites). Au contraire, leur existence doit être tenue aussi secrète que possible jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à être lancées ensemble avec l'assaut d'infanterie dans une grande opération combinée.* » Cette prescription ne sera pas suivie par Haig, trop pressé d'obtenir enfin un succès après dix semaines de piétinement dans la Somme. Sa précipitation gâchera un grand succès stratégique. Swinton aura des commentaires amers à ce sujet : « *pour moi, la décision d'éventer le secret qui avait été si soigneusement gardé depuis des mois et de gaspiller l'opportunité d'une surprise était totalement inexplicable.* » Ce leitmotiv d'obtenir un succès stratégique par une arme nouvelle employée en masse se retrouve souvent dans les commentaires de Guderian, notamment lors de la première mise en ligne du Tiger en tout petit nombre dans la zone de Leningrad.

▲ Le lyrisme du colonel de Gaulle aurait-il rebuté le pragmatique Guderian ?
Droits Réservés

DE GAULLE, LE THÉORICIEN

Le livre *Vers l'armée de métier* de Charles de Gaulle est également cité dans *Achtung-Panzer!* Si le contenu donne une caution morale supplémentaire à l'œuvre de Guderian, force est de constater que le futur chef de la France libre a une approche très théorique des choses, en comparaison de ses contemporains. Martel et Guderian témoignent dans leurs écrits d'un esprit pragmatique visiblement enrichi par l'expérience. C'est loin d'être le cas de De Gaulle. Ce dernier donne une vision de l'avenir de la guerre mécanisée très juste, mais il n'entre pas suffisamment dans les détails pour être véritablement utilisable. Rappelons que son ouvrage n'est pas un manuel tactique mais un plaidoyer pour une armée professionnelle et parfaitement équipée en moyens de combat modernes. Il est donc logique que son approche ne fasse que survoler la mise en œuvre d'une division blindée. Voici comment il décrit l'attaque d'une grande formation mécanisée qu'il présente comme une unité d'élite rassemblant approximativement 16 000 hommes : « *À bonne distance en arrière, les chars se forment en bataille. Leur masse est articulée d'ordinaire en trois échelons. Les engins légers, d'abord, qui prendront les premiers le contact de l'adversaire. Ensuite, l'échelon de combat composé de chars moyens et lourds et dont le front et la profondeur dépendent de la nature de l'opération entreprise et des résistances présumées. Enfin, l'échelon de réserve destiné aux relèves ou à l'exploitation. Chaque échelon comporte lui-même des fractions successives. En moyenne, le dispositif d'attaque de la division couvre, intervalles compris, huit kilomètres de large, les éléments étant plus ou moins denses le long du front suivant l'intention de manœuvre. Le tout constitue cinq à six vagues de chars, dont la plus forte est généralement la première dans l'échelon de combat. Pour peu que l'armée engage quatre divisions, deux milles chars sur*

▲ Un char léger français Renault FT en pleine démonstration de ses capacités de franchissement. Très apprécié durant la Première Guerre mondiale, plus de 2 800 exemplaires sont encore jugés opérationnels dans l'Armée française en septembre 1939... LOC

dix lieues de front s'apprêtent à surgir à la fois. Soudain, le branle est donné à ces monstres. Les chars légers, franchissant la base, se portent à vive allure à la rencontre de l'ennemi. Il s'agit de déterminer l'emplacement et l'espèce des premières résistances, de chercher et d'indiquer les cheminements favorables, de camoufler par des fumées les passages difficiles, bref, d'éclairer et de couvrir le gros des cuirassés. Puis, quand ceux-ci auront pris l'affaire à leur compte, les petits chars dégageront le front, gagnant les flancs pour les surveiller ou l'arrière pour y dérouler des chaînes de liaison. À chaque accalmie, ils reprendront en tête leur mission de vigilance. Mais voici que l'échelon de combat entame à son tour la lutte. Les grands groupements qui le composent évoluent à travers le terrain, non point en chaînes alignées, mais en fractions autonomes manœuvrant d'après les circonstances. Leur axe de marche est, dans la plupart des cas, nettement oblique par rapport au front adverse, de manière à prendre d'écharpe les résistances rencontrées, quitte à exécuter, au cours de la bataille, maints changements de direction. Ces unités sinueuses mitraillent le terrain, réservant leurs coups de canon aux objectifs déterminés qu'elles tâchent d'écraser en les prenant à revers. Chaque manœuvre consiste essentiellement à contourner ce qui tire pour l'attaquer dans son dos, l'artillerie couvrant l'opération par des feux distribués tout autour de la zone où l'affaire se règle et des émissions de fumées dissimulant ceux des chars qui doivent demeurer sur place. Toutefois, il faut éviter que la progression soit à l'excès ralentie par de lents nettoyages. Aussi, les éléments de tête en emploient-ils tout juste assez pour se frayer le passage et poussent vers l'objectif final le plus promptement possible. Leurs soutiens achèveront ce qu'ils auront commencé. S'ils n'y suffisent pas, les réserves feront le nécessaire. En dernier ressort, l'infanterie terminera la liquidation. Bref, si l'ennemi s'acharne à la résistance, l'assaillant se présentera bientôt sous la forme de groupes de chars luttant sur une grande profondeur, tandis que la première vague aura poursuivi sa marche et que l'artillerie prendra sous son feu, non seulement l'extérieur de cet ensemble combattant mais encore, à l'intérieur, certains îlots déjà dépassés. À mesure que l'action des chars produit ses effets, l'infanterie gagne vers l'avant. Tantôt, elle le fait sur véhicules à chenilles. Tantôt, elle chemine à pied. Dans tous les cas, sa tâche consiste à prendre possession du terrain conquis. Elle s'en acquitte en occupant des positions successives, qu'elle garnit en profondeur d'engins et de mitrailleuses et qu'elle organise rapidement. Souvent, il lui faut réduire d'ultimes résistances grâce à sa propre manœuvre et aux feux de ses canons d'accompagnement. » Force est de constater que tous les éléments qui feront la réussite des Allemands sont déjà présents ici : les niveaux des effectifs correspondent *grosso modo* à ceux d'une *Panzer-Division*, les chars combattent d'une manière indépendante vis-à-vis d'une infanterie mécanisée, les poches de résistance sont contournées et prises à partie ultérieurement, il y décrit aussi l'emploi interarmes des trois composantes d'une division… L'intégration d'une unité dédiée au camouflage et à la mystification de l'adversaire, idée propre à de Gaulle, ne sera pas reprise par ses confrères des autres nations. Par ailleurs, s'il parle de collaboration avec l'aviation, son emploi tactique n'est véritablement souligné que dans le cadre de reconnaissances ; les bombardements sont évoqués, mais surtout dans leur dimension stratégique. Enfin, il ne fait aucun cas de la logistique et ne met pas l'accent sur la lutte antichar par des moyens dédiés. Si Guderian a pu voir chez de Gaulle une confirmation de ses idées, il n'a dû en retirer que fort peu d'enseignements nouveaux pour bâtir sa propre doctrine.

LA SYNTHÈSE
GUDERIAN

Les manœuvres d'enveloppement de Heinz Guderian s'inscrivent dans une tradition prussienne dont il est le digne héritier. Le futur *Generaloberst* n'est pas l'initiateur de la guerre mécanisée en Allemagne, il ne fait que compléter, avec beaucoup d'énergie, le travail déjà entrepris par Lutz et autorisé par la structure de la *Reichswehr*, bénéficiant entre autres des accords du traité de Rapallo.

Les reprises dans *Achtung-Panzer!* d'arguments de Martel, Swinton et Fuller nous autorisent à penser que ces trois grands spécialistes des « tanks » ont fortement influencé la synthèse tactique de Guderian, même si elle garde sa spécificité. En effet, les *Panzer-Divisionen* sont construites dans un contexte interarmes intégrant, outre les blindés, l'infanterie motorisée et l'artillerie mobile. C'est une différence fondamentale avec la *Mechanized Experimental Force* testée dans les plaines de Salisbury, telle que décrite par Martel, c'est-à-dire sans véritable composante d'infanterie. Elle est vue comme une réminiscence de la cavalerie légère remise au goût du jour, dont elle hérite des missions traditionnelles : ralentissement de la progression de colonnes en marche et harcèlement des arrières adverses.

La coordination avec l'aviation, mise en exergue par Martel, est quant à elle largement reprise par Guderian. En outre, Fuller et son concept de paralysie stratégique se retrouvent en filigrane dans l'œuvre de Guderian, tandis que le mémorandum tactique de Swinton est largement utilisé pour justifier l'emploi en masse des blindés et souligner l'importance du potentiel de la surprise technique. Liddell Hart est un cas à part. Il ne semble pas avoir beaucoup apporté à Guderian, ses thèses s'inscrivant largement dans celles de Fuller. Dans les années vingt, le stratégiste britannique est en recherche de sensationnel : il publie dans les journaux. Sa véritable influence sur Guderian est donc fortement remise en question à l'heure actuelle.

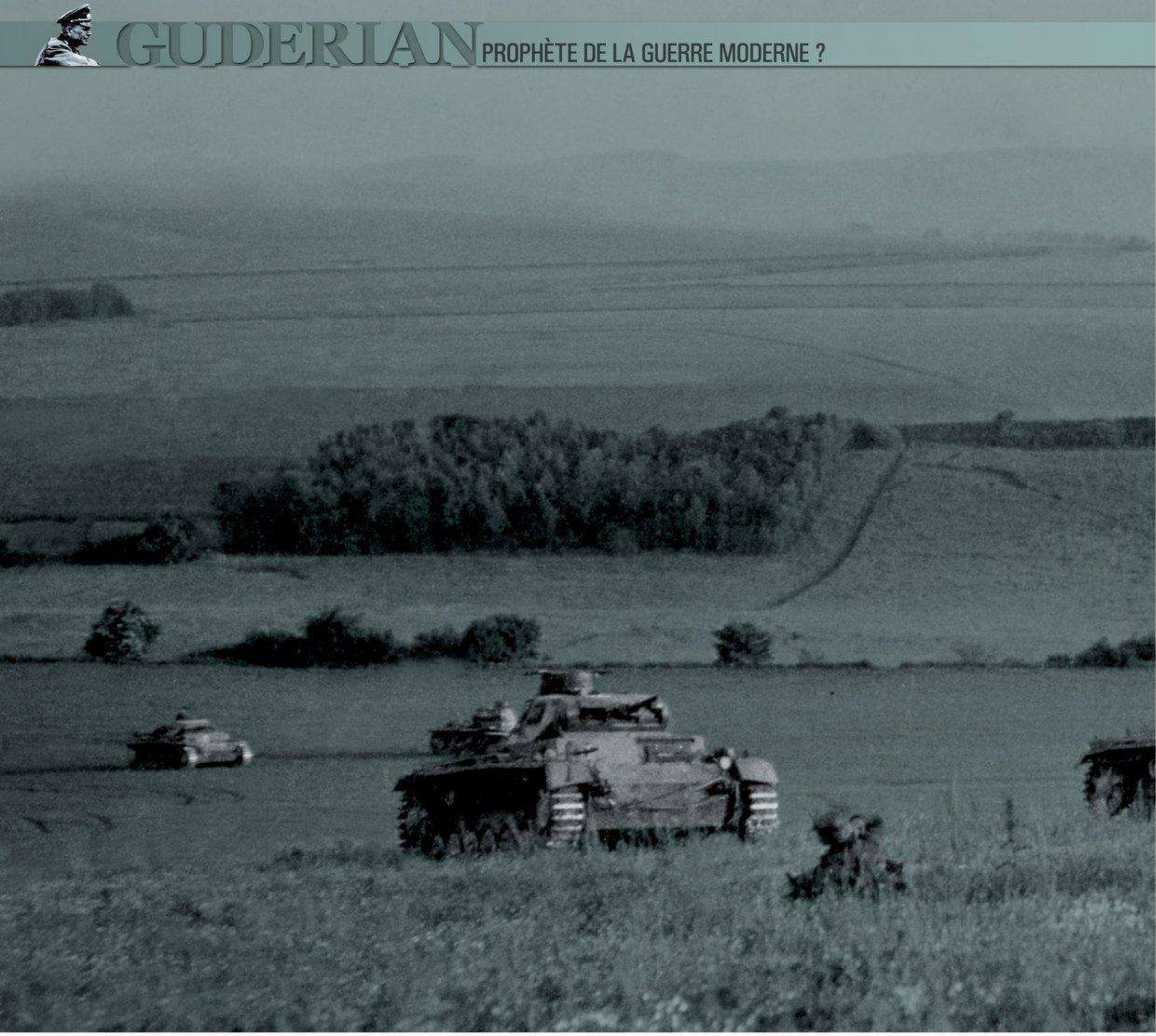
De Gaulle est bien trop théoricien pour la vision tactique de Guderian. Par contre sa réflexion colle tout à fait à ce qui va devenir le « Blitzkrieg ».

Ainsi *Achtung-Panzer!* est une parfaite synthèse de la pensée prussienne et des analyses très pragmatiques des auteurs britanniques. Guderian arrive presque à la fin de la démarche intellectuelle qui donnera naissance à la guerre-éclair. Il résume, consolide les idées, s'attribue une grande part du mérite dans ses mémoires et « ramasse la mise » devant l'Histoire. ■

◀ Une unité de *Panzer IV* en formation de coin (*Keil*). Ce matériel va montrer pendant la campagne de l'Ouest qu'il est le seul char allemand capable de remporter un duel avec un blindé lourd français.
Archives Caraktère

▼ Un escadron de chars légers *H35* en mouvement. De qualité supérieure à bien des *Panzer* en 1940, ces engins succomberont devant la masse des blindés ennemis plus manœuvrière et mieux coordonnée. À Moncornet en 1940, de Gaulle démontre qu'une unité blindée française n'a rien à envier à la *Panzerwaffe* si elle est bien commandée.
ECPA-D

GUDERIAN PROPHÈTE DE LA GUERRE MODERNE ?



Au moment où il part au combat à la tête de ses *Panzer*, Heinz Guderian connaît les potentialités de l'outil qu'il a entre les mains. À travers ses écrits, il est possible de reconstituer sa conception de la conduite d'une guerre mécanisée interarmes.

POURQUOI *ACHTUNG-PANZER!*

Les idées révolutionnaires ne sont que très rarement acceptées d'emblée par le pouvoir en place. Celui-ci opte plus souvent pour la rassurante routine des procédures éprouvées par l'expérience. En 1937, la création de *Panzer-Divisionen* supplémentaires n'est pas encore à l'ordre du jour. Lutz et Guderian pressentent que le chemin est encore long pour y parvenir et que leur *XVI. Armee-Korps*, regroupant les trois premières grandes unités blindées disponibles, est loin de faire des émules. Le chef de l'état-major, le général Beck, pousse même des projets allant dans le sens contraire, comme la création d'une *Panzer-Brigade* dédiée à l'appui de l'infanterie et de *Leichte-Divisionen* afin de rendre à la Cavalerie ses missions traditionnelles. Inquiet de cette dispersion des rares moyens blindés disponibles, Lutz demande à Guderian d'écrire un essai pour promouvoir leurs idées. Ce dernier s'acquitte de cette tâche rapidement. *Achtung-Panzer!* est avant tout un livre d'histoire et d'analyse des engagements de la Première Guerre mondiale, tout en demeurant d'une remarquable objectivité sans la moindre touche de chauvinisme. Au contraire, il souligne sans cesse les erreurs de l'état-major de la *Kaiserheer* et étudie à la loupe les raisons des succès et des échecs de l'Arme blindée balbutiante. Partant de ce tableau très complet, Guderian tire des lignes directrices et démontre la justesse de son point de vue. Il n'hésite pas alors à subtilement déformer les conclusions des expériences britanniques afin de les faire coller aux siennes. Bien que *Achtung-Panzer!* soit considéré aujourd'hui encore comme l'un des ouvrages militaires ayant eu le plus de retentissement dans l'art de la guerre au XX^{e} siècle, il reste avant tout un outil de communication en faveur des *Panzer-Divisionen*. Guderian multiplie aussi les occasions de promouvoir la formation de grandes unités blindées en publiant des articles dans le bulletin de l'association des officiers de la

PANZER & TACTIQUE

▼ Une compagnie de *Panzer I* à l'entraînement en Allemagne. Très vite, ces chars légers n'équiperont plus que les unités d'instruction : leur blindage est insuffisant et leur armement trop léger. - Archives Caraktère

Wehrmacht ou en rencontrant le chancelier du *Reich*. Guderian parviendra presque à ses fins : cinq *Panzer-Divisionen* s'élanceront à l'assaut de la Pologne en septembre 1939, aux côtés de trois *Leichte-Divisionen* qui s'y révéleront trop faiblement armées pour effectuer les missions dévolues. Finalement, chacun sera transformé en *Panzer-Division* en vue de la campagne de France.

QU'EST-CE QU'UN CHAR ?

Plus que tout autre auteur de l'époque, Guderian conceptualise le nouvel outil qu'est le char. Dans sa définition, il va plus loin que Fuller en affirmant que c'est un moyen de combat combinant trois éléments : le blindage, la mobilité et la puissance de feu.

▶ Belle vue d'ensemble d'une unité blindée de la *Wehrmacht*. À côté des camions de maintenance et de transport sont parqués des *Panzer I* ainsi qu'un *Befehlspanzer I* en tête de colonne.
Archives Caraktère

▶ Une colonne blindée quitte une caserne allemande dans les années trente. Un *Panzer III* ouvre la voie aux *Panzer II* (ainsi qu'un *Panzer I*). Ils sont accompagnés d'estafettes motocyclistes. La queue du convoi est composée des camions du train chargés du ravitaillement et de la maintenance.
Archives Caraktère

Au sujet du blindage, il souligne que celui-ci doit être capable de résister aux pièces antichars de l'adversaire. Sans cela, les pertes risquent d'être très importantes sur le champ de bataille. Il signale aussi que le plus dangereux ennemi du char est… un autre char. Ainsi, si des blindés ennemis apparaissent sur le terrain, ils doivent devenir la cible principale des *Panzer* engagés. En agissant de la sorte, les « tanks » rendent un grand service à l'infanterie incapable de tenir tête à une charge cuirassée adverse. Guderian précise que le résultat de l'engagement sera avant tout déterminé par la puissance de feu et l'épaisseur du blindage. C'est pourquoi il plaide pour des engins fortement protégés disposant de capacités antichars conséquentes.

Pour lui, un *Panzer* ne doit pas simplement transporter rapidement une force de combat devant la ligne de front de l'adversaire. Il démontre que les blindés disposent d'un atout que n'a ni l'infanterie ni l'artillerie : une mobilité tactique permettant d'attaquer au-delà de la portée des armes d'appui classiques. Si l'infanterie est obligée d'attendre que son artillerie se redéploie pour percer la seconde ligne de défense de l'adversaire, les chars ont eux la possibilité de continuer à porter le fer dans la masse de manœuvre ennemie avant qu'elle n'ait le temps de se rétablir sur une seconde position. La percée déstabilise alors complètement le dispositif au point d'obtenir une rupture complète du front, obligeant le commandement adverse à ordonner un repli supplémentaire de plus grande envergure.

Ces vues vont se vérifier totalement pendant la campagne de France. À aucun moment les Alliés ne seront capables de récupérer l'initiative et subiront de fait la loi des *Panzer*. Persuadé que du mouvement seul naît la victoire, Guderian reste néanmoins parfaitement conscient que des chars isolés ne peuvent rien. Ils doivent s'inscrire dans un ordre de

▶ Page de droite :
Des instructeurs et des élèves tankistes sur deux *Panzer II Ausf. C*. Trop peu protégés pour se mesurer à des chars lourds, ces blindés sont cependant favorisés par leur vitesse et leur maniabilité.
Archives Caraktère

bataille, celui des derniers sursauts offensifs de la *Kaiserheer* : effet de choc, utilisation judicieuse de l'artillerie, troupes d'assaut. Il précise son idée : « *L'offensive «Michael» de 1918 aboutit à un large succès grâce à l'effet de surprise réussi sans l'emploi d'armes nouvelles. Si l'on ajoute de nouveaux moyens de combat aux autres mesures prises en vue d'obtenir la surprise, ils augmenteront en général l'ampleur du succès. Mais ils ne sont pas une condition préliminaire de la surprise. Nous croyons que dans l'attaque, les chars nous permettront d'entrer plus vite en mouvement que jusqu'ici et – chose peut-être plus importante – de rester en mouvement une fois la percée réalisée. Nous croyons que le mouvement pourra être maintenu si certaines conditions préalables sont remplies, conditions dont le succès de l'attaque de chars ne peut se passer dans les données actuelles : concentration des forces en terrain adéquat, lacunes dans le système défensif adverse, infériorité de la force blindée ennemie.* »

Guderian précise que le « tank » est la seule arme pouvant utiliser sa force de frappe au sein même des lignes adverses : « *Le blindage et la mobilité ne sont qu'une partie des qualités combatives de l'Arme blindée. La principale est le feu. Le tir peut s'effectuer aussi bien à l'arrêt qu'en cours de déplacement. Dans les deux cas, le pointage se fait à vue. Si le tir est effectué à l'arrêt sur des objectifs repérés, par pointage direct avec un bon matériel optique et à de bonnes distances d'emploi des armes, on peut en attendre un effet d'anéantissement dans le plus bref délai et avec une consommation minime de munitions. En marche, le repérage des objectifs par le tireur de char sera gêné par les difficultés d'observation mais aussi facilité par la hauteur de l'arme au-dessus du sol, surtout en terrain couvert de végétation ; on a souvent critiqué la superstructure élevée des chars qui fournit un bon objectif à la défense adverse, mais elle se révèle utile au tireur du char dans une certaine mesure. S'il faut tirer en déplacement, les chances de coups au but sont bonnes à courte distance ; elles diminuent en proportion de l'éloignement de l'objectif, de l'accroissement de la vitesse du char, de la multiplication des accidents du terrain.* »

UTILISER
LA TROISIÈME DIMENSION

Dans *La guerre mécanique*, Fuller explique de quelle manière l'aviation peut apporter un avantage tactique indéniable : « *N'étant pas limitée par des obstacles de terrain comme le sont l'armée sur Terre et la Marine sur les océans, l'aviation peut échapper aux flottes et aux armées, ou bien les attaquer par en haut. Autrement dit d'une direction que ne peuvent interdire ni les protections de flanc, ni les avant ou arrière-gardes. C'est cette aptitude même à pénétrer le système ordinaire de défense et à frapper directement au centre des forces combattant en surface, au lieu d'enfoncer leurs limites interdites, qui constitue la plus grande part de cette révolution tactique. Attaquée par une aviation, une flotte ou une armée se trouve toujours comme placée dans un défilé. Car c'est un défilé d'une espèce particulière. Il est en effet impossible d'en sortir, et de plus, il n'offre aucune protection directe à l'attaquant. L'on peut comparer un tel défilé à une vallée flanquée de montagnes que l'on imaginerait pouvoir en un instant refermer sur celui qui y serait engagé et assailli, le plaçant ainsi dans une gorge. Escalader ces montagnes reviendrait à livrer une bataille aérienne.* » Guderian se place dans la continuité de la pensée de Fuller. Il rappelle que les forces aériennes ont déjà eu une influence importante sur les opérations terrestres entre 1914 et 1918. La reconnaissance ou les observations d'artillerie par la voie des airs obligeaient les troupes au sol à se camoufler ou à effectuer leurs déplacements de nuit, tandis que les attaques au sol ont été très efficaces. À Ypres ou dans la Somme, les *Landser* ont souffert des actions de l'aviation, souffrance qui s'est encore accrue en 1918 lorsque les Alliés ont disposé de la maîtrise des airs : les escadrilles d'attaque au sol ont désorganisé les moyens de communication, gêné l'arrivée de réserves. Elles ont attaqué les batteries d'artillerie et diminué leur efficacité, en déployant des écrans de fumée juste devant leurs postes d'observation. Il conclut donc que l'aviation à un grand potentiel, mais comme arme d'appui des troupes au sol uniquement. Il souligne également que si les *Panzer* en mouvement sont peu vulnérables aux attaques aériennes, ce n'est pas le cas quand ils sont au repos. Par ailleurs, leur queue logistique composée de véhicules non blindés est fortement menacée à tout moment, aussi doit-elle disposer de sa propre défense aérienne.

LE *SCHWERPUNKT*

La bataille de Cambrai marque Guderian au plus haut point. Les Britanniques disposent alors d'un avantage technique et tactique considérable : ils ont des chars et leur adversaire est entièrement dépourvu de contre-mesures adéquates. Pourtant, ils ne réussissent pas à percer car ils utilisent mal leur nouvelle arme. Quand pour la première fois, ils laissent les spécialistes du *Tank Corps* manœuvrer comme ils l'entendent, le succès est au rendez-vous. Le lieutenant général Sir Hugh Jamieson Elles et Fuller proposent une attaque à Cambrai. Ils choisissent ce secteur parce que le terrain est favorable au déploiement des blindés. Ils s'arrangent pour bénéficier de l'effet de surprise et utilisent leurs « tanks » en masse. Cette idée rejoint parfaitement les conceptions allemandes de la bataille et introduit un terme cher à la *Kaiserheer*, le *Schwerpunkt*, un concept prônant la réunion d'un maximum de moyens à un seul point du front pour y obtenir une supériorité numérique ponctuelle et submerger les défenses adverses. Il démontre parfaitement l'avantage indéniable de grouper les machines sur le champ de bataille : « *Les Rouges et les Bleus sont en guerre. Chacun des camps possède 100 divisions d'infanterie et 100 groupes de chars. Les Rouges ont réparti leurs chars dans les divisions d'infanterie. Les Bleus les ont groupés en divisions blindées aux ordres directs du commandement en chef de l'armée. Sur un front de bataille de 300 kilomètres, par exemple, 100 sont infranchissables aux chars, 100 sont franchissables avec difficulté et 100 offrent un terrain favorable à leurs évolutions. Il est donc très facile d'imaginer l'offensive suivante : les Rouges ont une fraction importante de leurs divisions, avec leurs chars, face aux positions bleues dans le secteur infranchissable aux blindés, et ne peuvent donc les utiliser ; une autre partie trouvera dans la zone simplement gênante aux blindés des perspectives de succès un peu meilleures, mais non décisives. Quant au secteur propice aux chars, il ne restera en définitive qu'une fraction des forces blindées rouges à pouvoir y être utilisée. Par contre, les Bleus ont concentré l'ensemble de leurs forces blindées à l'endroit où la décision doit être recherchée, et où elle peut être obtenue grâce à la configuration du terrain ; ils possèdent donc toutes les chances d'aller à la bataille avec une supériorité en chars au moins double, tout en étant cependant en mesure, sur les autres fronts, de tenir tête défensivement aux irruptions isolées de blindés rouges. Avec 50 pièces antichars environ, une division d'infanterie se défendra mieux contre 50 chars que contre 200. À ceux qui proposent de répartir les chars dans les divisions d'infanterie, nous conseillons d'examiner rétrospectivement la première tactique anglaise simpliste de 1916-1917 ; après un échec total, elle conduisit à regrouper les tanks et le succès vint à Cambrai consacrer cette formule.* »

La démonstration est efficace, mathématique et inattaquable sur le plan de la logique. Elle s'inscrit dans sa vision de grandes unités blindées. Guderian démontrera lors de l'*Anschluss* et de l'annexion des Sudètes que manier d'aussi grandes quantités de « tanks » ensemble est faisable. Il précise néanmoins que mouvoir une telle masse de chars n'est possible que si les formations ont pu s'y entraîner. À l'époque, c'est une idée qui passe pour une gageure technologique, tant les engins chenillés ont la réputation d'avoir une faible endurance mécanique.

L'IMPORTANCE DE LA SURPRISE

Pour Guderian, la surprise est un élément essentiel pour obtenir un succès sur le champ de bataille. Ce concept est loin d'être nouveau dans l'art de la guerre, Sun Tzu[1] en faisait déjà l'un de ses axiomes. Surprendre un adversaire qui s'attend à une attaque ne peut se faire qu'après avoir préparé l'action de manière adéquate. Il se plaît à rappeler que pour préparer l'attaque de Cambrai, Fuller et Elles s'étaient rendus sur le front en prenant la précaution de retirer leurs

[1] Général chinois du VI^e^ siècle célèbre en tant qu'auteur de l'ouvrage de stratégie militaire le plus ancien connu : *L'Art de la guerre*.

écussons du *Tank Corps* et en portant des lunettes de soleil.
Aux yeux de l'officier allemand, cette surprise revêt différentes formes. Cela peut être l'arrivée d'un tout nouveau matériel de guerre conçu et produit dans le plus grand secret, comme par exemple l'obusier de 420 mm, mieux connu sous le nom de « Gross Bertha », qui a bouleversé les plans franco-belges en précipitant la destruction des forts de Liège en août 1914. Il s'agit là d'une surprise technologique rendue possible grâce aux progrès de l'industrialisation. Tout comme Swinton, Guderian estime que la mise en œuvre d'un nouveau matériel doit s'accompagner de précautions pour en retirer le maximum d'avantages. Quelques années plus tard, il n'aura pas changé de point de vue. Dans ses notes de conférences lors de sa prise de fonction d'inspecteur général des troupes blindées, il demande de « *tenir en réserve le nouveau matériel (Tiger, Panther et nouveaux canons d'assaut lourds) jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de ces armes garantisse un succès de surprise total. L'intervention prématurée du nouveau matériel nous mettrait en prise dès l'année prochaine avec une efficace défense antichar à laquelle nous ne pourrions rien opposer de sitôt* »
Les mouvements préparatoires doivent être très convenablement dissimulés à l'adversaire. Si de Gaulle insiste sur ce point, en allant jusqu'à demander la création d'unités spécialisées dans ce domaine, Guderian souligne que ces opérations de camouflage font perdre un temps précieux. Il préconise des déplacements nocturnes et un strict silence radio. Les marches d'approche doivent être encadrées par la police militaire qui aura balisé le plus finement possible l'itinéraire pour atteindre les zones de rassemblement tous phares éteints. Il souligne en outre que la grande mobilité opérationnelle et tactique des unités mécanisées permet d'obtenir facilement la surprise en surgissant de nulle part, là où personne ne s'y attend.

DES ARMES ANTICHARS ASTUCIEUSEMENT PLACÉES

Guderian met en exergue l'importance de la défense antichar dans une *Panzer-Division*. Il insiste sur le fait que l'artillerie classique, même si elle a reçu des instructions tactiques dans le cadre d'une action antichar, reste inefficace. Les tirs d'annihilation, de barrage à courtes et longues portées n'ont pas réussi à arrêter les « tanks » britanniques tant à Cambrai qu'à Soissons. *A contrario*, dans l'Aisne, les batteries dédiées à la lutte antichar et utilisant le tir tendu ont stoppé les vagues de blindés français. Selon lui, lorsqu'un char avance dans un secteur où l'ennemi dispose d'une arme capable de percer son blindage mais que l'engin n'a pas d'armement assez puissant, il ne lui reste qu'une seule option : la retraite. Guderian en profite pour rappeler l'importance d'un armement puissant pour un *Panzer*, comme le confirme l'expérience de la guerre d'Espagne : les T-26 républicains surclassaient les *Panzer I*, mais se sont trouvés fort démunis devant les *Flak 18* de *8,8cm* mis en batterie pour les détruire !
Dans un autre de ses écrits, il explique en quoi la pièce antichar peut être d'une grande efficacité : « *Si le défenseur réussit à amener sur le terrain une pièce qui perce tous les chars dont dispose l'assaillant, s'il parvient à la mettre en batterie au bon moment et à l'endroit décisif, les blindés devront acheter leur succès par des sacrifices ; ils le verront même mis en cause si la défense possède densité et profondeur suffisantes.* » Dans *Achtung-Panzer!*, il insiste cependant sur le fait que son efficacité ne dépend pas seulement de sa capacité à percer les cuirasses des blindés adverses. Le choix de l'emplacement de l'artillerie antichar est essentiel et doit favoriser un terrain peu praticable aux chars adverses avec un champ de tir bien dégagé pour utiliser toute l'allonge balistique des pièces de *PaK*.

◀ Ce Ju 87 B-2 fait partie de la *7./St.G.77*, une unité de bombardements en piqué. Ce bombardier tactique remporte l'adhésion de Guderian qui le considère comme de « l'artillerie volante », un appui feu parfait pour ses *Panzer*.
ECPA-D

Si le relief présente des ondulations, il donnera l'occasion à l'adversaire de se placer en défilement de caisse et de présenter une cible beaucoup plus difficile à atteindre. Le génie en posant des mines et en creusant des fossés antichars peut être mis à contribution. Guderian explique également qu'une faible visibilité due à la météo ou un emplacement face au soleil peut gêner considérablement l'acquisition d'objectif.

Après sa démonstration de l'efficacité d'une arme spécialisée contre les « tanks », notre théoricien décrit leur utilité dans le cadre d'une *Panzer-Division* : « *Les* Panzer-Abwehr-Abteilungen *ont la responsabilité de fournir une protection aux autres formations de leur unité quand elles sont au repos, en mouvement ou en action. Elles aident aussi à préserver les capacités défensives des autres armes en les déchargeant de la nécessité d'assurer leur propre défense antichar. Par elles-mêmes, ou encore mieux, en association avec le génie, les mitrailleuses et l'artillerie, les détachements fournissent un moyen d'arrêter les poussées blindées adverses inattendues en contenant les percées, les enveloppements et les attaques de flanc. Elles donnent aussi au commandement le temps de mettre en place des contre-mesures appropriées. Les forces assignées à cette mission se nomment unités d'arrêt ou* Sperrverbände. »

En tout état de cause, l'idée majeure qu'il défend est que chaque élément de la division doit accomplir sa tâche en coordination avec le reste de l'unité. La dimension interarmes est pour lui l'une des clés permettant de déployer toute la puissance offensive d'une *Panzer-Division*.

L'IMPORTANCE DE LA RECONNAISSANCE

Pour Guderian, les missions de reconnaissance sont principalement le rôle de l'aviation complétée par des détachements motorisés ou d'autres unités en contact avec l'ennemi. Il ajoute que « *les acteurs de la reconnaissance doivent, au minimum, être aussi rapides que les unités qui les suivent, ils doivent en outre transmettre les informations à leurs officiers directs dans les plus brefs délais. La reconnaissance pour une attaque de char doit établir le déploiement défensif de l'ennemi, en particulier la disposition de ses réserves ou encore le nombre de canons antichars et de blindés* ». Il précise que leur portée doit être grande, en vertu des capacités de déplacement rapide des unités mécanisées. C'est sur base de

ces informations récoltées que le commandant responsable de la planification de l'attaque décide du déploiement de ses unités et de la façon dont elles vont intervenir au moment décisif, notamment pour les moyens de bombardement tactique. Les formations chargées d'éclairer le futur champ de bataille doivent également prendre soin de bien identifier les obstacles naturels qui pourraient entraver la bonne marche de l'assaut et de son exploitation ultérieure, analyse qui peut être complétée par des moyens photographiques et des vols de reconnaissance ou encore l'interrogatoire de prisonniers. Cependant, il est primordial que l'intensité de ces opérations ne donne pas d'indications à l'ennemi sur les intentions des assaillants. Enfin, l'ensemble des données doit être corrélé avec les informations fournies par les cartes d'état-major.

Pour Guderian, il existe trois catégories de reconnaissance : l'opérationnelle, la tactique et celle dite de combat. L'opérationnelle est caractérisée par une récolte de renseignements sur le dispositif adverse à une distance éloignée derrière les premières lignes. Vu les distances considérées, ces opérations seront principalement réalisées par l'aviation. L'écoute radio et l'espionnage peuvent compléter le tableau. Néanmoins, si l'adversaire est capable de dissimuler d'une manière efficace ses unités en profitant de la végétation ou du terrain, l'aviation, en dépit de ses grands avantages (souplesse, portée et difficulté d'interception), sera insuffisante. Une récolte d'informations à cet échelon devra se faire par des moyens terrestres. Au niveau opérationnel, les engins utilisés seront des véhicules à roues avec des moyens tout-terrain limités, car l'essentiel des déplacements se fera sur route. Le futur général insiste sur les caractéristiques des véhicules employés : ils doivent avoir une grande autonomie, disposer de moyens radio à longues portées et être silencieux. Les unités doivent être de la taille la plus réduite possible pour rester discrètes, rapides et agiles. Idéalement, elles seront commandées d'une manière autonome.

La reconnaissance tactique devra percer à jour l'arrangement du dispositif au contact. Les distances sont moins grandes mais les besoins de mobilité en tout-terrain sont accrus, aussi ces tâches seront confiées à des motocyclistes ou des engins semi-chenillés. Juste avant l'assaut, ces *Aufklärungs-Abteilungen* couvrent les marches d'approche et les aires de rassemblement. Et bien entendu, elles inspectent le secteur d'assaut.

Pendant le déroulement de l'opération, la récolte de données ne s'arrête pas et devient une reconnaissance de combat. Les éclaireurs participent à la bataille afin d'informer le commandant en temps réel par radio des initiatives adverses. Ils luttent à armes égales avec le renseignement adverse et tente de l'éliminer. Ils ne doivent pas s'en prendre à plus forte partie, mais essayer de s'infiltrer pour jeter le désarroi sur les arrières de l'ennemi en causant le plus de dégâts possible.

▲ Avec 300 km d'autonomie, l'auto blindée *Sd.Kfz. 222* est idéale pour les missions des éclaireurs. Elle peut rouler à 80 km/h et est armée d'un canon de *2cm* et d'une mitrailleuse coaxiale, utiles pour infiltrer les dispositifs ennemis et mener des reconnaissances offensives.
Archives Caraktère

◤ Page de gauche, en haut :
Guderian développe en parallèle de ses *Panzer* l'artillerie antichar à laquelle il donne un rôle important : stopper les vagues blindées adverses. Ici des servants de *PaK 36* défilent à bord de leur tracteur Krupp « Protze ». Nous serions ravis qu'un lecteur puisse identifier pour nous cette unité d'avant-guerre qui possède un insigne similaire à celui de la *Panzer-Division* « Müncheberg »... levée en 1945 !
Archives Caraktère

◀ Page de gauche, en bas :
Le « Blitzkrieg » exige que l'infanterie suive au plus près la percée des *Panzer*. Il faut pour cela un véhicule de transport tout-terrain et suffisamment blindé pour protéger ses fantassins de la « ferraille » du champ de bataille. L'Armée allemande optera pour des semi-chenillés *Sd.Kfz. 250* et *251*.
Bundesarchiv
Bild-101I-218-0504-36 (Dieck)

UN ASSAUT BLINDÉ
SELON *ACHTUNG-PANZER!*

Heinz Guderian prévoit que la majorité de ses engins seront équipés de mitrailleuses et d'armes capables de défaire les cuirasses adverses. Ces véhicules doivent être capables d'affronter tant des blindés que des armes antichars ou de l'infanterie. Les compagnies de chars incorporent également des engins cuirassés uniquement armés de mitrailleuses, afin de satisfaire les besoins de la reconnaissance, des liaisons et de faire face aux situations de combat moins dangereuses. Les *Abteilungen* intégreront également, à la mode britannique, des engins d'appui rapproché. Plusieurs *Abteilungen* forment un *Regiment* et plusieurs *Regimenter* forment une *Panzer-Brigade*. Dans la pratique, au moment de la campagne de Pologne, la configuration de combat sera légèrement différente : deux *Regimenter* à deux *Abteilungen* forment l'ossature blindée d'une *Panzer-Division*. Au sein de la *1. Panzer-Division*, les chars mitrailleurs sont constitués de 93 exemplaires de *Panzer I*. Le rôle de blindé de bataille est laissé à 122 *Panzer II* et 26 *Panzer III*. Enfin, les chars d'appui rapproché sont des *Panzer IV* équipés d'un canon court de *7,5cm* au nombre de 56 unités.

Une reconnaissance aérienne et une préparation minutieuse sur carte précèdent l'opération. Guderian met en exergue une fois de plus la nécessité de la surprise pour augmenter les chances de succès. Avant de passer à l'action, les formations doivent se rassembler dans une zone prévue à l'avance, choisie pour faciliter l'attaque tout en étant hors de portée de l'artillerie adverse. Ce point de rendez-vous permettra entre autres de refaire les pleins, de remplacer éventuellement les équipages éreintés par le long trajet et de réorganiser les unités en vue de l'attaque, tout en établissant les liaisons avec les différentes armes.

Ensuite, les formations procèdent à l'*Entfaltung*, c'est-à-dire le déploiement initial au départ des zones de rassemblement. À partir de ce moment, l'horaire est minuté et le dispositif se met en place dans l'ordre prévu d'intervention et sur la largeur de front où se donnera l'assaut.

Les unités opèrent leurs derniers déplacements, principalement en colonne, afin d'exploiter au maximum le réseau routier existant et de croiser les autres forces avec le minimum de perturbation. Les moyens de transmission s'installent de manière à remplir correctement leur fonction.

La dernière phase avant l'assaut commence par des tirs préparatoires d'artillerie. Guderian insiste pour qu'ils soient les plus courts possible et utilisent toute la puissance de feu des armes disponibles. C'est à ce moment que des attaques de diversion sont lancées pour tromper l'ennemi. Des écrans de fumée sont créés et l'activité aérienne s'intensifie. Le but est de maintenir l'adversaire dans le doute le plus longtemps possible, afin de l'empêcher de prendre des contre-mesures adéquates pouvant faire échouer l'assaut. Juste avant de passer à l'action, les forces se déploient complètement derrière les derniers couverts, c'est l'*Aufmarsch*. Aux yeux de l'auteur, c'est une étape très délicate, en particulier si la configuration du terrain limite la largeur du front. Il préconise donc que cette étape fasse l'objet d'entraînements très poussés.

Pour l'attaque proprement dite, les blindés doivent progresser en profitant au maximum des couverts. Quand l'adversaire est dans la ligne de mire, le tir doit se faire à vitesse réduite et si possible à l'arrêt, afin de bénéficier d'un maximum de précision : du résultat des coups dépend le résultat de l'opération ! Les éléments de tête doivent être nombreux et disposer d'une puissance de feu maximale. Leur but est de créer une brèche dans la défense ennemie. Les vagues suivantes sont là pour apporter un appui optimal et nettoyer la zone capturée. Guderian explique en outre que les défenses antichars peuvent être dangereuses pour l'attaquant si ce dernier essaye de percer avec une vague d'assaut peu étoffée et fortement dispersée. Le seul moyen d'obtenir un résultat avec un minimum de pertes est de saturer d'un feu roulant le secteur adverse sur un large front. Par la suite, les pièces antichars seront prises de flanc ou à revers. Arrivent enfin les formations de fantassins. Les chars se positionnent en tirant parti du terrain pour les appuyer.

Tant que faire se peut, chaque vague se voit assigner une mission de combat particulière. Généralement, la direction de l'attaque est donnée avant de passer à l'action. Si le théâtre est trop vallonné, c'est en fonction d'un azimut bien défini que les unités progressent, sinon un repère naturel ou architectural suffit.

Une fois la percée obtenue, les blindés s'enfoncent dans le dispositif adverse. Des poches de résistance demeurent certainement, mais sont négligées par les éléments de tête. Elles seront réduites ultérieurement par l'infanterie mécanisée ou par des formations appartenant à des unités d'infanterie classiques avançant dans le sillage des *Panzer-Divisionen*.

LE DÉPLOIEMENT TACTIQUE

Guderian se focalise aussi sur le déploiement effectif des unités. La plus petite formation blindée de combat est le *Zug* ou peloton, dont le nombre de chenillés dépend du type de char : il peut y avoir soit trois engins lourds, soit cinq moyens. Ce chiffre peut monter à sept pour les compagnies légères. Les *Panzer* d'un peloton restent groupés pendant l'action. Ils progressent en ligne ou en coin, avec un intervalle d'une quinzaine de mètres entre les véhicules. Le chef de peloton se place au centre et si possible en tête. Sa responsabilité principale est de coordonner les mouvements du *Zug*. Il doit s'assurer que la formation est maintenue, que la vitesse de progression correspond à celle de la compagnie au sein de laquelle il évolue. Si son *Zug* est sur les flancs ou en arrière-garde, il doit surveiller les secteurs d'où peut provenir une éventuelle menace. Le commandant de compagnie est également autant que faire se peut sur l'avant de sa formation, afin d'avoir une vision d'ensemble de la situation tactique.

En marche, l'unité se déplace en une simple colonne. À proximité du champ de bataille, elle peut se doubler. Au moment de l'attaque, les compagnies se déploient en vagues, ou *Wellen*. Les pelotons au sein de celle-ci avancent alors en lignes. Les unités de chars légers et moyens sont souvent mêlées pour que les premiers assurent une protection rapprochée aux seconds. Au combat, il n'y a pas véritablement de distance définie entre les vagues successives. De nombreux facteurs influent sur ce paramètre dont par exemple, la configuration du terrain. En effet, les engins progressent par bons successifs d'une position favorable à la suivante. En cas de résistance, la première ligne de bataille sera ralentie et la suivante arrivera pour l'appuyer. Cela aura pour effet d'augmenter la densité de feu. En tout état de cause, le mouvement doit être continu. Un char à l'arrêt est une cible de choix pour la défense adverse ou pour un bombardier tactique.

▶ Le *Panzer III* est le char de bataille le plus courant dans les *Panzer-Divisionen* jusqu'en 1941. Par sa mobilité et grâce à sa pièce antichar, il doit s'opposer aux « tanks » adverses, laissant le *Begleitwagen* (char d'escorte) *Panzer IV* accompagner la progression de l'infanterie. Mais les combats de 1940 vont montrer la supériorité de ce dernier dans les duels de blindés. Archives Caraktère

▼ Guderian plaide pour l'abandon de l'artillerie hippomobile au profit d'unités motorisées aptes à changer rapidement de position au gré des combats. Des obusiers automoteurs blindés verront ainsi le jour comme « canons d'assaut ». - AMC # R00445-47

▲ Pour assurer la fluidité des opérations, la coordination entre les unités est l'objet de toutes les attentions de Guderian, qui insiste pour équiper et entraîner ses hommes en matériels radio. Ci-dessus, le *Sd.Kfz. 250/3* avec son imposante antenne-cadre rappelle que la place du chef d'unité est sur le terrain, au plus près des combats.
Archives Caraktère

▲ Couvert par son congénère, ce *Panzer II* négocie une forte pente sous le feu ennemi. Guderian pense à raison que la *Panzerwaffe* ne peut être qu'une force professionnelle hautement entraînée. L'instruction des tankistes est donc très poussée pour qu'au combat les manœuvres s'enchaînent rapidement.
Archives Caraktère

UNE ARTILLERIE
SOUPLE D'EMPLOI

Durant l'attaque, l'artillerie garde un rôle d'appui crucial. Néanmoins, selon Guderian, planifier un pilonnage de plusieurs heures voire de plusieurs jours, comme lors de la Première Guerre mondiale, est ici hors de question. Il insiste sur le fait que cette méthode ne donne pas les résultats escomptés en regard de l'énergie dépensée, du temps perdu à rassembler les pièces et du stock important de munitions dépensé.
L'intensification des tirs pendant une longue période donne par ailleurs une indication claire à l'adversaire sur le secteur de l'attaque et fait perdre à l'assaillant le bénéfice de la surprise. C'est exactement ce qu'il s'est passé à Verdun, sur la Somme et à Ypres. Au contraire, dans une certaine mesure, Guderian fait siens les préceptes de Georg Bruchmüller, artilleur et proche de von Hutier à Riga, qui a réformé la préparation d'artillerie en choisissant avec soin les points du front visés : il faut d'abord assommer les défenseurs par un tir de courte durée mais d'une grande intensité avec toutes les armes, et ensuite allonger le tir en fonction de la progression de l'attaque pour gêner l'arrivée des renforts et les tirs de barrage adverses.
La guerre mécanisée moderne est caractérisée par une fluidité des opérations, les troupes cherchant à s'infiltrer loin derrière les lignes ennemies. L'artillerie doit être organisée en conséquence et sa tâche première doit maintenant être un appui direct des troupes mécanisées en mouvement. Après la percée, l'artillerie traditionnelle peut allonger son tir si les vagues de tête emmènent avec elles des observateurs pour diriger les coups sur de nouvelles cibles. Une fois arrivés à la limite de leurs portées, les tubes doivent nécessairement changer d'emplacement et se rapprocher du front. Aussi Guderian souligne que « *suivre une attaque blindée rencontrant un plein succès est absolument hors de question pour l'artillerie hippomobile et est même très difficile pour des pièces tractées par des véhicules à moteur. De quoi nos forces blindées ont-elles besoin ? D'un appui d'artillerie capable de se mouvoir rapidement et suffisamment bien protégé pour les suivre immédiatement. Tout en ayant cette forme spéciale de mobilité, l'artillerie d'appui requiert des compétences particulières acquises au travers d'un entraînement conjoint avec les chars. Il est ici spécifiquement demandé une artillerie blindée mobile en lieu et place de celle plus conventionnelle assignée aux divisions d'infanterie. Les pièces mobiles doivent faire leur travail dans un laps de temps plus court et pouvoir traiter une plus grande variété de cibles. L'attaque blindée n'a pas besoin d'un barrage planifié, ni même de pilonner les défenseurs jusqu'à ce qu'ils soient prêts à être balayés. Nous faisons un appel pour un type d'artillerie précis, hautement mobile et responsabilisé, capable de suivre l'assaut avec célérité* ».

LA RADIO
ET LE COMBAT INTERARMES

L'un des principaux apports de Guderian est le perfectionnement du réseau de communication sans fil des unités blindées. Là où les Britanniques accusent un retard considérable, le futur *Generaloberst* apporte son savoir-faire incontestable, fruit de son expérience dans les transmissions entre 1914 et 1918. Il souligne les faits : « *Pendant la guerre mondiale, les limitations des systèmes de communication et des transmissions ont grandement influencé le commandement des forces blindées et leur coopération avec les autres armes. Les commandants de compagnies de chars en étaient parfois réduits à accompagner leurs forces à cheval* [...] *ou à faire un trop grand usage d'estafettes.* » Le corollaire de ceci est qu'un emploi intensif de la radio permettrait au commandant de mieux gérer les ressources offensives de sa division sur le champ de bataille.
Lorsqu'il rédige son livre en 1937, Guderian explique que la force blindée est dirigée essentiellement par radio, tandis que les unités des plus petits échelons reçoivent leurs instructions par signaux visuels.

Aussi longtemps que le silence radio doit être observé, les ordres sont transmis par porteurs, avions de liaison ou encore par ligne téléphonique câblée. L'officier commandant l'assaut est quant à lui installé dans un poste de commandement mobile suivi par un blindé de transmission pour contacter les échelons supérieurs et subalternes. Cette vision sera réellement appliquée au combat, avec la différence que les moyens de transmission seront plus développés. Le *Panzer I* sera au minimum équipé d'un récepteur radio FUG2 d'une portée de deux kilomètres en phonie et du double en morse. S'il ne peut pas émettre, au moins permettra-t-il au chef de char de recevoir ses instructions au combat sans devoir s'exposer pour observer les signaux visuels.
Conscient de la dimension interarmes d'une *Panzer-Division*, il ajoute que « *la radio est le principal moyen de coordination entre les unités de chars et les autres forces ; les systèmes radio sont les principaux équipements de transmission qui permettent aux chars de communiquer avec les autres armes. La télégraphie et la communication par signaux optiques deviennent généralement inutilisables à cause de la vitesse des forces mécanisées, de la largeur et de la profondeur de leur déploiement en action ainsi que de la poussière et de la fumée d'un champ de bataille. Aussi, les signaux visuels seront utilisés seulement au niveau de la compagnie en cas de panne de radio* ».

▲ Cette pièce lourde tractée par un semi-chenillé est engagée dans l'opération « Barbarossa » en juillet 1941. Positionnée juste derrière les unités combattantes, elle pourra efficacement les appuyer pour écraser les concentrations ennemies.
AMC # R00431-02

L'IMPORTANCE DU RÉSEAU ROUTIER

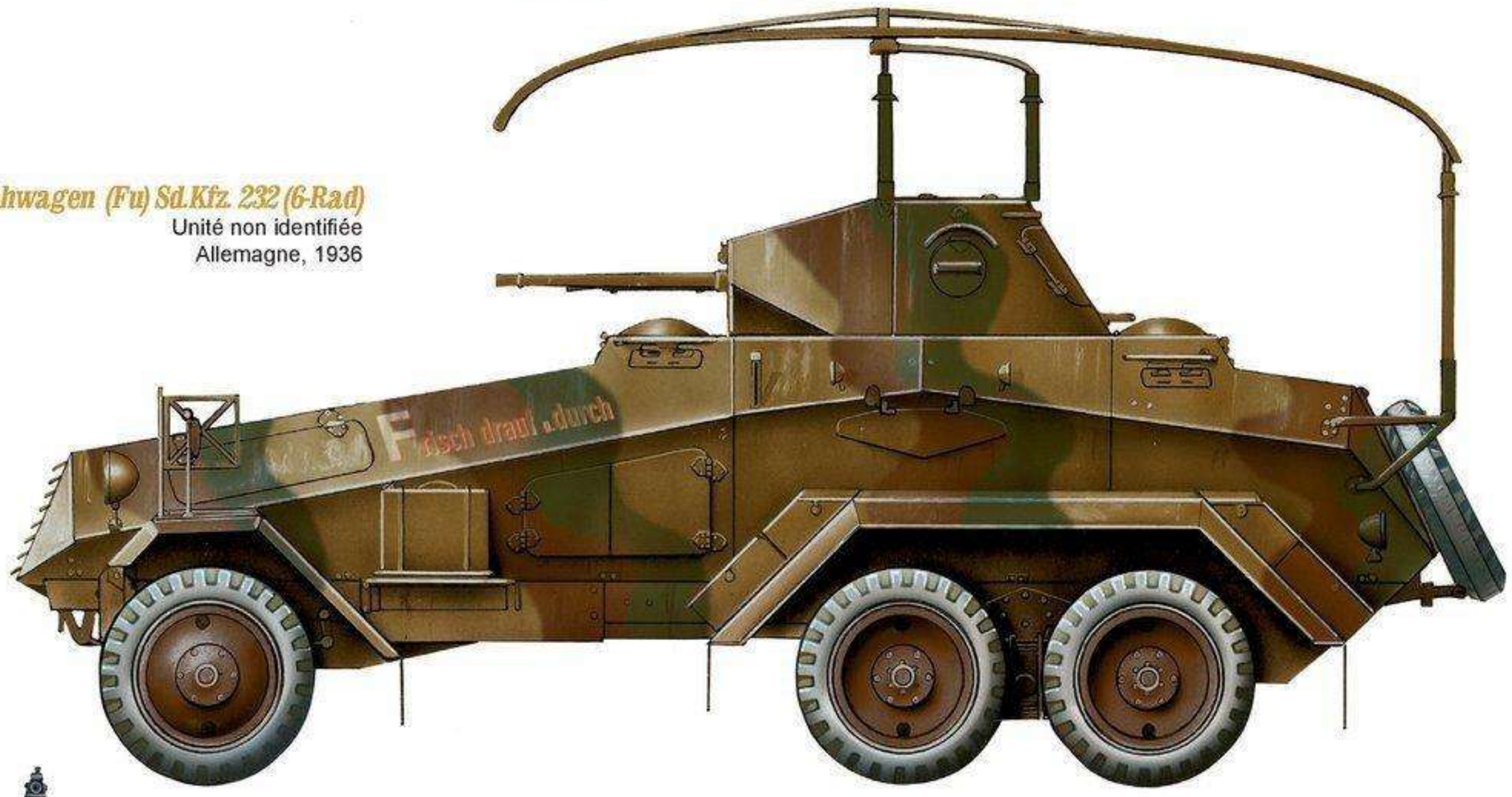
Guderian souligne un point qui ne se rencontre chez aucun autre auteur contemporain, celui des lignes de communication intérieures. C'est un point de doctrine sur lequel l'influence de von Moltke se fait clairement sentir. Pour lui, un pays correctement préparé à la guerre dispose d'un réseau routier conséquent permettant un envoi rapide des renforts. C'est d'autant plus vrai en ce qui concerne l'Allemagne, pays continental par excellence, devant s'attendre à se battre à la fois sur ses frontières orientales et occidentales. Il souligne l'impact de ce facteur sur la souplesse des opérations, en indiquant que le dimensionnement stratégique des réseaux doit être fait en temps de paix, car les ressources pour l'adapter aux besoins seront indisponibles pendant le conflit.
Il va plus loin, en rappelant la « voie sacrée » à Verdun et les difficultés de transport sur les théâtres d'opérations éloignés de Russie ou de Mésopotamie. Pour étayer son point de vue, il se base sur l'expérience récente italienne en Abyssinie. Les véhicules du *Duce* ont pu se déplacer et apporter leur soutien logistique d'une manière remarquable à travers cette contrée sauvage grâce à la faculté des troupes du génie italien à construire rapidement une piste. Il indique donc qu'il est préférable que les futures armées motorisées disposent des mêmes capacités.

UNE MÉCANIQUE IMPLACABLE

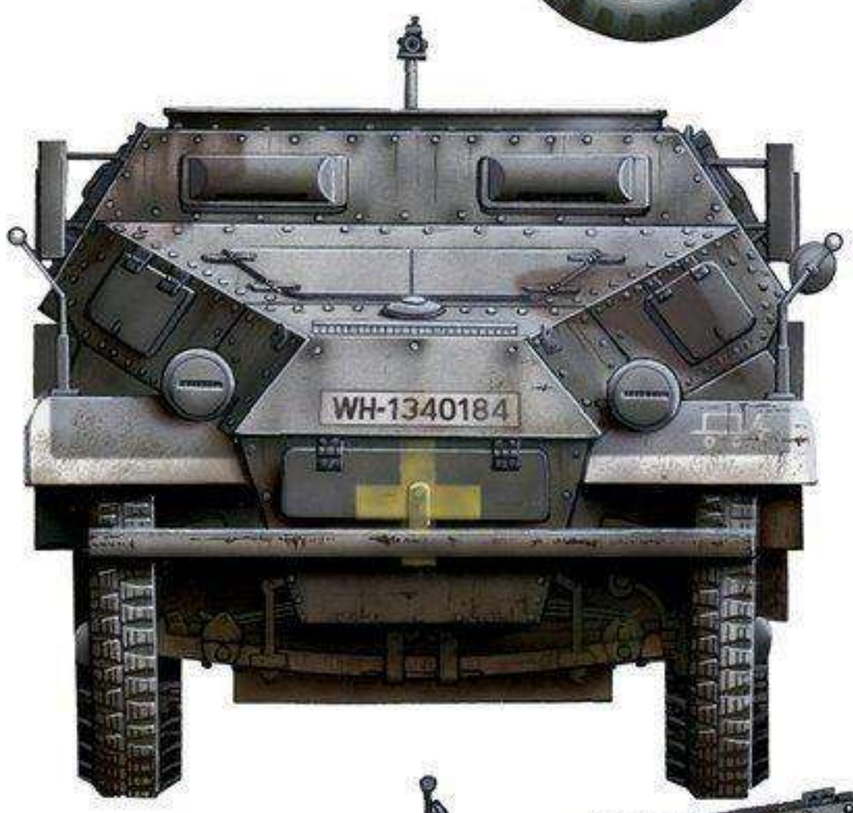
Guderian ne cesse d'insister sur le rôle primordial du char sur le champ de bataille. Il intègre cependant son usage dans une configuration interarmes d'une manière très appuyée. L'artillerie classique, antichar et antiaérienne, garde une importance cruciale dans l'action. Pour lui, il est important que l'infanterie agisse de manière indépendante par rapport aux blindés. Sa progression n'en reste pas moins liée aux succès des chars, car une cohésion du dispositif est nécessaire pour assurer la continuité de l'attaque. L'aviation tactique sert d'artillerie volante tout en éclairant le dispositif adverse par ses reconnaissances en profondeur. Le bon fonctionnement de ce véritable mécanisme d'horlogerie n'est rendu possible que par l'utilisation de moyens de communication radio importants et d'un réseau routier adéquat. Le tout forme une arme offensive implacable qui, après une phase de rodage en Pologne, donnera de grands résultats sur des adversaires dont les forces sont organisées sur le modèle en vigueur lors du précédent conflit. ■

▼ Hitler entreprend la construction d'un vaste réseau d'autoroutes dès sa prise du pouvoir en 1933 et nomme Fritz Todt comme inspecteur général du projet. En 1938, 3 000 kilomètres d'*Autobahnen* sont déjà achevés.
US Nara

***Funkwagen* Mercedes G3**
Unité non identifiée
Allemagne, 1930

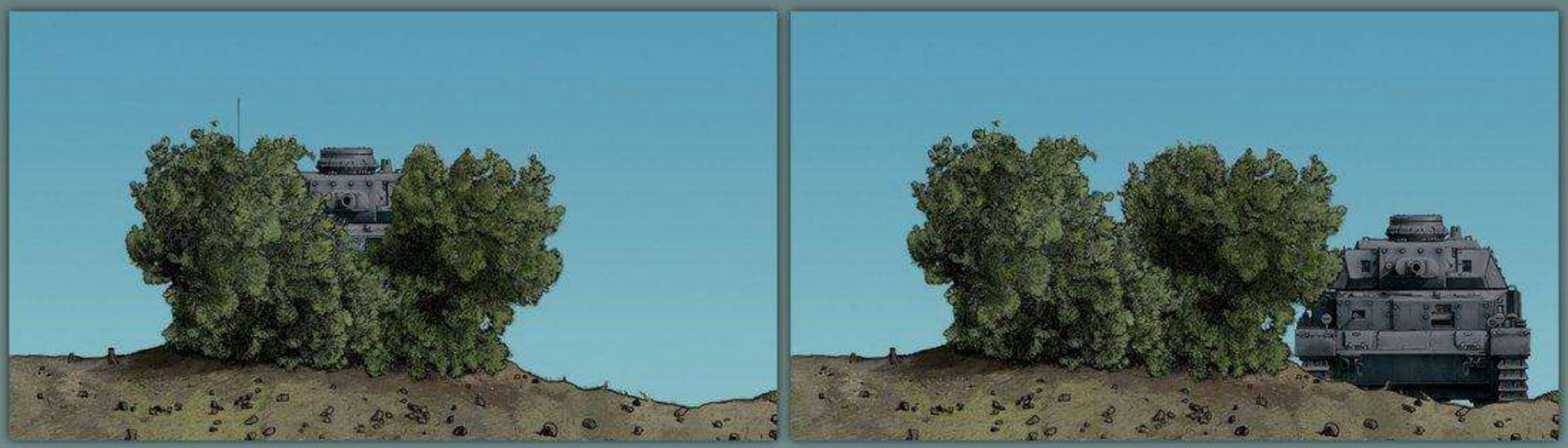


Schwerer Panzerspähwagen (Fu) Sd.Kfz. 232 (6-Rad)
Unité non identifiée
Allemagne, 1936



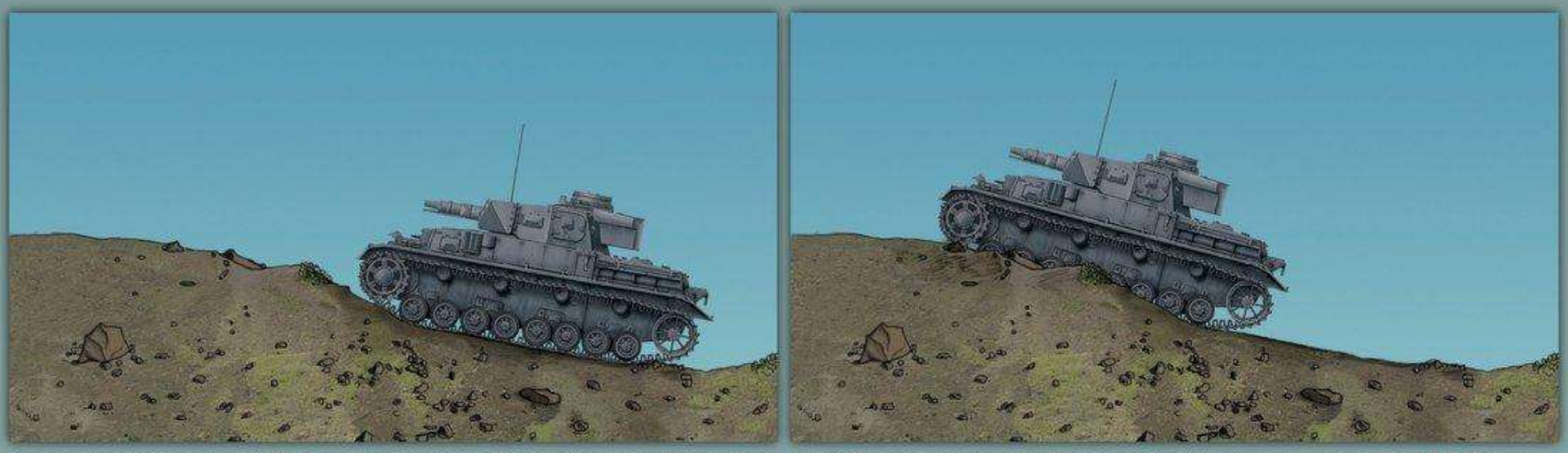
Schützenpanzerwagen Sd.Kfz. 251 Ausf. A
4. Kompanie, I. Bataillon, Schützen-Regiment 3
3. Schützen-Brigade, 3. Panzer-Division
Pologne, septembre 1939

INSTRUCTIONS DU «MANUEL DE COMBAT DE CHAR»

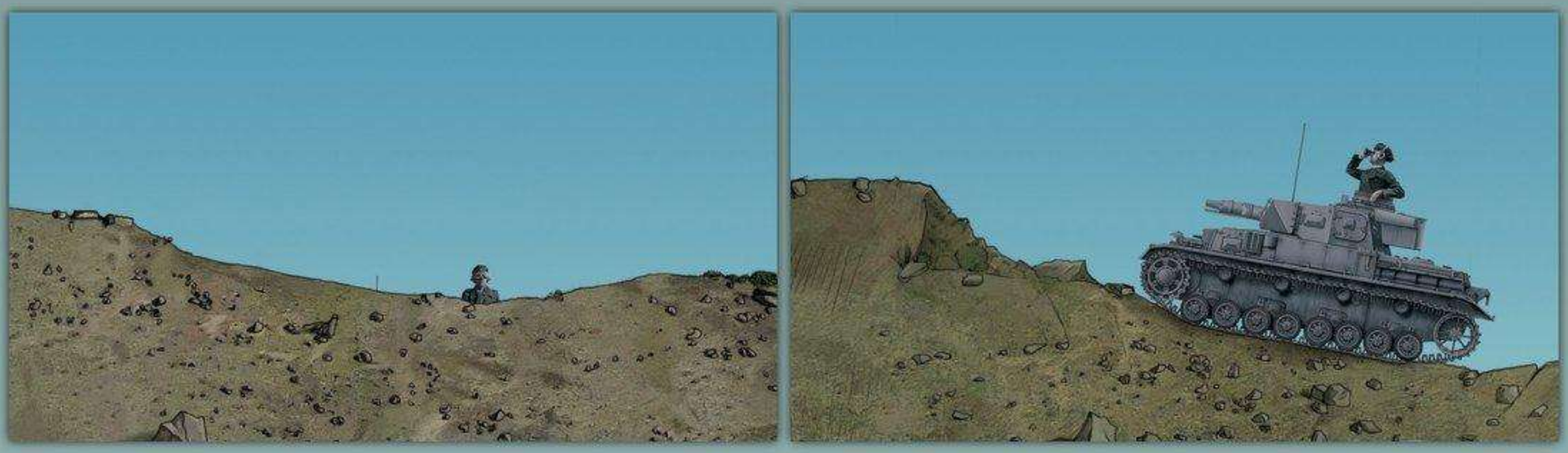


Pour étudier le champ de bataille ou viser avant de tirer, l'équipage d'un *Panzer* a besoin de stopper son engin sous le feu de l'ennemi. Le très officiel *Panzerkampfwagenbuch* (le manuel du combat de char) préconise de se servir de la végétation pour s'exposer le plus discrètement possible, l'erreur étant de se positionner à proximité d'un bosquet et non pas en son sein.

Une autre méthode fortement conseillée est de se positionner derrière une colline pour « être ainsi couvert contre les tirs ». Le char se place alors à défilement de tourelle pour pouvoir engager au canon ou à la mitrailleuse coaxiale les forces ennemies, sans devoir dévoiler une surface trop importante. Il forme ainsi une cible réduite difficile à toucher par l'artillerie antichar.



S'exposer entièrement au faîte d'une colline est doublement dangereux : toute la masse du char se découpe sur l'horizon et il présente son « ventre » peu blindé aux obus ennemis.



Pour étudier le terrain, même la tourelle du *Panzer* n'a pas besoin d'être montrée : il suffit que le chef de char sorte le buste de l'habitacle et que le pilote positionne son engin à défilement de tourelleau. Le blindé est alors entièrement caché par le relief.

Panzerkampfwagen I Ausf. A
1ª Compañía
1° Agrupación de Carros de Combate
Armée nationaliste
Lérida, Espagne, avril 1938

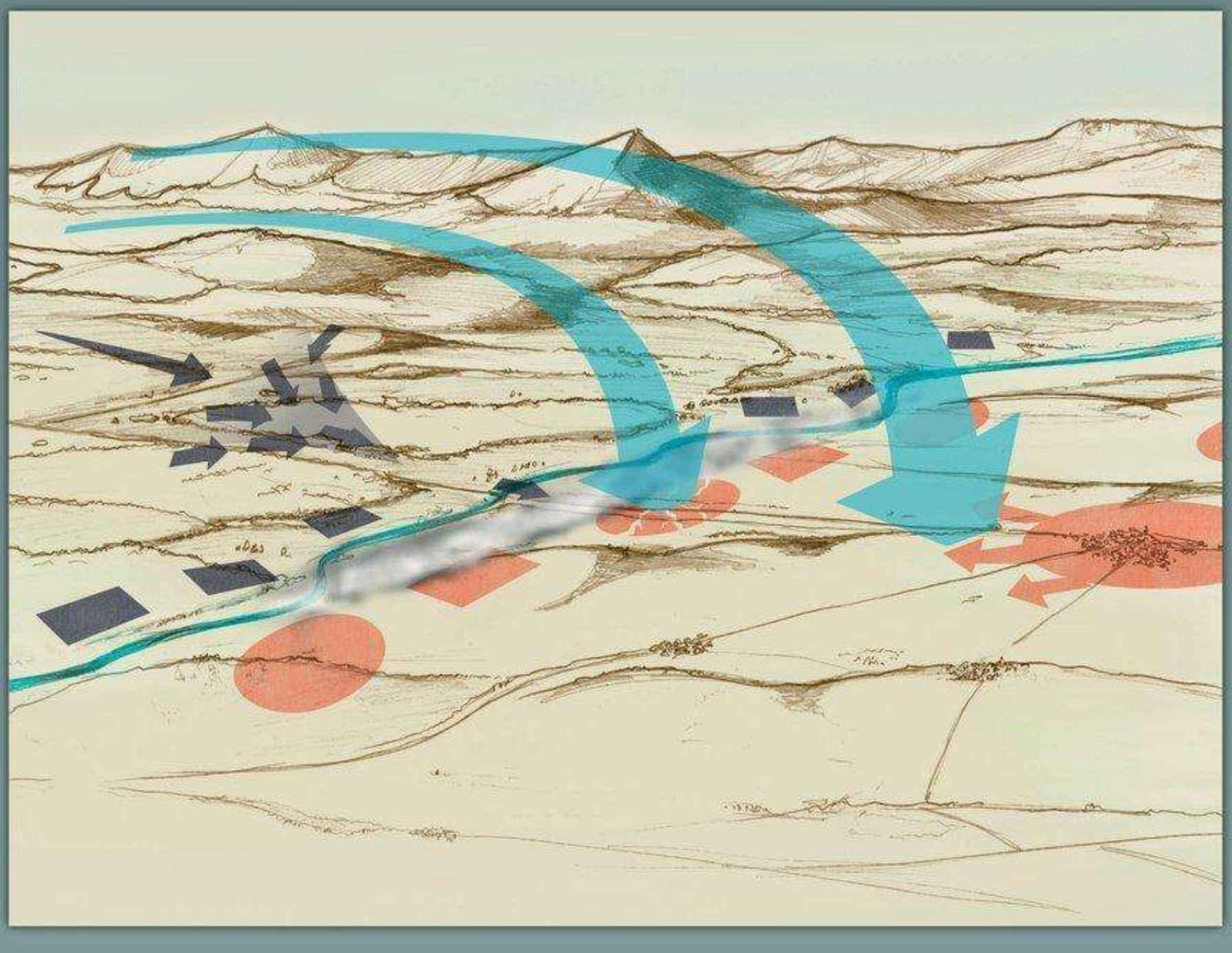
Panzerkampfwagen I Ausf. B
1. Panzer-Kompanie
Panzergruppe « Drohne », *Gruppe* « Imker »
Armée nationaliste
Espagne, avril 1938

Panzerkampfwagen II Ausf. b
Panzer-Regiment 5
Panzer-Brigade 3, 3. Panzer-Division
Belgique, mai 1940

Panzerkampfwagen II Ausf. C
2. Kompanie, Panzer-Abteilung 33
4. leichte Division
Pologne, septembre 1939

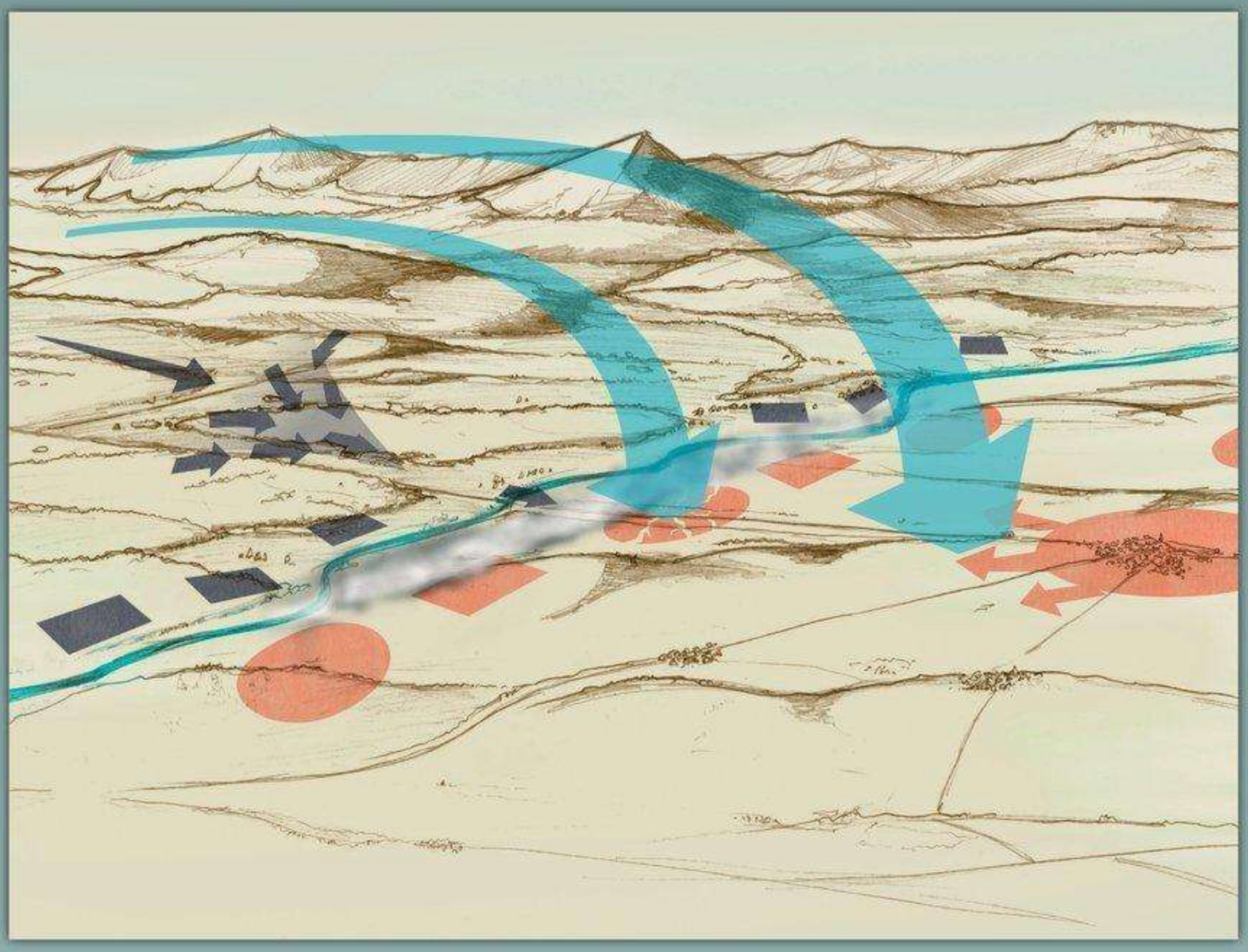
Panzerkampfwagen II Ausf. a
1. Kompanie, I. Panzer-Abteilung
Panzer-Regiment 15, 5. Panzer-Division
Pologne, septembre 1939

«BLITZKRIEG»



Phase n° 1 : Franchissement en force

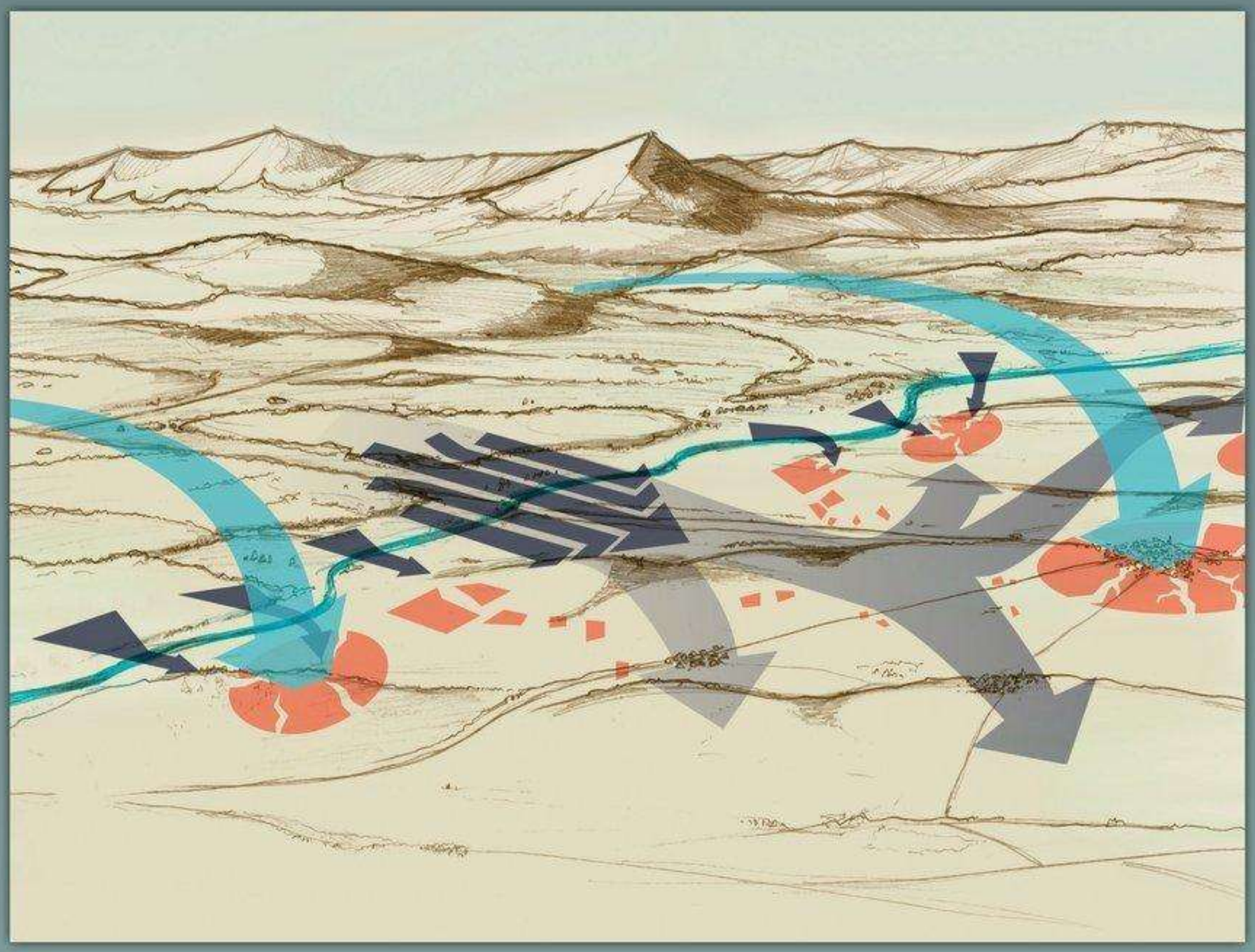
L'artillerie tire des fumigènes pour créer un rideau de fumée artificielle. Les avant-postes ennemis sont aveuglés et ne peuvent observer les préparatifs allemands et la concentration des troupes dans les zones assignées. Pendant ce temps, les escadrilles de bombardement tactique et d'attaque au sol s'en prennent aux défenses adverses : les centres de commandement, les réserves, les dépôts, les axes de communication et les batteries d'artillerie sont particulièrement visés. Des troupes de choc sont lancées à l'assaut : les parachutistes s'emparent par surprise des forts, des ponts et des nœuds routiers, tandis que les pionniers traversent la coupure humide à bord d'embarcations rapides pour sécuriser la rive opposée. Dans l'attente de renforts terrestres, ils peuvent compter sur l'appui feu des



Phase n° 2 : Sécurisation de la tête de pont

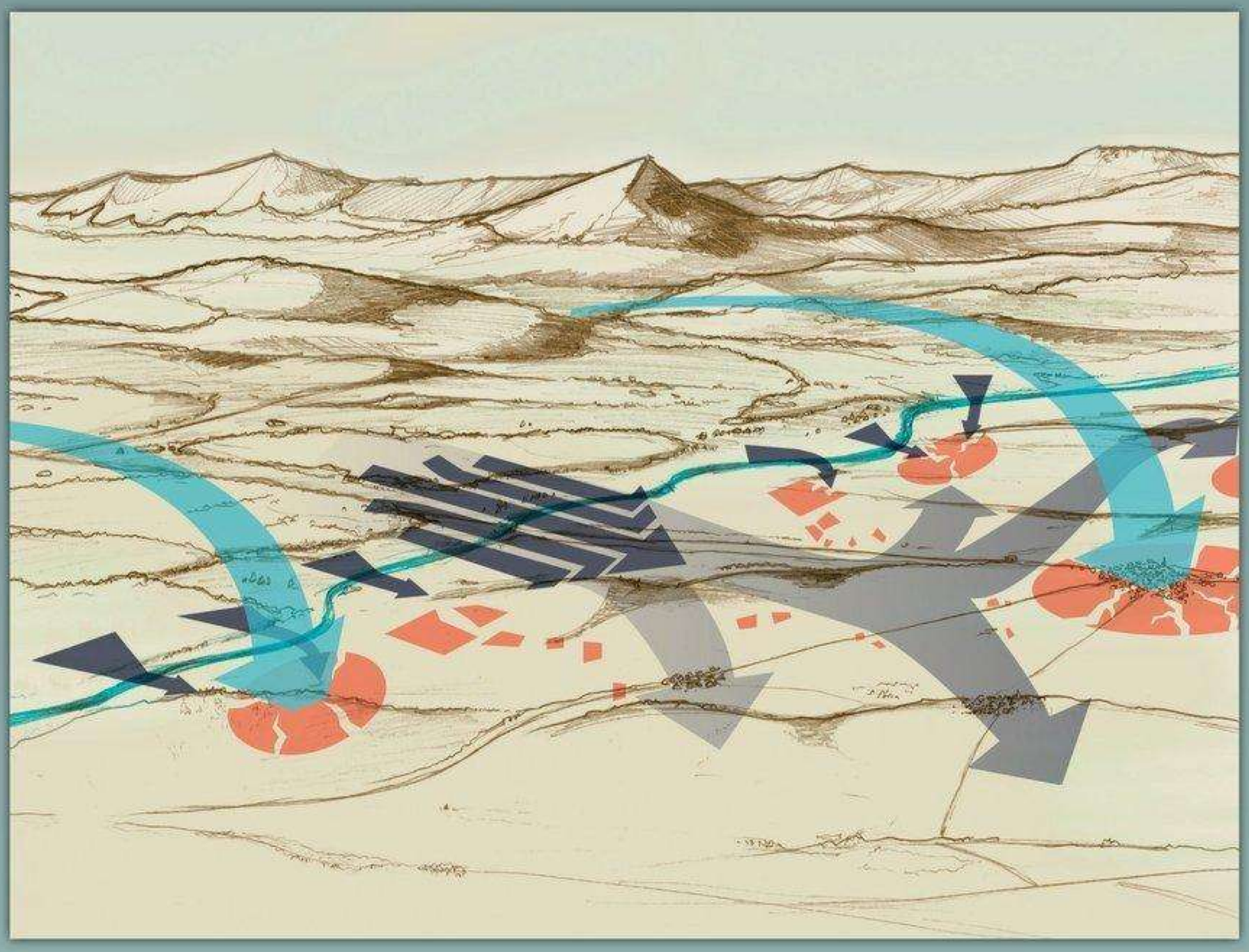
Pendant que les unités d'assaut élargissent la zone sécurisée, les pontonniers du génie jettent des passerelles et autres ponts de bateau en travers de la rivière, pour faciliter l'arrivée des forces blindées et motorisées. Des batteries de *Flak* sont acheminées sur place pour protéger la zone de l'aviation ennemie, tandis que les *Stuka* continuent de désorganiser le dispositif adverse en frappant les colonnes montant au front, en détruisant les axes majeurs de circulation et les ouvrages d'art.

Pour le général Guderian, la tactique du « Blitzkrieg » nécessite de regrouper plusieurs divisions blindées et d'infanterie et de les engager simultanément au même endroit pour emporter la décision. Appuyées par l'aviation d'assaut, ces unités doivent attaquer un point faible du front ennemi préalablement repéré. Dans cette zone de rupture, appelée *Schwerpunkt* par les Allemands, les combats sont censés suivre un déroulement en 4 phases distinctes de la percée à l'exploitation.
Dans notre exemple, les défenseurs ont choisi de s'installer derrière une rivière, barrière naturelle pratique comme position de résistance, à l'instar de la Meuse derrière laquelle l'Armée française a placé son système défensif en mai 1940.



Phase n° 3 : Percée des blindés

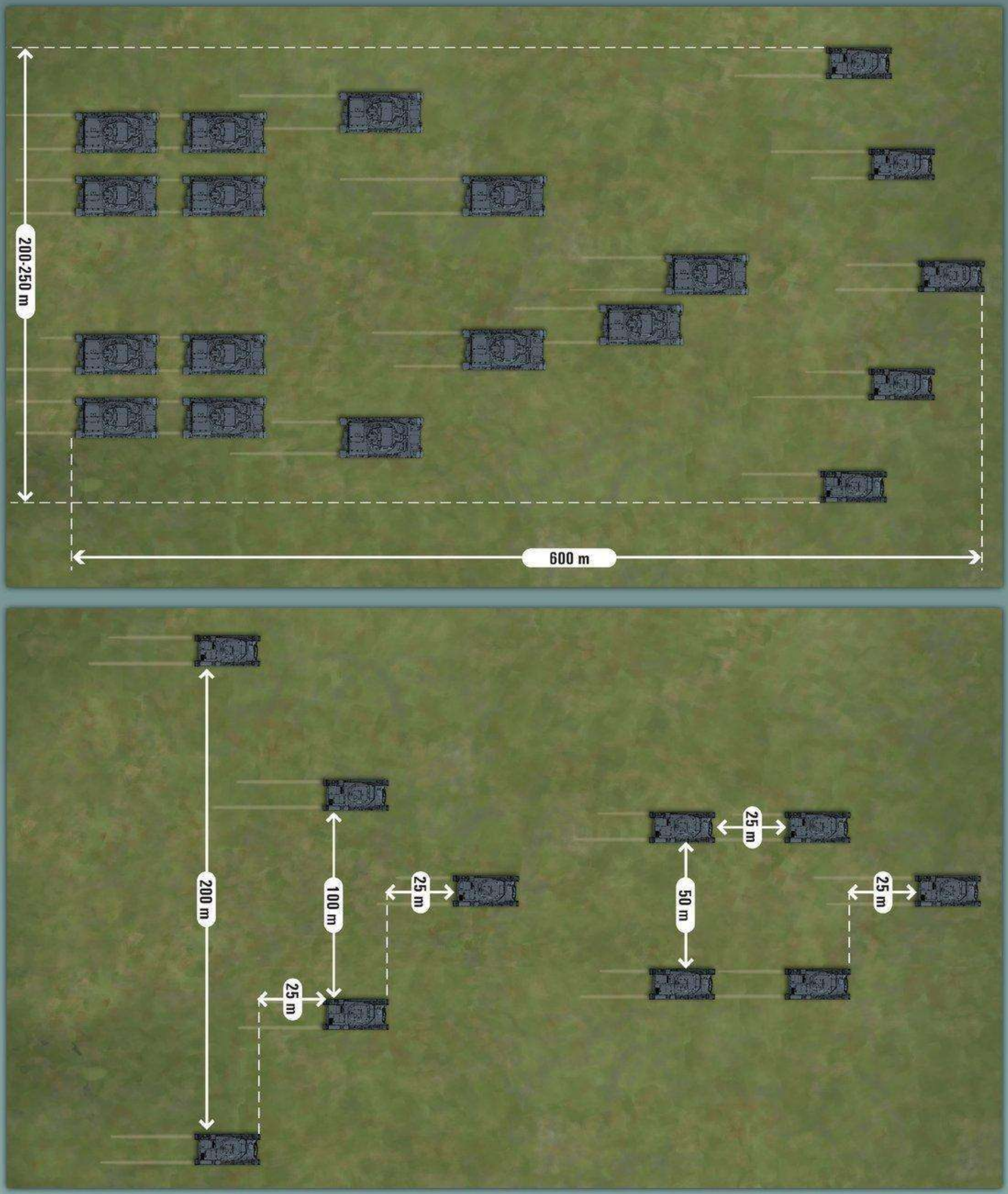
Les forces mécanisées et les *Panzer-Divisionen* montent en premières lignes et attaquent le cœur de l'armée ennemie. La concentration des chars et autres engins blindés agit comme un rouleau compresseur sur des unités adverses éparpillées, démoralisées et subissant toujours les raids aériens de l'aviation tactique. Cette dernière est en effet en contact radio permanent avec les troupes combattantes qui la dirige sur ses cibles prioritaires, à savoir l'artillerie, les pièces antichars et les postes de commandement. En avançant, les *Panzer* laissent derrière eux des poches de résistance que l'infanterie devra réduire.



Phase n° 4 : Exploitation

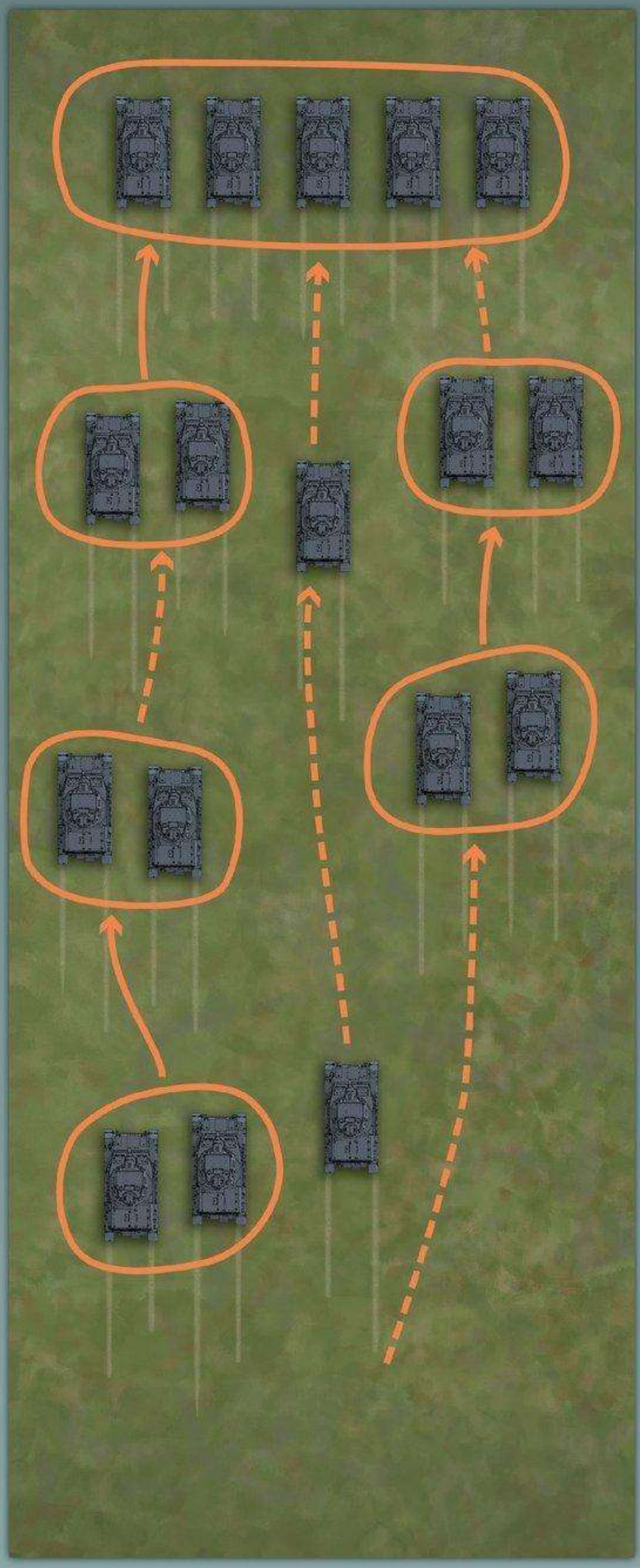
La brèche ouverte dans ses lignes étant impossible à combler, l'ennemi se retire sur d'autres positions. Pour exploiter au mieux son succès initial, la *Wehrmacht* lance ses *Panzer-Divisionen* dans la zone tenue par l'adversaire en profitant de la désorganisation de ses unités. Par conséquent, il ne faut pas perdre de temps à flanc-garder ces forces blindées qui doivent avancer le plus vite possible pour s'emparer des objectifs stratégiques (villes, ponts, voies ferrées, etc.). En collaboration avec la *Luftwaffe*, les autres divisions sont chargées d'encercler puis de réduire les unités ennemies trop lentes ou incapables de se replier.

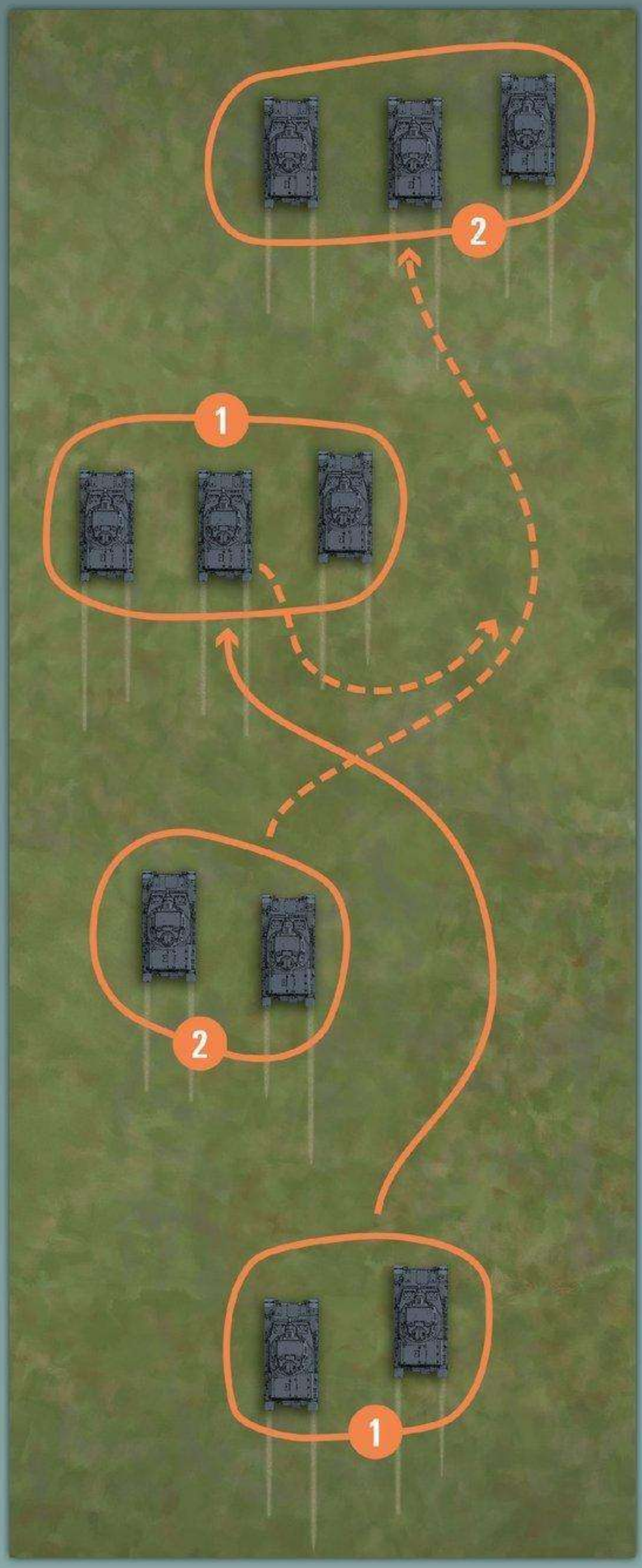
TACTIQUES DE PROGRESSION D'UNE UNITÉ BLINDÉE



Haut : Cette *Panzer-Kompanie* évolue en *Keil*, en formation de coin pour couvrir toutes ses approches, sur un front de 250 m et une profondeur de 600 m. Elle a placé ses chars légers *Panzer II* en tête pour renseigner le reste de la colonne qui est constituée de *Panzer IV* à l'allonge bien plus conséquente avec leur canon de *7,5cm* court. Une fois faite l'acquisition de cible, le char stoppe, tire puis rattrape ses congénères. Tirer en marche n'est conseillé que pour effrayer l'ennemi à cause du manque de précision que cela induit.

Bas : À l'échelon inférieur, celui du *Zug*, les formations offensives les plus courantes sont le *Doppelreihe* (la double colonne) et le *Zugkeil* (formation en coin), étageant les *Panzer* sur trois niveaux. La double colonne avance sur un front réduit de 50 m sur 50 m et doit être utilisée par le *Zug* lorsqu'il approche de la ligne de contact. Le *Zugkeil* a l'avantage de couvrir un espace plus étendu (200 m de large sur 50 m de profondeur). Le *Zugführer* est toujours en tête de formation.





Deux tactiques de progression d'un peloton de chars :

1/ Le groupe A (à gauche) est à l'arrêt, couvrant le groupe B (à droite) qui avance à pleine vitesse, le dépasse puis stoppe. C'est alors au groupe A de progresser couvert par B. Pendant ce temps, le chef de peloton se déplace à vitesse réduite pour étudier le terrain et les réactions de l'ennemi. Les 5 engins se retrouvent pour former une ligne de défense contre un ennemi éventuel. Cette tactique par petits bonds successifs est facile à coordonner mais ralentit le rythme des opérations. Elle est pertinente s'il faut coopérer avec l'infanterie et/ou en terrain confiné.

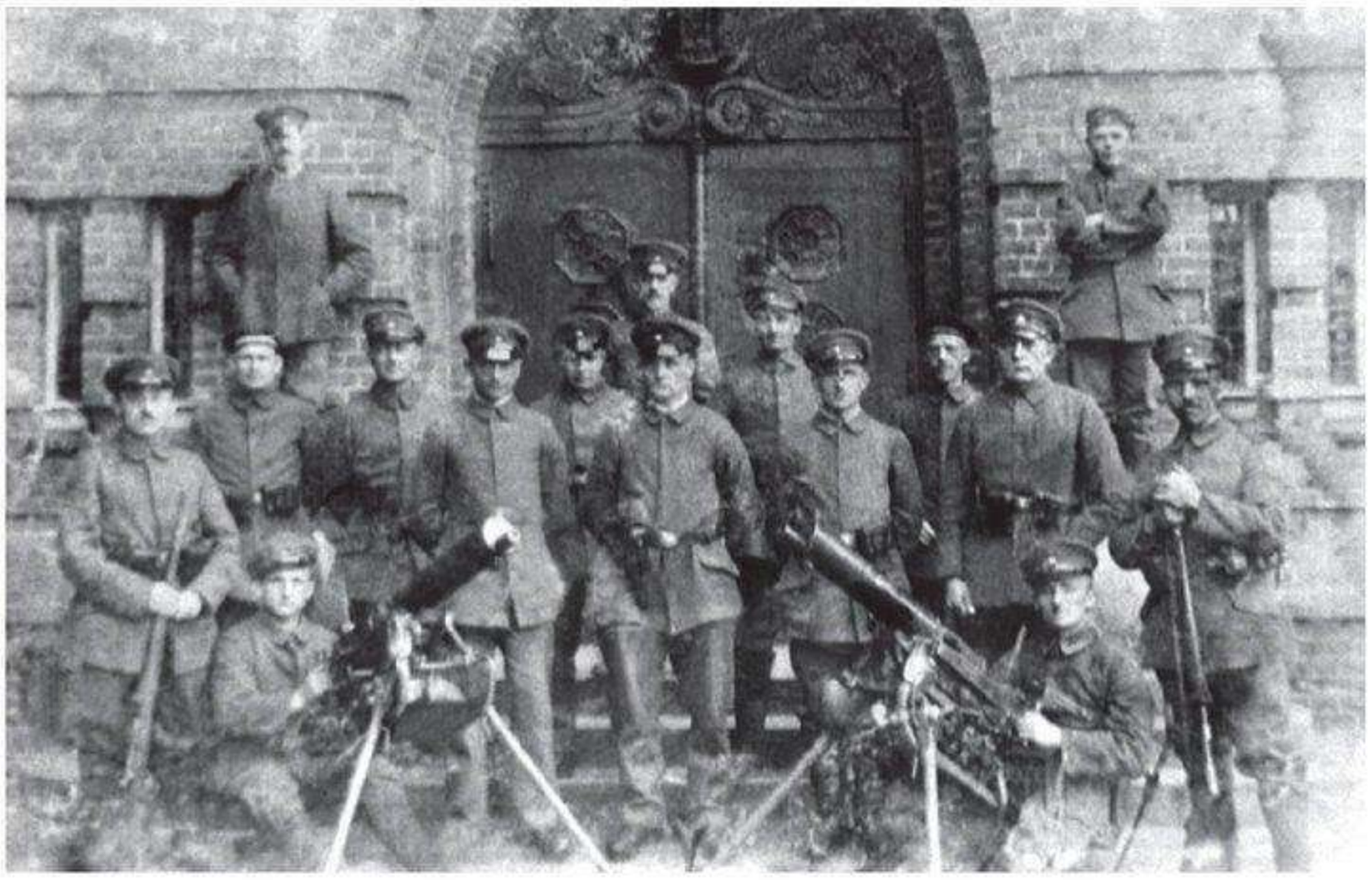
2/ Les « bonds » sont de plus grande ampleur. Le groupe 1 rejoint le char du *Zugführer* sous la couverture du groupe 2 à l'arrêt. Une fois le groupe 1 en position, le groupe 2 avance, le dépasse, est rejoint par l'engin du *Zugführer* et stoppe pour couvrir à son tour son homologue. La manœuvre est plus délicate mais plus rapide et permet un nombre considérable de variantes selon le terrain et la réaction ennemie.

Il ne fait aucun doute qu'à partir de 1939 Heinz Guderian s'est battu en soldat et en patriote, prêt à payer de sa personne pour la victoire de l'Allemagne. Mais quelle était précisément la position de l'officier de la *Panzerwaffe* vis-à-vis du nazisme et de son chef de file, Adolf Hitler ?

LA SOMBRE PARENTHÈSE
DE LA *EISERNE DIVISION*

Immédiatement après l'armistice de 1918, l'*Hauptmann* Guderian est affecté comme officier d'état-major à la force de protection des frontières. C'est alors une époque très troublée au niveau politique : les affrontements entre le pouvoir et le mouvement spartakiste sont en passe de dégénérer en guerre civile. L'armée, aidée des *Freikorps* (des corps francs composés de vétérans démobilisés), réprime la contestation communiste intérieure, mais les frontières de la Prusse orientale sont menacées par des problèmes similaires dans les États Baltes. Pour soutenir la *Baltische Landwehr*, une force de 15 000 hommes est recrutée dans les *Freikorps*. Constituée d'aventuriers, d'extrémistes, de soldats en rupture de ban et baptisée *Eiserne Division* (la Division de Fer), l'unité reprend Riga à un ennemi impitoyable. Cette formation hétéroclite ne tarde pas à commettre un grand nombre d'exactions. Néanmoins, il est dans l'intérêt provisoire de l'Allemagne d'après-guerre de soutenir la lutte contre le bolchevisme en Lettonie. Aussi, certains officiers sont-ils envoyés sur place pour structurer une division hors de contrôle et y renforcer l'influence allemande. Le 2 juin 1919, Guderian y est ainsi nommé officier d'état-major en second. Dépité par la désagrégation de son pays, le jeune officier prend fait et cause pour l'*Eiserne Division*, malgré les crimes de guerre perpétrés contre la population civile. Quand vient l'ordre de rappel en Allemagne, il refuse tout d'abord d'obéir, estimant que cette décision est nuisible pour son pays. C'est finalement la mort dans l'âme qu'il rentre dans les rangs, poussé en partie par le désir de revoir son épouse. Cette insubordination passagère le fait passer pour un agitateur politique sur lequel on ne peut se fier.

GUDERIAN EN EAUX TROUBLES



▲ Une unité de la *Eiserne Brigade* à Kiel en janvier 1919. - Droits Réservés

Ses états de service impeccables lui permettent cependant d'intégrer la *Reichswehr*, son affectation à son ancien régiment prenant néanmoins un caractère probatoire. Il n'est provisoirement plus question pour Guderian d'un poste prometteur au sein d'un état-major…

Le biographe Kenneth Macksey souligne l'importance de ces événements pour Guderian : il a désobéi pour la première fois de sa carrière et pensait avoir ainsi plombé sa carrière. Il s'en sort finalement sans trop de dégâts, persuadé qu'il est possible d'enfreindre les règles pour une cause juste. De cette période troublée, il gardera des contacts avec ses anciens compagnons d'armes. Nombre d'entre eux rejoindront bientôt le *NSDAP* et deviendront membres des *Sturm-Abteilungen* (*SA*), mais lui s'en tiendra prudemment à l'écart.

▶ Premières pelletées de terre d'Hitler sur le chantier d'une autoroute avec Hühnlein du *NSKK* derrière lui à droite. L'existence même d'un corps motorisé au sein du *NSDAP* laisse penser à Guderian que ses vues ont de grandes chances d'être appréciées du nouveau pouvoir.
US Nara

Page de droite

❶ et ❷ Colonne de *Panzer I* et *II* pendant un défilé à Nuremberg. Hitler se montre enthousiaste lorsque Guderian lui présente ses chars et leurs possibilités. Les unités blindées seront de nombreuses manifestations populaires pour illustrer la puissance nouvelle de l'Allemagne.
Archives Caraktère

❸ Guderian prendra peu à peu la mesure du fossé qui se creuse entre une armée ancrée dans ses traditions et un régime nazi aux conceptions révolutionnaires et dangereuses.
Droits Réservés

LES PREMIERS CONTACTS AVEC LE POUVOIR

Peu après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, Guderian rencontre le nouvel homme fort de l'Allemagne pour lui présenter l'embryon des forces motorisées, dont une quinzaine des tout nouveaux *Panzer I*. Le chancelier est immédiatement convaincu de la valeur ajoutée des chars, en particulier de leur impact sur les foules lors de démonstrations. Le futur *Generaloberst* sort satisfait de cette première entrevue et espère que cela facilitera la mise en place de *Panzer-Divisionen*. Dans ce but, il n'hésite pas à prendre contact avec les cadres du *NSDAP* : « *Pendant l'été 1933, Adolf Hühnlein chef du corps motorisé national-socialiste* (NSKK), *me convia à participer à une session de chefs de la* SA *à Godesberg. Adolf Hitler avait promis d'y paraître. Il m'intéressait de le voir parmi ses fidèles. D'autre part, Hühnlein était un homme honnête et droit avec qui on pouvait travailler. J'acceptais donc. Hitler fit un exposé sur l'histoire des révolutions où il manifesta d'amples connaissances historiques. Plusieurs heures durant, il montra que toute révolution, lorsqu'elle a atteint son but au bout de quelque temps, doit passer au stade de l'évolution. Le moment en était venu pour la révolution nationale-socialiste. Il invitait ses compagnons à tenir compte de ces idées dans l'avenir. On ne pouvait qu'espérer que cette exigence fût suivie d'effet. Je fis en cette occasion la connaissance de Buch, juge suprême du parti. Cet homme sérieux, posé, les principes raisonnables, ne parvint pas malheureusement à s'imposer au cours des années suivantes. Je quittai Godesberg dans l'espoir que l'évolution prônée par Hitler passerait bientôt dans les faits.* » Ce passage des mémoires de Guderian démontre qu'avant le conflit, l'officier n'est pas du tout hostile au parti nazi. Au contraire, il souligne des points positifs dans le discours hitlérien, et certaines actions menées par le dictateur ont même son assentiment. Tout au long du récit, ce sentiment ne va cesser d'évoluer. Il passera d'un attentisme bienveillant à une méfiance grandissante, doublée d'un regard critique qui deviendra de plus en plus acerbe.

Cette vision positive du régime hitlérien pendant l'entre-deux-guerres se retrouve également dans *Achtung-Panzer!* Cet opus a la vocation de faire progresser la cause des divisions blindées. Aussi, un petit compliment au pouvoir en place, en soulignant ses réalisations, n'est probablement pas superflu. C'est ainsi qu'il écrit : « *Le* Führer *est un visionnaire. Il a compris l'énorme importance du trafic routier et a lancé un programme de construction de routes sur une grande échelle, conçu suivant des principes cohérents. Le* Reich *a pris sous sa tutelle la gestion des routes principales et a initié la construction de grands axes d'un nouveau type : les autoroutes. Le projet initial est de construire 7 000 kilomètres de ces autoroutes afin de relier les différentes villes du pays. Ces grandes routes sont larges et ne sont pas encombrées de carrefours ou par un trafic venant en sens inverse. Elles vont permettre de maintenir de grandes vitesses régulières sur de longues distances, nous permettant* [...] *d'exploiter pleinement les véhicules motorisés pour la première fois.* » Nul doute que ce court paragraphe judicieusement placé dans les conclusions de l'ouvrage a pour but de recueillir les suffrages du chancelier. Il est à noter que cet essai ne contient que cette unique référence au pouvoir en place. Il explore aussi une des causes de la défaite allemande et

▼ Le chancelier lors d'un rallye à Nuremberg en 1936 en présence de pilotes du *NSKK*, symbole de l'importance des sports mécaniques pour le nazisme.
US Nara

1

3

2

démontre que son origine est avant tout militaire, en soulignant l'erreur fatale de l'état-major impérial de n'avoir cru que beaucoup trop tardivement aux chars. Il ajoute sans ambages que c'est cette avancée technique anglo-française qui a permis de défaire la *Kaiserheer* sur le front Ouest. Ses propos dénués de chauvinisme sont essentiellement techniques et excluent (sans réfuter clairement) le trop fameux « coup de poignard dans le dos » mettant à genoux une armée trahie par l'action des Juifs et des communistes en Allemagne. En gardant cette réserve propre aux spécialistes, Guderian montre qu'il n'est pas un nazi convaincu.

LA PRISE DE CONSCIENCE

Tout au long de la guerre, Hitler aura une attitude dédaigneuse vis-à-vis des généraux de la *Wehrmacht*. Selon l'historien Raymond Cartier, les origines de cette haine sont nombreuses et profondes. Jeté sur les champs de bataille de 1914 comme de la vulgaire chair à canon, à l'instar de millions d'autres individus, il en a gardé une rancune tenace pour ceux qui n'ont eu aucune considération pour les *Landser* souffrant dans la boue des tranchées. Les généraux représentent en outre à ses yeux une classe sociale qu'il a dû affronter pour arriver au pouvoir. Selon Keitel, chef de l'*OKW*, cette attitude est renforcée par le fait que le dictateur, ancien caporal et autodidacte en matière de stratégie, n'a pas le sentiment d'être vraiment reconnu par ses officiers supérieurs. Il retrouve chez eux l'esprit de la vieille caste militaire prussienne traînant des idées périmées de la guerre. Le *Reichskanzler* tient devant eux des propos dédaigneux tels que : « *Ces idées sont trop hautes pour vous, elles ne sont pas à votre portée, mais retenez bien que je veux être obéi.* »
Cette attitude se traduira tout au long de la guerre par le limogeage de généraux à l'esprit trop indépendant, osant exprimer des opinions allant à l'encontre de celles du dictateur. Guderian assiste ainsi, le 3 février 1938, à la disgrâce du général Lutz, son mentor et ami, lors des premières purges parfois justifiées par des accusations mensongères. Hitler écartera ainsi à un moment ou à un autre von Rundstedt, von Brauchitsch, von Manstein et List. Guderian, général d'origine prussienne au franc-parler bien connu, en est profondément choqué à l'issue de la campagne de Pologne : « *Afin d'affermir les convictions politiques du corps des officiers, et surtout des généraux, un cycle de conférences fut organisé à Berlin. Y prirent la parole, entre autres, Goebbels, Goering et Hitler lui-même le 23 novembre. Les auditeurs étaient essentiellement des généraux et des amiraux, mais on comptait aussi parmi eux des professeurs et des officiers d'encadrement des écoles militaires jusqu'au grade de lieutenant. Une perception négative de la* Wehrmacht *était exprimée d'une manière à peu près identique dans les exposés de ces trois personnalités* ». « Schneller Heinz » la résume ainsi : « *Sous la direction déterminée du camarade Goering, les généraux de la* Luftwaffe *sont politiquement de toute confiance ; les amiraux sont également menés d'une main sûre dans l'esprit hitlérien ; mais le parti n'accorde aucune confiance aux généraux de l'armée de Terre* ».
Tout comme ses camarades, Guderian est outré par ce manque de considération envers le commandement de la *Heer*. Cette composante terrestre de l'armée ne vient-elle pas de remporter une victoire décisive en Pologne ? L'officier, encore plein d'illusions, souhaite faire part de son mécontentement au *Führer*. Il est reçu par Hitler qui le laisse parler vingt minutes sans l'interrompre. Il précise dans son monologue : « *Peut-être vous étonnerez-vous que je sois venu dans ce but auprès de vous, alors que je suis un des plus jeunes généraux de corps d'armée. J'ai prié quelques camarades plus anciens de faire cette démarche ; aucun n'y a consenti. Mais il ne faudra pas que vous puissiez dire plus tard :* « J'ai assuré les généraux de l'Armée de mon entière défiance, ils se sont laissés faire. Aucun d'entre eux n'a protesté. »

Loin de démentir ces perceptions, Hitler expose à Guderian les raisons de sa réticence vis-à-vis de l'état-major et en particulier à l'encontre du Haut commandement de la *Heer* : « *Il raconta par le menu comment était née sa méfiance envers les généraux ; elle avait commencé lors du réarmement à l'occasion duquel Beck et Fritsch lui avaient mis des bâtons dans les roues ; il réclamait la mise sur pied immédiate de 36 divisions, eux se contentaient d'en proposer 21. Avant l'occupation de la Rhénanie, les généraux l'avaient mis en garde ; ils étaient même disposés à retirer les unités qui avaient pénétré en* Rhénanie *au premier froncement de sourcil des Français si le ministre des Affaires étrangères du* Reich *ne s'était pas élevé contre cette dérobade. Le maréchal von Blomberg l'avait gravement déçu ensuite, la crise « Fritsch » l'avait ulcéré. Beck l'avait contredit dans l'affaire tchèque et était parti à ce propos. Dans la poursuite du réarmement, l'actuel commandant en chef lui avait soumis des projets absolument insuffisants.* »

▲ Hitler remet à Guderian la Croix de Chevalier de la Croix de Fer, l'une des plus hautes distinctions militaires créées par Hitler en septembre 1939. À ses côtés, on aperçoit les généraux Halder, Hoth, Strauss et Olbricht. Malgré une certaine répugnance, la *Wehrmacht* collaborera sans grande opposition à la politique nazie.
Droits Réservés

▼ Fin 1941, Guderian commande la *2. Panzer-Armee*. Ses liens avec les hautes sphères nazies et les succès qu'il remporte sans discontinuer depuis deux ans sur tous les champs de bataille d'Europe hâtent son avancement.
Archives Caraktère

Cette discussion met Guderian mal à l'aise. L'officier vient de prendre conscience d'une immense défaillance du Haut commandement au moment où l'Allemagne s'apprête à mener une lutte difficile en Europe. Avec une situation aussi mauvaise au sein de l'état-major, il redoute la reprise de l'offensive.

LIMOGÉ
POUR FRANCHISE

Lors de son interrogatoire à Nuremberg, Keitel affirmera qu'Hitler n'hésitait pas à sacrifier ses généraux. Le dictateur aurait affirmé à ce sujet : « *Il faut que les généraux portent la responsabilité des échecs, parce qu'ils sont interchangeables, tandis que mon prestige est un capital unique qu'on ne doit à aucun prix laissé entamer.* » Nombre d'officiers de haut rang vont subir cette loi. Certains tomberont définitivement dans l'oubli, d'autres seront rappelés en fonction de la tournure des événements.
Guderian est de ceux-là. Pendant la campagne de Pologne puis celle de France, l'officier a gagné la confiance du *Führer*. Cela s'est traduit pour « Schneller Heinz » par une ascension fulgurante. Il commande un *Armee-Korps* en Pologne, une *Panzergruppe* à la fin de la campagne de France et il se retrouve enfin à la tête de la *Panzergruppe 2* à la fin de l'opération « Barbarossa ».
Guderian se montre néanmoins de plus en plus critique vis-à-vis des prises de position stratégiques d'Hitler. En août 1941, les *Panzer* s'enfoncent dans le territoire soviétique en rencontrant victoire sur victoire. Le Dniepr est traversé grâce à une application parfaite de ses principes doctrinaires mis au point avant le conflit. En plein milieu de la campagne, le *Führer* et chef de l'*OKW* décide de changer l'orientation de son offensive : il ordonne de marcher sur Kiev pour prendre possession de l'Ukraine, principalement pour des raisons économiques, ce qui ne plaît pas au commandement militaire qui n'en saisit pas la portée.

Le 23 août 1941, Guderian est convoqué à une conférence à l'échelon du groupe d'armées pour recevoir des instructions sur ce changement d'option stratégique. Il prend la parole afin d'essayer d'infléchir la décision du chancelier. Son exposé est bien argumenté. Il présente Moscou comme la pierre angulaire du système soviétique. C'est un nœud ferroviaire, routier et de télécommunication capital, doublé d'une zone industrielle de grande importance. Sa capture paralyserait la résistance russe tout en portant un rude coup au moral de l'adversaire. Le soldat allemand n'a en point de mire que les tours du Kremlin et ce but concret le galvanise. L'opération projetée vers le sud, quelles que soient ses justifications économiques, a à ses yeux l'inconvénient de déstabiliser le potentiel offensif des unités blindées engagées car il sait que la fiabilité mécanique de ses chars est limitée. Le nouvel objectif oblige les *Panzer-Divisionen* à faire un crochet de 450 kilomètres… Cette distance va se traduire dans les faits par une usure accrue du matériel qui émoussera encore son potentiel offensif au point de rendre très difficile la prise de Moscou. De plus, l'officier est bien conscient que les conditions climatiques vont évoluer défavorablement au point de générer en une véritable entrave aux déplacements.

Le point de vue d'Hitler est tout différent, car il résonne sur une autre échelle : celle de l'économie de guerre. Il lui faut l'Ukraine, le grenier à blé de la Russie, ainsi que la Crimée qu'il considère comme un porte-avions menaçant les puits de pétrole roumains. Au grand dam de Guderian, l'ordre de foncer vers Kiev et de délaisser Moscou est maintenu. Sa *Panzergruppe* est amputée d'un *Armee-Korps* : son dispositif manque maintenant de puissance pour être sûr d'emporter la décision. Le déroulement des opérations devient en effet difficile et l'avance est ralentie. L'*OKW* est mécontent des progrès obtenus et s'immisce dans la conduite des opérations du général de plus en plus désabusé.

▲ Des unités de la *Panzergruppe* « Guderian » reconnaissables à la lettre « G » peinte sur les véhicules. « Schneller Heinz » n'a pas sa langue dans sa poche. Sa franchise et l'enlisement de « Barbarossa » devant Moscou en plein hiver lui coûtent sa place : on ne peut critiquer Hitler sans en subir les conséquences !
Archives Caraktère

Quand enfin l'attaque peut reprendre vers l'Est, la troupe est épuisée. Les pluies et les premières neiges gênent considérablement sa progression. Les soldats sont dépourvus de l'équipement hivernal le plus élémentaire et souffrent beaucoup de la chute des températures. La logistique commence à faire défaut sérieusement. Hitler ordonne néanmoins de pousser vers l'Est, sans la moindre considération pour les difficultés. Mais l'offensive s'essouffle et rencontre ses premiers revers sérieux face à la montée en ligne de divisions sibériennes qui menacent la stabilité du dispositif allemand.

Guderian obtient du *Generalfeldmarschall* von Brauchitsch l'autorisation de replier son dispositif sur une ligne de défense sensiblement plus courte et préparée pour l'hivernage. Hitler est mis au courant et s'emporte lors d'une réunion de l'*OKH* (*Oberkommando des Heeres* ou état-major des forces terrestres). Guderian défend son point de vue : « *Le mouvement était déjà en cours,* déclarai-je, *et il n'y avait pas de position définitive appropriée en avant de la ligne du fleuve. Il n'avait pas d'autre choix, s'il accordait du prix à conserver ses troupes et à se maintenir pour l'hiver sur des positions stables.* »

- Il faut vous enterrer, défendre chaque mètre carré de terrain, *dit Hitler.*

- Il n'est pas possible de s'enterrer partout, *répondis-je* ; le sol est gelé sur un mètre ou un mètre cinquante de profondeur et notre pauvre outillage de campagne ne nous le permet pas.

▲ Dans ses mémoires, Guderian relate son altercation avec Hitler. Il s'y donne le beau rôle, celui d'un officier expérimenté avare de la vie de ses hommes. Hitler ne cédera pas et certains historiens pensent *a posteriori* qu'il a eu raison : les conditions climatiques auraient rendu impossible un repli en bon ordre. Archives Caraktère

- Ouvrez une position en entonnoir avec des obusiers lourds de campagne. C'est ce que nous faisions dans les Flandres pendant la première guerre.

- Pendant la première guerre, *rétorquai-je*, nos divisions occupaient dans les Flandres des secteurs de 4 à 6 kilomètres de large ; elles les défendaient avec deux ou trois groupes d'obusiers lourds et suffisamment de munitions. Mes divisions ont à défendre des fronts de 20 à 40 kilomètres et je possède par division 4 obusiers lourds dotés d'une cinquantaine de coups par pièce. Si je voulais les employer à creuser des entonnoirs, chaque tube produirait cinquante trous plats, grands comme des cuvettes-lavoirs, et une tache noire autour, mais jamais une position en entonnoir. Jamais il n'y a eu dans les Flandres de températures aussi basses que celles que nous supportons aujourd'hui. J'ai d'ailleurs besoin de munitions pour repousser les Russes. Nous ne pouvons même plus enfoncer de poteaux dans le sol pour poser nos lignes téléphoniques ; il faut le faire à coups d'explosif. Où prendrions-nous les explosifs pour construire une position d'une telle étendue ?

Mais Hitler maintint l'exécution de son ordre : tenir là où nous nous trouvions.

- Cela signifie alors le passage à la guerre de position en terrain inadéquat, comme sur le front de l'Ouest durant la première guerre, *fis-je observer.* Nous subirons alors les mêmes batailles de matériel et les mêmes énormes pertes qu'à cette époque, sans parvenir à emporter la décision. Dès cet hiver, nous sacrifierons par une telle tactique la fine fleur de nos officiers et

sous-officiers et la réserve qui leur est destinée ; ce sacrifice n'aura aucune utilité et d'ailleurs nous ne pourrons pas le compenser. »
Les propos de Guderian peuvent sembler trop francs et on pourrait envisager qu'il les ait volontairement embellis. Nous les prenons toutefois pour exacts, car ils sont confirmés par les mémoires du général Warlimont assistant à la scène. Hitler déclare à Keitel, à l'issue de l'entretien : « *je n'ai pas convaincu cet homme.* » La perte de confiance se traduit quelques jours plus tard par une cabale menée par le *Generalfeldmarschall* von Kluge, *Kommandeur* de la *Heeresgruppe Mitte* : « Schneller Heinz » est limogé le 25 décembre 1941.

▲ Le général von Kluge est à l'origine du limogeage de Guderian. La haine entre ces deux hommes est considérable, sans équivalent dans les rangs des officiers supérieurs de la *Heer*. C'est peut-être pour cela que Guderian n'intégrera pas le complot du 20 juillet dans lequel il sait son adversaire impliqué.
Droits Réservé

L'ATTENTAT DU 20 JUILLET 1944

Suite à sa mise en disponibilité, Guderian va rester toute une année dans la réserve sans affectation officielle. Ce n'est que le 17 février 1943 qu'il est contacté par le *Heerespersonalamt* pour reprendre du service. Sur ces entrefaites, il est convoqué par le *Führer*. Trois jours plus tard, il rencontre le dictateur seul à seul à Vinitza. Conscient que l'Arme blindée allemande doit être réorganisée en profondeur, Hitler lui propose la direction de l'inspection générale des troupes blindées : « *Nos routes se sont séparées en 1941. Il y a eu à cette époque une série de malentendus que je regrette vivement. J'ai besoin de vous.* » Guderian accepte à condition de disposer de toute l'autorité nécessaire pour mener à bien son action.
Le 15 juillet 1943, il est approché par le général von Tresckow, ancien chef d'état-major de von Kluge, qui lui demande d'aider à limiter les pouvoirs du *Führer* au niveau militaire. Se méfiant de la pusillanimité du *Generalfeldmarschall* à l'origine de son limogeage, il décline l'offre mais n'en demeure pas moins convaincu de la nécessité d'une telle action. Il s'en ouvre au ministre de la Propagande Joseph Goebbels et lui demande la création d'un poste de chef d'état-major général de la *Wehrmacht*. Ce dernier aurait la haute main sur les opérations militaires tout en laissant au chancelier le vaste champ d'action de la politique et de la conduite générale de la guerre. Goebbels estime l'affaire « *fort délicate* », mais promet son aide. Il soumet en effet l'idée au *Generaloberst* Alfred Jodl, chef d'état-major de la *Wehrmacht*, qui lui rétorque : « *connaissez-vous un meilleur commandant en chef qu'Adolf Hitler ?* »
Devant cette rebuffade, Guderian retire son projet. Si l'affaire restera sans suite, elle démontre que de nombreux officiers généraux n'ont plus une confiance aveugle en leur commandant en chef, cela aboutit à l'inévitable : une tentative d'assassinat contre le *Führer* le 20 juillet 1944.
L'échec de l'attentat du comte von Stauffenberg et d'autres officiers conjurés va avoir de grandes conséquences sur le destin de Guderian. Dans ses écrits, il avoue avoir été mis vaguement au courant que von Kluge cherchait à négocier un armistice avec les Alliés. Par contre, il réfute avec la plus grande véhémence d'avoir eu vent d'un projet de coup d'État. Ce n'est pas l'avis du chef des services secrets américains à Bernes de 1942 à 1944, Allan W. Dulles. Dans son livre *L'Allemagne souterraine*, il affirme en effet que non seulement Guderian était au courant du projet, mais qu'en plus il l'approuvait tacitement. Dès lors, on est en droit de s'interroger sur un détail troublant : la présence d'unités blindées d'instruction placées sous les ordres directs de Guderian à proximité de Berlin. Dans ses mémoires, Guderian donne l'explication suivante : « *Le 19 juillet dans la matinée, j'inspectais les chasseurs de chars à Allenstein. Je fus alors appelé au téléphone par le général Thomale, mon chef d'état-major, et prié de différer de trois jours l'ordre de transport des unités blindées d'instruction de Berlin vers la Prusse orientale. Le général Olbricht, chef de l'*Allgemeines Heeresamt *à Berlin, l'avait appelé pour le lui demander, car le lendemain – par conséquent le 20 juillet 1944 – une manœuvre « Walkyrie » des unités d'instruction et de réserve aurait lieu dans les environs de Berlin ; elle ne pouvait se dérouler sans la participation des unités blindées d'instruction. Le terme conventionnel « Walkyrie » servait à camoufler les exercices de défense contre les débarquements aéroportés ennemis et les troubles intérieurs ; du moins était-ce la signification que je lui connaissais. Lorsque Thomale m'eut rassuré sur la situation actuelle à la frontière de Prusse orientale, et qu'il m'eut garanti que le départ pouvait être différé de deux à trois jours, je donnai, malgré une résistance intime, mon accord à la participation des unités d'instruction à l'exercice.* »
Si Guderian est réellement au courant des projets de von Stauffenberg, autoriser le déploiement de blindés à proximité immédiate de la capitale du *Reich* à ce moment particulier peut prendre un tout autre sens.

Dans la version des événements relatés par Dulles, c'est Goebbels en personne qui informe Guderian de l'échec de l'attentat et qui l'exhorte à arrêter toutes les troupes en marche vers Berlin. À ce moment, en tant que supérieur direct des *Panzer* qui se dirigent vers la capitale, il est « faiseur de roi » car en mesure d'agir soit en faveur du pouvoir en place soit en faveur des conjurés. Toujours selon Dulles, il décide d'arrêter ses unités et leur ordonne de faire demi-tour, enlevant du même coup tout espoir de succès aux factieux. Il est aujourd'hui impossible de clarifier la véritable position de Guderian et ces deux interprétations contradictoires sont envisageables.

Dans ses mémoires, il juge très durement la tentative de von Stauffenberg, car il s'agit d'un crime et que, pour des raisons chrétiennes, il ne peut y souscrire. Il estime qu'une tranche significative de la population allemande continuait de soutenir le *Reichskanzler* et que l'impact de sa mort aurait plongé le pays dans le chaos. L'homme de la rue ne comprenant pas la prise de position de l'armée, la résistance militaire se serait effondrée sans obtenir pour autant des conditions de paix plus avantageuses : « *Quelles furent les conséquences réelles de l'attentat du 20 juillet ? L'homme qu'il avait visé était légèrement blessé. Sa constitution physique, qui n'était déjà pas parfaite, en fut encore affaiblie. Son équilibre moral fut à jamais détruit. Toutes les pensées mauvaises qui sommeillaient en lui revinrent à la surface. Désormais, il ne connaîtrait plus de scrupules. Pour que l'attentat exerçât une influence véritable sur l'appareil du gouvernement allemand, il aurait fallu éliminer en même temps qu'Hitler les principaux dignitaires du régime national-socialiste. Mais aucun d'eux n'assistait à l'attentat.* »

LA CHUTE

Guderian conserve la confiance du *Führer* au point qu'il est appelé à prendre la tête de *l'Oberkommando des Heeres* (il y remplace le *Generaloberst* Kurt Zeitzler porté malade après avoir présenté sa démission à cinq reprises). Le nouveau chef de l'*OKH* rencontre Hitler dès le 21 juillet. Le dictateur saigne encore de l'oreille et a le bras en écharpe, mais paraît étrangement calme. La discussion porte sur sa prise de fonction avec effet immédiat et la complicité de von Kluge dans la tentative d'assassinat. Guderian se rend rapidement compte des séquelles psychologiques laissées par l'attentat qui « *avait causé à Hitler une blessure au bras droit ; les deux tympans étaient crevés et, dans l'oreille droite, la trompe d'Eustache avait été blessée. Il se remit très vite de ces lésions externes. Sa maladie, dont il était déjà atteint, et qui était visible à tous par un tremblement croissant de la main et de la jambe gauches, n'avait pas de rapport avec l'attentat. Mais chez lui les répercussions morales jouaient un plus grand rôle que*

◤ L'attentat du 20 juillet a des conséquences imprévues pour Guderian : il retrouve la confiance du *Führer* qui le nomme à la tête de la *Heer*. Il occupera cette fonction jusqu'au 28 mars 1945.
Bundesarchiv Bild-183-J28838

◀ Chef d'état-major de l'*OKH* à une époque critique, Guderian ne s'opposera que tardivement à la stratégie d'une résistance à outrance sans esprit de recul définie par Hitler.
US Nara

▲ En 1944, Guderian propose la création du *Volkssturm*, une milice populaire devant épauler la *Wehrmacht* dans la défense du *Reich*. Hitler accepte en septembre. Sous-équipée, peu ou pas entraînée, cette organisation n'a aucune valeur combative, mais cette initiative de Guderian montre qu'il participe activement à mobilisation militaire totale du peuple allemand voulue par le régime nazi. ECPA-D

les séquelles physiques. En vertu de son caractère, la méfiance profondément enracinée qu'il éprouvait contre les hommes en général, l'état-major et les généraux en particulier, évolua en une haine insondable. Sa maladie conduisant insensiblement à un renversement des concepts moraux, fit que sa dureté devint désormais cruauté, sa tendance à bluffer évolua vers la mythomanie. Souvent il disait des contrevérités sans le remarquer et posait en principe que les hommes lui mentaient. Il ne croyait plus personne. Les débats avec lui, assez difficiles auparavant, prirent de mois en mois des allures de torture croissante. Il perdait souvent le contrôle de soi, se laissait de plus en plus aller dans ses propos. Dans son entourage intime, il ne trouvait à peu près plus de contrepoids depuis que le courtois et aimable Schmundt avait été remplacé par le rustre Burgdorf».

Guderian se résigne à accepter la promotion qui lui est imposée à un moment où la situation militaire allemande est déplorable : le front de l'Est est en pleine décomposition. La totalité du territoire russe est libérée, les États Baltes doivent être évacués, tandis que la Prusse orientale est menacée. Pour protéger ce territoire du *Reich*, le *Generaloberst* demande la permission d'édifier une ligne défensive à proximité de la frontière. Hitler l'autorise à contrecœur, préférant une résistance à outrance sur place à des manœuvres de repli : il craint en effet que cela ne pousse de plus en plus les généraux à se replier, en prétextant l'existence de cette position. Les deux hommes ont une vision différente de la conduite des opérations et se heurtent souvent à ce propos. Les conceptions de Guderian penchent pour un regroupement des forces afin de pouvoir agir efficacement et il n'hésite pas pour cela à échanger du territoire contre du temps et une économie des effectifs. Il y a chez lui une défiance maladive envers les Slaves qui l'incite à défendre l'Est prioritaire à l'Ouest. Hitler voit les choses autrement et refuse souvent de suivre les conseils de son nouveau chef d'état-major : il décide de ne pas évacuer la Courlande et les États Baltes ; les troupes immobilisées sur ses théâtres d'opérations secondaires manqueront cruellement ailleurs, et il en est de même dans les Balkans, où 16 divisions sont perdues lorsque la Bulgarie et la Roumanie changent de camp.

Guderian voit ses efforts d'édification d'une ligne défensive en Prusse contrariés par Keitel, qui envoie sur le front Ouest les bataillons d'infanterie de forteresse nouvellement créés et qui réserve les pièces d'artillerie antichar de gros calibre pour combattre les Anglo-américains sur le *West Wall*. « Schneller Heinz » est à l'origine de l'idée de constituer une milice territoriale toujours dans le but de renforcer les défenses à l'Est. L'idée est reprise et confiée par Hitler au parti nazi qui organise le recrutement sur l'ensemble du *Reich*. Le *Volkssturm* ainsi créé a un effectif trop élevé pour l'armement et les cadres disponibles : sa valeur combative va se révéler quasi nulle.

Lorsque, enfin, Hitler se rend compte de la nécessité de fortifier d'une manière efficace le front Est pour concentrer ses forces dans le cadre de l'offensive des Ardennes, Guderian et d'autres préconisent de construire une ligne de combat d'une vingtaine de kilomètres en arrière d'une ligne de résistance principale. L'idée est de placer les réserves hors de portée de la puissante artillerie soviétique et de les mettre en position de recueil pour les unités qui se replient. Hitler refuse de perdre 20 kilomètres de terrain et ordonne que la seconde ligne se situe 4 kilomètres derrière la première.

En janvier 1945, l'ineptie de cette décision saute aux yeux, les deux positions sont emportées par la même marée blindée dès le premier assaut.

Hitler demande alors le nom de l'imbécile qui a ordonné de placer les deux dispositifs d'une manière si rapprochée… Un échange houleux s'engage alors avec son chef d'état-major qui lui rappelle ses propres ordres. De rage, Hitler fait arrêter les collaborateurs de Guderian qui prend leur défense et obtient qu'une enquête soit diligentée. Tous sont innocentés sauf un, finalement envoyé dans un camp de concentration. De nombreuses tensions émaillent l'époque pendant laquelle Guderian est à la tête de l'*OKH*, notamment quand ce dernier souligne que la bravoure des troupes blindées ne peut à elle seule pallier les défaillances des deux autres composantes de la *Wehrmacht*, c'est-à-dire la *Luftwaffe* et la *Kriegsmarine*, deux éléments considérés comme politiquement sûrs par le dictateur.

Dans ses mémoires, Guderian présente cette période comme un véritable chemin de croix. Dès la fin janvier, il est évident pour le *Generaloberst* qu'une demande d'armistice, au moins à l'Ouest, est nécessaire. Il s'en ouvre au ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop dès le mois de janvier. Le 15 mars, c'est au *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler qu'il demande d'intercéder auprès du *Führer* pour entamer des pourparlers de paix. Le 28, Guderian s'oppose verbalement à Hitler qui impute au général Busse l'échec de la *9. Armee* dans le secteur de Küstrin. Le *Führer* demande alors à son impétueux chef d'état-major de se mettre en congé pour six semaines. Le *Generaloberst* rentre chez lui soulagé ; il sait que tout est perdu et part avec son épouse se mettre à l'abri en attendant la fin des hostilités.

▶ page de droite : Hitler fait visiter à Mussolini les ruines de son QG de Rastenburg soufflé par la bombe de Stauffenberg. Après l'attentat du 20 juillet 1944, Hitler n'accorde plus la moindre confiance à ses généraux. Guderian, qui n'a pourtant pas participé au complot, n'échappe pas à la règle...
US Nara

UNE PRISE DE CONSCIENCE
PROGRESSIVE MAIS INCOMPLÈTE

Les mémoires de Guderian ne permettent pas à eux seuls d'affirmer l'engagement de son auteur en faveur du mouvement nazi et de ses thèses. Ses récits des nombreuses rencontres qu'il eut avec Hitler sont étonnamment neutres et ne portent aucun jugement. Faut-il y voir une trace de l'influence d'un von Seeckt, insistant pour que les militaires de la *Reichswehr* se tiennent loin du monde politique ?

Le colonel Cossé de Brissac nous présente le *Generaloberst*, avec lequel il a eu un long entretien, comme un officier de carrière possédant un sens élevé du devoir et de ses responsabilités, tant envers ses chefs que ses subordonnés. Il ajoute que comme luthérien, il se doit d'être en accord avec sa conscience. Il précise en outre que pendant leurs mandats : « *Seeckt, Blomberg, Fritsch, Brauchitsch s'étaient efforcés de restaurer le vieux code d'honneur militaire qui s'était jadis imposé peu à peu à l'Europe chrétienne* ».

Au sujet du décret voté le 21 mars 1933 et donnant à Adolf Hitler des pouvoirs dictatoriaux, le *Generaloberst* écrit que « *ceux qui se prononcèrent en faveur de ce texte assumèrent la pleine responsabilité de ses conséquences* ». Pour lui, les politiques, et non les militaires (qui n'avaient à l'époque pas le droit de voter et qui devaient s'abstenir de toute activité politique), sont donc responsables de l'enchaînement des tragiques événements qui conduira l'Allemagne à la catastrophe. Il va beaucoup plus loin lorsqu'il livre ses impressions suite à l'échec

▼ Des Panther *Ausf. G* de la *25. Panzer-Grenadier-Division* lors de la contre-attaque sur Küstrin. La prise de position de Guderian en faveur du général Busse lors de cette bataille lui coûte son poste. La carrière de « Schneller Heinz » est alors terminée.
Bundesarchiv Bild-183-H28153 (o.Ang.)

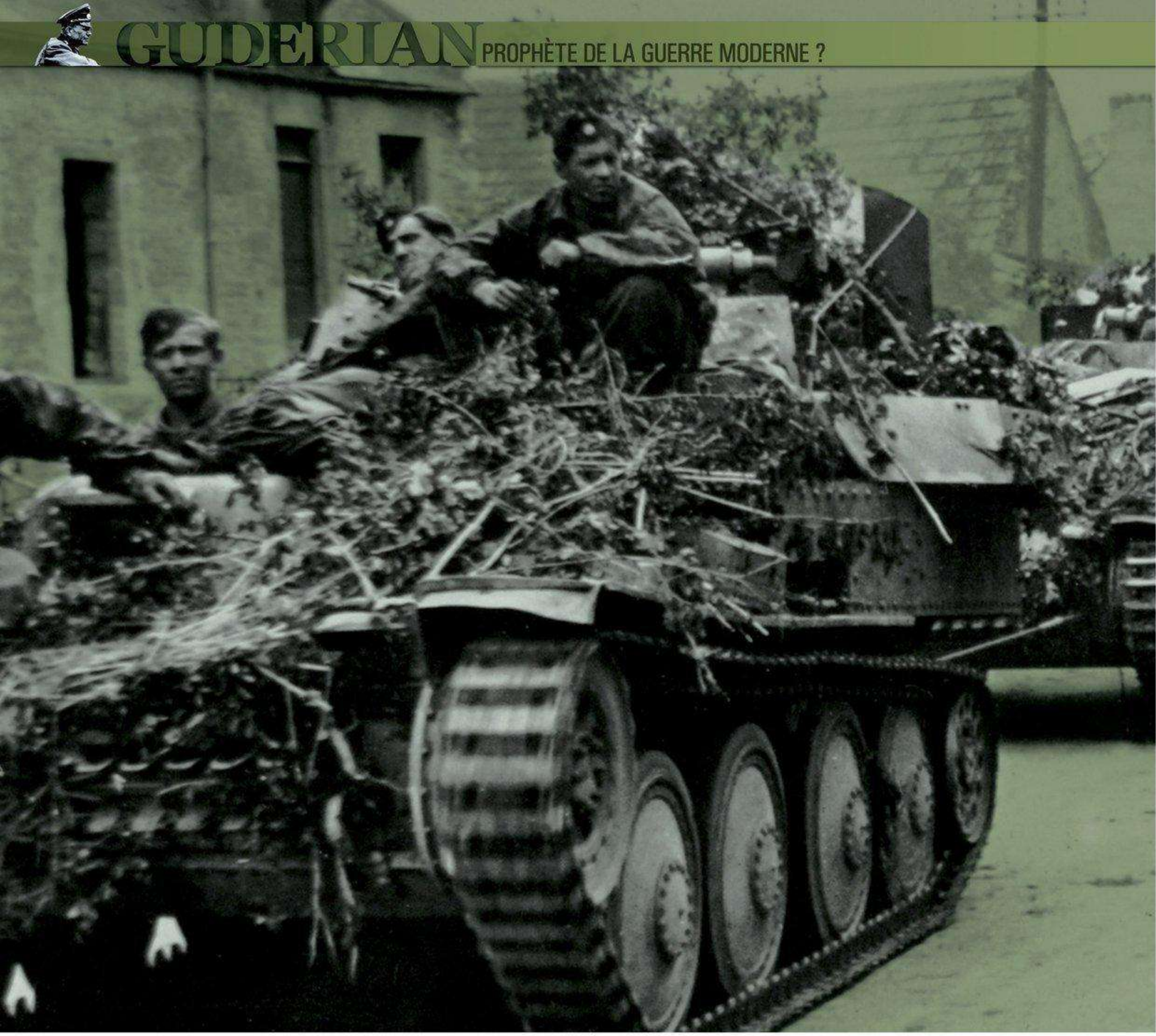
▼ Le *Führer* discutant avec von Kluge à la *Wolfsschanze* (« La Tanière du Loup »), son quartier général en Prusse-Orientale (aujourd'hui en Pologne). Il faudra une ultime altercation pour que Guderian comprenne la folie des plans d'Hitler. Ses écrits postérieurs n'expliquent qu'imparfaitement son cheminement intellectuel pendant les années de guerre. US Nara

de l'attentat du 20 juillet : « *Celui qui ne partageait pas les vues d'Hitler avait le devoir de le lui dire ouvertement quand l'occasion s'en présentait* […], *avant la guerre. L'homme qui croyait alors discerner que la politique d'Hitler conduisait à la guerre, qu'il fallait empêcher un conflit, que ce conflit mènerait notre peuple au malheur, celui-là aurait eu le devoir avant la guerre de chercher et de trouver l'occasion de le dire à Hitler et au peuple allemand de façon non équivoque, sinon de l'intérieur, du moins de l'étranger. Les responsables l'ont-ils fait en leur temps ?* » Pour Guderian, quand la guerre éclate, le drame est consommé, il s'agit de faire son devoir jusqu'au bout pour sauver ce qui peut l'être.

Le cheminement de Guderian vis-à-vis d'Hitler est celui d'une désillusion progressive. Dans un premier temps, il tente le rapprochement pour favoriser le développement des *Panzer-Divisionen*, même s'il n'adhère visiblement pas aux idées du parti nazi.

Il prend rapidement conscience du trop grand poids d'Hitler au sein de l'*OKW* et n'hésite pas à prendre faits et causes pour les militaires en butte avec le chancelier. Ce qui passe pour du défaitisme lui vaut en partie de tomber en disgrâce.

C'est pourtant avec zèle qu'il dirige ses troupes et obtient des succès importants. Il ne semble pas avoir participé au complot du 20 juillet 1944, mais il est possible qu'il ait tacitement laissé faire tout en prenant ses décisions au dernier instant, en fonction de l'évolution de la situation. *A posteriori*, il paraît avoir mesuré pleinement l'impact psychologique du complot sur Hitler. Il assumera sa tâche de chef d'état-major général de l'armée de Terre en essayant de minimiser les conséquences néfastes des décisions prises. Le ton de son récit est alors de plus en plus acerbe vis-à-vis du dictateur et de l'incompétence notoire de ses favoris, Himmler en particulier. Comme pour Rommel et bien d'autres militaires, son attachement à l'Allemagne, le souci omniprésent des devoirs attachés à son poste d'officier supérieur et son serment à Hitler expliquent qu'il ait soutenu jusqu'au dernier jour le régime nazi. ■



Le 16 août 1945, le *Generaloberst* Guderian, alors prisonnier de guerre, est entendu par le service historique de l'Armée américaine. Les questions portent sur l'utilisation de la *Panzerwaffe* sur le front Ouest lors des campagnes de 1944.

VALIDITÉ DU DOCUMENT

De l'avis même de l'officier américain chargé de l'entretien, le général allemand répond rapidement, sans essayer de cacher des éléments. En conséquence, l'interrogateur estime que les réponses peuvent être considérées comme fiables. Rédigé dans l'immédiat après-guerre – l'officier venant d'être fait prisonnier –, le rapport donne un reflet clair de l'opinion de ce dernier sur la conduite des blindés telle qu'il la voyait pendant les opérations. Bien plus que ses mémoires, cet interrogatoire à chaud est révélateur de sa conception opérative. Il permet de comprendre les arcannes des démarches intellectuelles de Guderian. Excellent complément du chapitre précédent, le rapport éclaire également sur l'origine de ses divergences de vue avec Hitler et d'autres officiers supérieurs de la *Wehrmacht*.

COMPTE RENDU DE L'INTERROGATOIRE

Pour quelles raisons les unités blindées n'ont pas été envoyées plus vite contre la tête de pont normande ?

C'était une erreur. Il y avait une différence de vues entre le *Generalfeldmarschall* Rommel et moi-même. Je m'étais rendu en France en avril 1944 pour lui demander son avis quant à l'emploi des chars, et j'ai proposé de les replier (comme le suggéraient le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt et le *General der Panzertruppen* Leo *Freiherr* Geyr von Schweppenburg) pour former une *Panzer-Armee* au nord d'Orléans. Rommel était d'avis de maintenir les *Panzer-Divisionen* sur les zones susceptibles d'accueillir le débarquement, qu'il supposait être au nord de l'embouchure de la Somme, près de Dieppe. Plusieurs divisions ont été placées immédiatement derrière la première ligne, à cet endroit, sur les deux rives de l'estuaire de la Somme, et plusieurs autres ont été stationnées dans le sud de la France, près des Bouches-du-Rhône. Il y avait dès lors

ENTRETIEN AVEC UN *GENERALOBERST*

peu de divisions derrière le front véritablement retenu pour l'invasion. Du fait de votre suprématie aérienne, il a fallu beaucoup trop de temps pour les amener du sud de la Somme vers le secteur d'invasion. J'ai proposé à Hitler, en mai 1944, de les retirer et de les positionner dans la région du Mans, mais il a refusé. C'est la véritable raison pour laquelle il n'y a pas eu de *Panzer-Divisionen* à temps sur le front.

Si elles avaient été stationnées au Mans, seraient-elles arrivées à temps ?

Je pense que oui. C'était difficile de les mouvoir pendant la journée à cause de votre supériorité aérienne, mais il était possible de les faire rouler de nuit avec de grands intervalles espaçant les véhicules.

Après l'établissement de la tête de pont en juin et juillet, il y a eu un certain nombre de *Panzer-Divisionen* en ligne. Pourquoi ?

C'était également une erreur. Après le début de votre invasion, le *Generalfeldmarschall* von Rundstedt a été limogé et Hitler a nommé le *Generalfeldmarschall* von Kluge à sa place pour diriger les armées du front de l'Ouest. Von Kluge n'avait pas l'expérience des combats blindés ; il a laissé les *Panzer-Divisionen* en première ligne et a exécuté des attaques frontales.

▲ Cette couverture du célèbre magazine américain *Time* d'août 1944 met en « vedette » l'ennemi du moment : Heinz Guderian, nouveau chef d'état-major de la *Heer*.
DR

À votre poste, ne vous était-il pas possible de modifier les tactiques de l'armée ?

Je pouvais faire des propositions à Hitler, mais en tant qu'inspecteur général des troupes blindées, je n'avais pas le droit de donner des ordres. Mes propositions, avant et pendant l'invasion, ont été rejetées par Hitler en faveur de l'opinion de Rommel et von Kluge. Hitler disait que les généraux commandant au front voyaient juste et que mes conseils étaient mauvais.

Von Rundstedt n'était-il pas le supérieur de Rommel ?
Oui, mais Rommel était en faveur auprès d'Hitler et ses opinions avaient beaucoup de poids à ses yeux.

Quelle était la propre théorie de Rommel au sujet de l'emploi de blindés au front ?
Sa théorie était de tenir les premières positions. Pour cela, il a renforcé le mur de l'Atlantique avec des obstacles et des pièges installés devant la première ligne de défense (de gros piliers en acier et en béton immergés, connus sous le nom d'« asperges de Rommel »). C'était justifié dans le cadre d'une défense assurée par de l'infanterie et de l'artillerie, mais pas dans le cadre de l'emploi des chars. Rommel a fait beaucoup pour défendre la côte, mais a négligé les réserves mobiles derrière le front.

Était-il partisan de laisser les divisions blindées au front après que la tête de pont fut établie ?
Rommel a eu la malchance d'être blessé par une attaque aérienne et il n'était à la tête du front que depuis plusieurs semaines seulement. Il a été renvoyé dans ses foyers et ne s'est jamais remis suffisamment pour pouvoir revenir au front [NDLA : au moment de l'interrogatoire, Guderian ignore encore les circonstances du suicide forcé du *Generalfeldmarschall*]. Rommel a été victime d'un accident de voiture causé par le raid d'un chasseur-bombardier et souffrait d'une fracture du crâne et d'une commotion cérébrale après que sa voiture est entrée en collision avec un arbre.

Avait-il perdu la faveur d'Hitler avant cela ?
Probablement pas en raison de sa conduite des opérations. C'était davantage parce qu'il avait eu connaissance de la tentative d'assassinat mais, à cause de son accident, il n'avait pas eu l'opportunité de transmettre l'information. Hitler n'avait plus confiance en personne pendant les derniers mois de sa vie : en Rommel non plus.

Rommel a-t-il été tué à l'hôpital ?
Rommel était chez lui avec sa femme. Nous avons entendu de la part d'Américains qu'il a été forcé de laisser entrer plusieurs hommes dans sa maison et qu'il est mort quelques jours plus tard. Nous ne savons pas comment il est mort. Nous connaissons seulement l'histoire de la part d'officiers américains qui ont parlé avec la femme de Rommel.

Pourquoi von Rundstedt a été relevé de son commandement et remplacé par von Kluge ?
Von Rundstedt et von Schweppenburg ont été limogés le même jour parce que leur conduite de la campagne n'agréait pas les vues d'Hitler.

Y avait-il des choses spécifiques qu'Hitler n'aimait pas sur la façon dont von Rundstedt s'opposait à l'invasion ?
Si une bataille n'était pas gagnée comme Hitler l'avait prévu, il cherchait quelqu'un à blâmer pour cela. Il ne s'est jamais senti fautif mais a toujours reporté la responsabilité des échecs sur les généraux ou la troupe. Depuis la réussite de l'invasion, il cherchait

un général coupable et dans ce cas précis, c'étaient von Rundstedt et von Schweppenburg. Ce dernier avait remis un rapport sur des méthodes de combat. C'était un ensemble de documents qui lui avaient été soumis par ses officiers affectés sur la ligne de front et ceux-ci ont été transmis à von Rundstedt qui les avait à son tour transférés à Hitler. Après la réception de ce rapport, von Rundstedt et von Schweppenburg ont été relevés.

Qu'y avait-il dans ce rapport ?
La recommandation de retirer les forces blindées des premières lignes pour former une réserve mobile derrière le front et tenir les premières lignes avec de l'infanterie.

Hitler désapprouvait-il ?
Hitler et von Kluge voulaient tenir la première ligne avec toutes les troupes disponibles. Ils croyaient que les unités de *Panzer* n'apportaient rien de plus que l'infanterie. Hitler savait très bien la différence, mais en pratique, là comme sur le front de l'Est, il commettait de grandes erreurs. Je n'avais pas la possibilité de le convaincre du contraire.

Qui a mentionné où vous deviez mettre vos blindés et les retirer du front ? Y avait-il d'autres points de désaccord sur les tactiques blindées tant avec Hitler que von Kluge ?
Je n'étais pas d'accord avec les opinions de Rommel et de von Kluge. J'ai conféré avec Hitler à ce sujet et été envoyé en France en avril 1944 pour parler avec Rommel qui n'a pas changé d'avis. Hitler a alors dit que l'homme qui commande au front est mieux au fait que le général d'un état-major : l'un utilise la théorie, l'autre a la pratique.

Quelle était la force de vos *Panzer-Divisionen* à l'Ouest ?
Nous savions que nous étions inférieurs dans les airs et que cette infériorité ne pourrait être comblée après avoir perdu deux années dans la course à la suprématie aérienne. Les avions étaient en construction mais n'étaient pas utilisés, c'était peut-être une erreur de Göring de ne pas les employer. Notre Marine était aussi inférieure et ne pouvait pas engager la Marine britannique qui bombardait notre ligne de front. C'était difficile pour notre infanterie, affaiblie au tiers de ses effectifs. Les divisions nouvellement formées avaient une mobilité réduite et comprenaient des vieux, des soldats de deuxième ou de troisième classe. La *Panzer-Lehr-Division* et la *11. Panzer-Division* dans le sud de la France étaient excellentes, et la *116. Panzer-Division* et la *9. Panzer-Division*, unités en provenance du front de l'Est, combattaient bien. Cependant, l'infanterie était constituée d'unités de deuxième et de troisième zones, et la faiblesse des fantassins et de l'artillerie était très importante. En plus de l'emploi inadéquat des *Panzer-Divisionen*, l'importante pénurie de troupes ne pouvait pas être comblée. De ce fait, au cours de sa course à travers la France, Patton n'a pas rencontré de réelle résistance. Il a vu une belle opportunité et en fait bon usage.

Et vous, en face de Patton, qu'auriez-vous fait ?
J'aurais mis les blindés sur mon aile gauche. Patton aurait peut-être quand même réussi… il y a une part de chance. Mais cela aurait été bien plus difficile pour lui.

◀ Rommel et von Rundstedt animent l'un des débats les plus tendus de la première moitié de l'année 1944 au sein de l'Armée allemande : faut-il positionner les *Panzer-Divisionen* du front de l'Ouest derrière les côtes françaises ou à l'intérieur des terres ? Bundesarchiv Bild-101I-718-0149-12A (Jesse)

◀ Début 1944, un *Panzer IV Ausf. H* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » à l'entraînement dans le nord de la France. Il s'agit là de l'une des unités d'élite formées dans le but de repousser l'invasion alliée attendue pour 1944. Coll. Kreische

◣ Le *General-feldmarschall* von Rundstedt passe en revue le *SS-Panzer-Regiment 12* de la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend » au début de 1944. Coll. Kreische

▼ Elle aussi constituée afin de faire échec au débarquement allié, la *130. Panzer-Lehr-Division* est formée par regroupement de personnels d'instruction prélevés des écoles de *Panzer*. ECPA-D

Et concernant la contre-attaque des Allemands vers Avranches, pourquoi a-t-elle échoué ?
Elle ne vous a pas pris par surprise. Le retrait des *Panzer-Divisionen* de la partie Est du front n'a pas été effectué assez rapidement. En outre, le *Generalfeldmarschall* von Kluge ne les a pas concentrées en un seul ensemble sur l'aile gauche, mais il les a envoyées les unes après les autres. Il n'a pas réussi à rassembler toutes ses forces au point critique. Je crois qu'il n'en avait que quatre en tout, au moment où il aurait pu en avoir huit.

Pensez-vous qu'avec ses plus puissantes forces rassemblées autour de Caen, l'aile gauche germanique a été affaiblie avant notre percée d'Avranches ?
Elle a toujours été trop faible, même au début, parce que le commandement n'a pas réussi à renforcer l'aile gauche à temps.

Était-ce parce que les Britanniques étaient à Caen ?
Hitler avait ordonné la réduction de la tête de pont de Caen : il croyait que les Britanniques voulaient attaquer vers Paris.

Était-ce une meilleure zone d'opérations pour les chars ?
Bien meilleure, l'arrière du front y était très favorable aux chars. Le terrain plus à l'ouest était pour sa part très mauvais. Nous ne pouvions pas employer d'unités puissantes à l'Ouest mais seulement utiliser des chars isolés, de l'infanterie étant sollicitée à la place.

Aviez-vous des blindés directement attachés aux divisions d'infanterie ?
Généralement non. Nos *Panzer-Divisionen* comprenaient plusieurs bataillons d'infanterie spécialement entraînés à combattre avec les chars, et c'était notre idée depuis le début d'avoir de l'infanterie et de l'artillerie spécialement entraînées aux opérations et aux combats avec les blindés. C'était la raison d'être des *Panzer-Divisionen*, à l'antipode de l'utilisation des chars avec l'infanterie.

Pensiez-vous, en décembre 1944, que la campagne des Ardennes pouvait permettre de gagner rapidement la guerre à l'Ouest, de sorte que vous auriez ensuite pu employer ces blindés sur le front de l'Est en janvier 1945 ?

Je dois répondre à cette question indirectement. L'offensive des Ardennes avait été planifiée pour novembre 1944, mais nous avons dû attendre jusqu'en décembre. Si nous avions été capables d'attaquer à la mi-novembre 1944, nos chances auraient été plus grandes, bien que les forces alliées eussent été ravitaillées. En décembre 1944, les chances de succès étaient bien moindres. Je ne crois pas que la guerre aurait pu être gagnée à l'Ouest par l'offensive des Ardennes, mais si nous avions pu vaincre l'Armée britannique au nord, nous aurions pu économiser un certain nombre de divisions pour le front de l'Est, spécialement des *Panzer-Divisionen*.

▲ *Panzer IV Ausf. J* et Panther *Ausf. G* détruits dans les Ardennes. Guderian s'oppose énergiquement à la contre-offensive des Ardennes, arguant que les importants moyens qui lui sont réservés seraient bien plus utiles à l'Est pour faire face au déferlement irrésistible de l'Armée rouge. Hitler, lui, veut amener les Alliés occidentaux à négocier : deux logiques antagonistes s'affrontent, celle du politique et celle du militaire. US Nara

À quel moment espériez-vous battre les Britanniques ? Avant le début de l'offensive soviétique en janvier 1945 ?

Non, mais on peut dire que le 24 décembre 1944, notre offensive était déjà un échec. Nous n'avions pas obtenu la rupture du front et nous pouvions dire que l'offensive avait échoué. Aussi, le 24 décembre, Hitler aurait dû décider de suspendre l'offensive et de transférer les *Panzer-Divisionen* à l'Est. J'étais avec Hitler à cette date et je lui ai demandé de mettre fin à l'opération et de me donner les réserves nécessaires pour le front de l'Est. Nous aurions alors eu assez de temps, environ trois semaines, pour les transporter sur le front de l'Est. Peut-être auraient-elles eu le temps d'atteindre le front pour le 12 janvier, ou même plus tôt, au moment de l'offensive russe. Toutefois, Hitler refusa. J'étais encore avec lui le 1er janvier 1945 et j'ai obtenu quatre divisions de sa part. J'ai été obligé de les envoyer en Hongrie au lieu de la Galicie ou de la Prusse. Il m'a donné trois divisions provenant de l'Ouest et une d'Italie. Je ne me rappelle plus de quelles divisions il s'agissait.

Venaient-elles des Ardennes ?

Une venait de Wesel, une des Ardennes, une d'Alsace et une d'Italie.

Vous souvenez-vous d'autres choses au sujet de la conférence du 24 décembre ?

D'autres détails ?

Oui. La question essentielle était : « *Lequel des deux fronts est le plus en danger, celui de l'Est ou de l'Ouest ? Était-il plus pénible pour l'Allemagne d'avoir des Russes à Berlin que des Britanniques ou des Américains ?* ». Sur ce point essentiel,

nos points de vue divergeaient. C'est difficile pour vous Américains de saisir toute l'importance de cette question, mais pour l'Allemagne, c'est une question de vie ou de mort. Peut-être, dans quelques années, le peuple américain nous comprendra-t-il ?

Hitler n'aimait sûrement pas la Russie. Je ne peux pas comprendre pourquoi il a maintenu les *Panzer-Divisionen* sur le front Ouest le 24 décembre 1944.

Hitler est né à la frontière de l'Autriche et de la Bavière. Je suis un Prussien, né sur la Vistule. Nous, Prussiens, hommes de l'est de l'Allemagne, avons dû nous battre ces 700 dernières années contre les peuplades de l'Est, et cela a toujours été un combat difficile et rude. Pour nous, il était question de préserver un sol qui était germanique depuis 700 ans ; c'est-à-dire à une époque où l'Amérique était encore uniquement peuplée d'Indiens ! Pour nous, occuper ce sol est une question de vie ou de mort. Les provinces de l'Est sont des régions agricoles qui nous permettent de nourrir notre peuple. Cela est peut-être difficile à comprendre pour vous.

Je comprends la haine des Prussiens pour la Russie, ce que je ne peux pas comprendre c'est pourquoi Hitler, le 24 décembre, ne manifestait pas autant sa haine viscérale envers la Russie par des actes concrets !

Hitler, à cette période, après l'attentat du 20 juillet, était un homme malade. Déjà, avant l'attentat, il était très nerveux et n'était plus en pleine possession de ses facultés. Après la tentative d'assassinat, la partie gauche de son corps tremblait et son esprit n'était plus suffisamment clair pour lui permettre de comprendre la situation réelle de l'Allemagne. Auparavant, c'était un homme énergique et volontaire, mais sa volonté a pris le pas sur son bon sens. Il avait la grande faculté de persuader le peuple, il avait une façon fascinante de parler et tout son entourage était persuadé qu'il avait toujours raison. Il ne voulait pas être contredit et avait une vision spéciale du monde, qui est aujourd'hui insensée. Il pensait que le monde était tel qu'il le voulait, mais il ne l'était pas. Je lui ai dit que la priorité était d'éviter de perdre l'est de l'Allemagne pour une centaine d'années. Il ne me croyait pas. Il disait que les Alliés occidentaux constituaient un plus grand danger. Nous lui disions que ceux-ci allaient partir après la victoire, mais que les Russes resteraient. Il ne le croyait pas. Nous avons cette situation actuellement, les Russes occupent les meilleures provinces agricoles. Et personne ne sait combien de temps ils vont y rester.

En regardant la totalité de la guerre, quelle opération reste dans votre esprit comme étant la plus aboutie ?

Celles que le général Patton a conduites. Il était très rapide. L'élément essentiel dans le commandement des *Panzer* reste la vitesse. Sa meilleure opération a été celle menée après Avranches, au moment où il était confronté à la plus grande opposition de notre part. Après, il n'avait pratiquement plus de résistance face à lui et il était dès lors vraiment très facile pour vous de gagner la guerre. C'était seulement un problème de logistique et de communication. Une fois votre logistique organisée, votre victoire était facile.

Aviez-vous le sentiment que la guerre à l'Ouest était perdue après la percée, ou pensiez-vous qu'il y avait encore un espoir ?

Il y avait encore un petit espoir de tenir le front des Vosges et le *Westwall*.

▼ et ◣ Des *Panzer-Grenadiere* de la *1. Fallschirm-Panzer-Division* « Hermann Göring » revenant d'un combat en Prusse orientale en octobre 1944 à bord de *Sd.Kfz. 250* et de *Schwimmwagen*. D'origine prussienne, Heinz Guderian accorde une grande importance à la défense de cette province allemande. Malgré son statut de chef d'état-major de la *Heer*, il n'est guère écouté par Hitler. ECPA-D

À quel moment avez-vous eu le sentiment que la guerre à l'Ouest était perdue pour l'Allemagne ?
Après l'échec de l'offensive des Ardennes, combiné aux succès russes de l'offensive du 12 janvier 1945. À ce moment, en janvier 1945, Hitler n'était pas de cet avis et toutes les tentatives de négociations avec les Alliés ont échoué. Les Alliés demandaient une reddition inconditionnelle et c'était quelque chose qu'Hitler ne pouvait accepter.

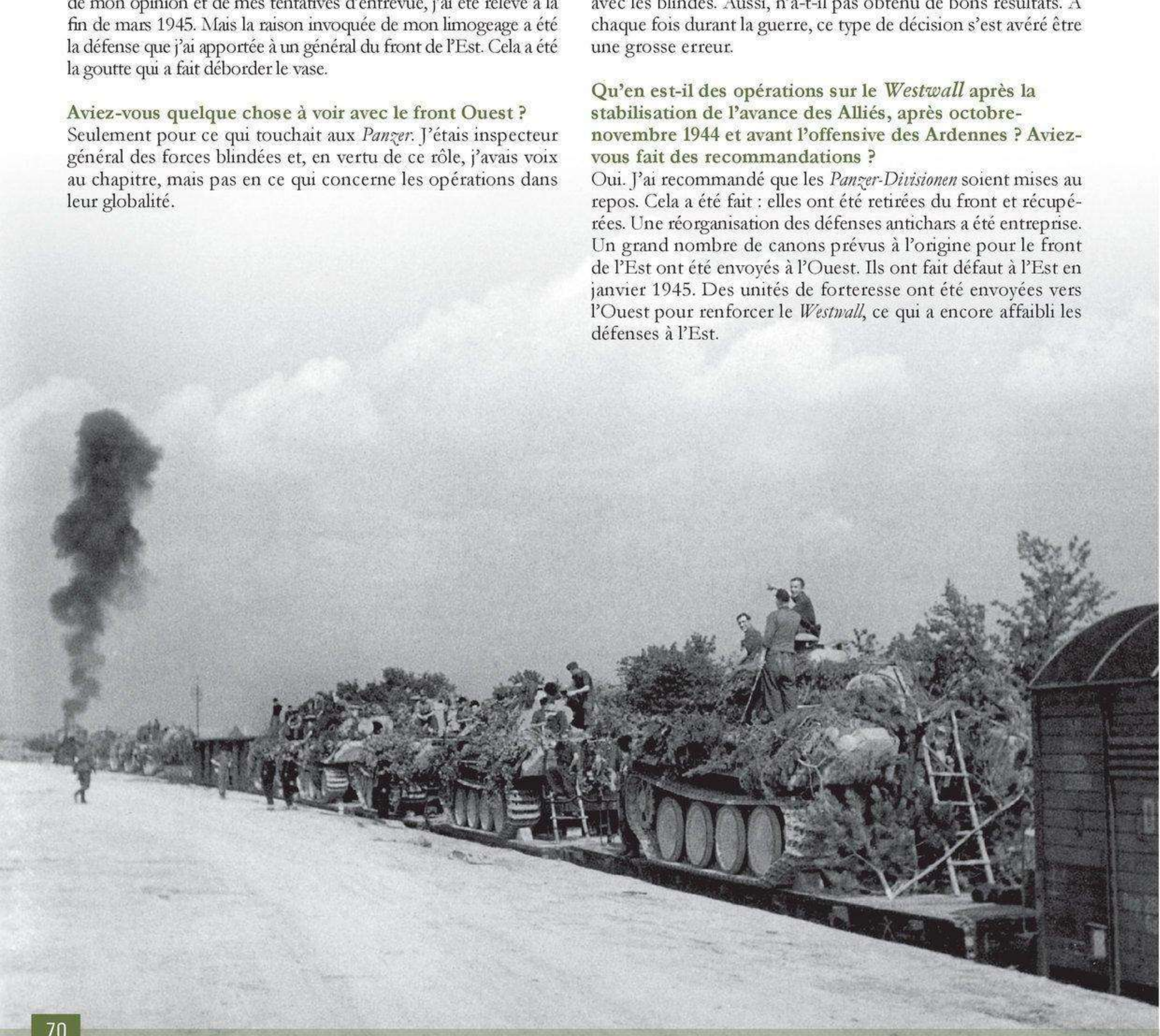
S'agissait-il là de discussions au sein du Haut commandement ou seulement d'ordre privé ?
Des discussions officielles, mais pas en présence d'Hitler. Par exemple, j'en ai parlé avec Dönitz, Himmler et Ribbentrop, qui étaient les trois personnes prépondérantes du quartier général d'Hitler dans les derniers mois, en février et mars 1945. Ils n'adhéraient pas. Ils refusaient de me laisser accéder à Hitler et ne voulaient pas aborder le sujet avec lui. Je voulais dire à Hitler de mettre fin à la guerre, mais ces trois-là ne m'en ont pas laissé l'opportunité. Les personnalités aux quartiers généraux et à l'*OKW* étaient toutes fascinées, hypnotisées par les vues d'Hitler. Ils avaient les mêmes opinions que lui et n'ont jamais été d'accord avec un avis qu'il n'avait pas. Il était très dangereux d'avoir des points de vue différents du sien. En raison de mon opinion et de mes tentatives d'entrevue, j'ai été relevé à la fin de mars 1945. Mais la raison invoquée de mon limogeage a été la défense que j'ai apportée à un général du front de l'Est. Cela a été la goutte qui a fait déborder le vase.

Aviez-vous quelque chose à voir avec le front Ouest ?
Seulement pour ce qui touchait aux *Panzer*. J'étais inspecteur général des forces blindées et, en vertu de ce rôle, j'avais voix au chapitre, mais pas en ce qui concerne les opérations dans leur globalité.

Quelles ont été vos recommandations concernant l'emploi des chars à l'Ouest ?
J'ai recommandé, à l'automne 1943, d'affecter un certain nombre de *Panzer-Divisionen* au front Ouest dans le but d'anticiper l'invasion. Cela n'a pas été fait jusqu'à l'été 1944, et il m'incombait de le rappeler chaque jour à Hitler au cours des conférences quotidiennes. Finalement, nous avons obtenu douze divisions sur le front Ouest, dont la majorité venait du front de l'Est. Nous les avons réorganisées et améliorées et elles étaient devenues avec le temps des unités bien entraînées, disposant de bonnes capacités de combat. C'est l'influence maximale que j'ai pu avoir. Quand j'ai essayé de faire davantage pour ces divisions, je n'y suis pas parvenu.

Après la Normandie, quelles recommandations avez-vous faites ?
J'ai recommandé pratiquement chaque jour d'éviter de fractionner en deux les *Panzer-Divisionen*. Von Kluge les a néanmoins morcelées en plusieurs parties. Il a séparé les chars des *Panzer-Grenadiere* et de l'artillerie, pour les employer avec des unités d'infanterie non familiarisées au combat en coopération avec les blindés. Aussi, n'a-t-il pas obtenu de bons résultats. À chaque fois durant la guerre, ce type de décision s'est avéré être une grosse erreur.

Qu'en est-il des opérations sur le *Westwall* après la stabilisation de l'avance des Alliés, après octobre-novembre 1944 et avant l'offensive des Ardennes ? Aviez-vous fait des recommandations ?
Oui. J'ai recommandé que les *Panzer-Divisionen* soient mises au repos. Cela a été fait : elles ont été retirées du front et récupérées. Une réorganisation des défenses antichars a été entreprise. Un grand nombre de canons prévus à l'origine pour le front de l'Est ont été envoyés à l'Ouest. Ils ont fait défaut à l'Est en janvier 1945. Des unités de forteresse ont été envoyées vers l'Ouest pour renforcer le *Westwall*, ce qui a encore affaibli les défenses à l'Est.



Concernant la *9. Panzer-Division*, considérée comme l'une des meilleures divisions pendant cette période. Y a-t-il eu une priorité donnée à son réarmement et au remplacement des pertes qu'elle a subies ? Qu'est-ce qui a fait d'elle une excellente division ?
La *9. Panzer-Division* était à l'origine une bonne division, mais elle était fortement affaiblie au moment de la campagne d'Alsace. Elle avait perdu du personnel dans la poche de Falaise et, comme les autres, n'était plus si performante au combat. C'était une division d'Autrichiens provenant de la région de Sankt-Pölten, près de Vienne.

Aviez-vous des règles pour les *Panzer-Divisionen* concernant leurs remplacements ou leurs rééquipements. Retiriez-vous du personnel de qualité d'autres divisions ?
Non. Elles étaient généralement traitées de la même manière, mais si elles se voyaient assigner des missions spécifiques, elles étaient rééquipées plus rapidement que les autres.

Aviez-vous des unités de prédilection auxquelles assigner des missions spéciales ?
Non. Cela dépendait de la situation sur le front. Mais naturellement, nous avions de bonnes et de mauvaises divisions dans la *Wehrmacht*, bien que la plupart des *Panzer-Divisionen* fussent bonnes.

Quelle était notre meilleure division, avez-vous un avis ?
Non, je n'ai jamais combattu l'*US Army* durant cette guerre. J'ai eu l'opportunité de le faire pour un court laps de temps au cours de la guerre précédente, dans les environs de Metz.

Avez-vous d'autres observations au sujet de généraux ?
J'ai beaucoup entendu parler du général Patton et il a fait une bonne campagne. En tant que spécialiste des blindés, je dois le féliciter pour sa victoire… j'aurais chaque fois fait la même chose que lui si j'avais été à sa place. Nous avions la même situation à l'envers durant notre campagne de France quand nous devions atteindre l'Atlantique et la frontière suisse. Je dirigeais le *XIX. Armee-Korps*. J'ai agi comme le général Patton : une progression quotidienne moyenne de 100 kilomètres durant la seconde partie de notre campagne. Nous avons pris à revers le groupe d'armées français en Alsace et sur la ligne « Maginot » grâce à la rapidité de notre opération.

Quand avez-vous entendu parler pour la première fois d'une offensive dans les Ardennes ?
À la fin du mois de septembre 1944. À partir de cette date, toutes les troupes ont été dirigées vers l'Ouest et aucune vers l'Est. Cette décision était très préjudiciable pour le front de l'Est.

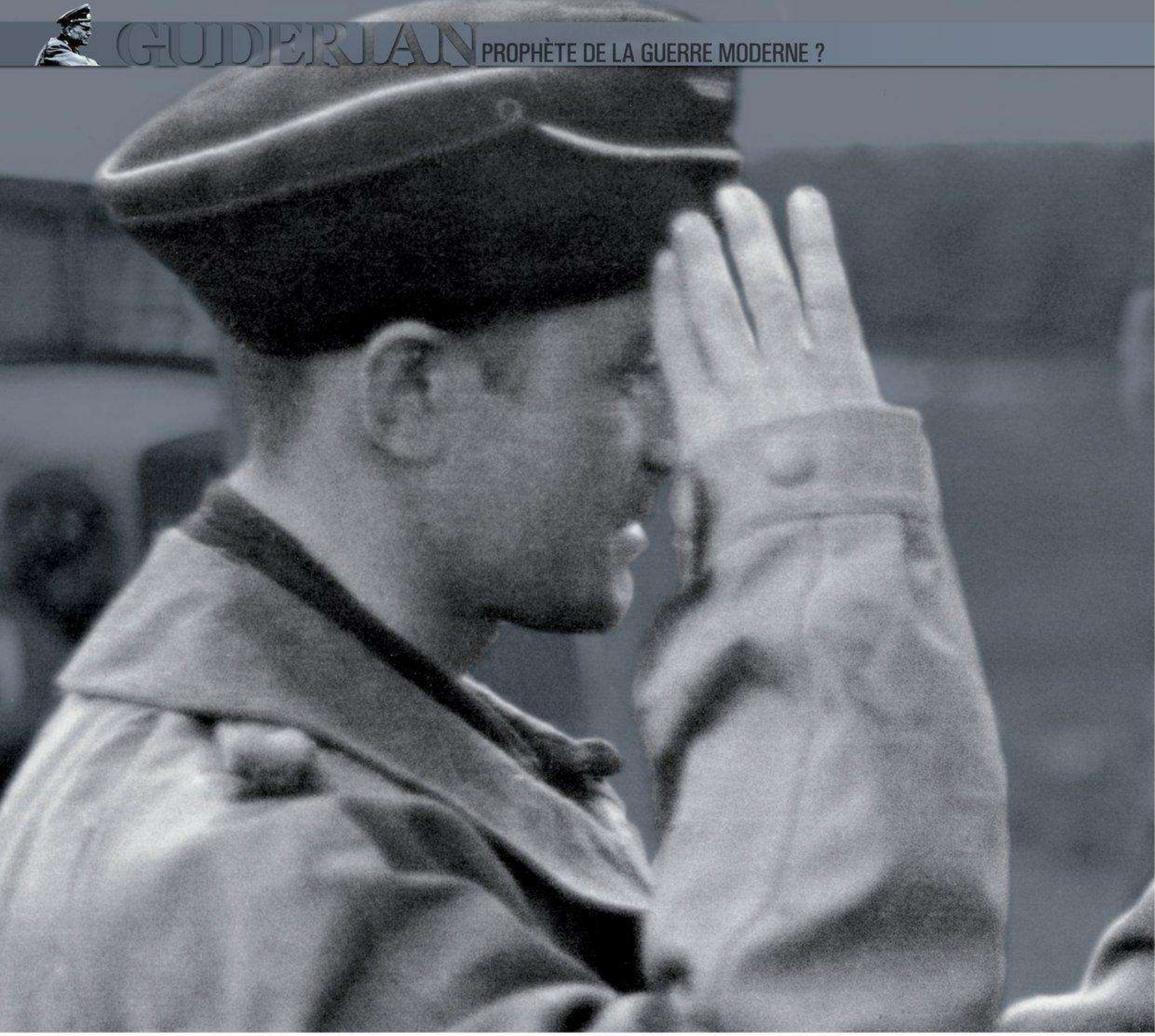
▲ L'épave d'un *StuG III Ausf. G* incendié est inspectée par des *GI's* dans un village ardennais. L'échec de la contre-offensive allemande de décembre 1944 sonne le glas de la *Wehrmacht* sur le front de l'Ouest. Heinz Guderian avait prédis ce scénario…
US Nara

Y avait-il des mesures spéciales pour préserver le secret ?
Le secret a été gardé d'une manière incroyable et j'espère que vous avez été surpris par cela. Il était entièrement défendu de parler de l'offensive. Toutes les mesures ont été prises sous couvert d'impératifs défensifs. C'était facile à faire.

Quand les commandants d'armée en ont-ils entendu parler ?
Ils l'ont appris environ deux jours avant le début de l'attaque. Cela avait ses désavantages : les ordres d'attaque n'ont pas atteint toutes les troupes au front à temps, et beaucoup de difficultés ont résulté de cette procédure. ■

▶ Le général George S. Patton est tenu en très haute estime par Guderian, ce dernier lui trouvant des similitudes dans l'art de commander et d'exploiter la moindre faille décelée chez l'adversaire.
US Nara

◀ Page de gauche :
Un convoi ferroviaire de la *9. Panzer-Division* remonte vers la Normandie. En vertu de sa longue expérience des combats durant la campagne de l'Ouest de 1940 et sur le front de l'Est de 1941 à 1944, cette division blindée à recrutement autrichien est considérée par les Alliés comme l'une des meilleures du front occidental.
Coll. Kreische



Évoquer la carrière du *Generaloberst* Guderian ne saurait se faire d'une manière exhaustive sans retracer les combats qu'il a menés à la tête de ses corps d'armée successifs. Mais, de façon pour le moins paradoxale, cette période est relativement courte pour un officier de son envergure : il n'a exercé de commandement opérationnel que de septembre 1939 à décembre 1941. Cerner l'officier en campagne en analysant ses méthodes de combat permettra de mesurer son véritable apport à la guerre mécanisée, bien mieux qu'un simple déroulement chronologique de sa carrière sur le terrain.

APPLIQUER
SES PROPRES RÈGLES

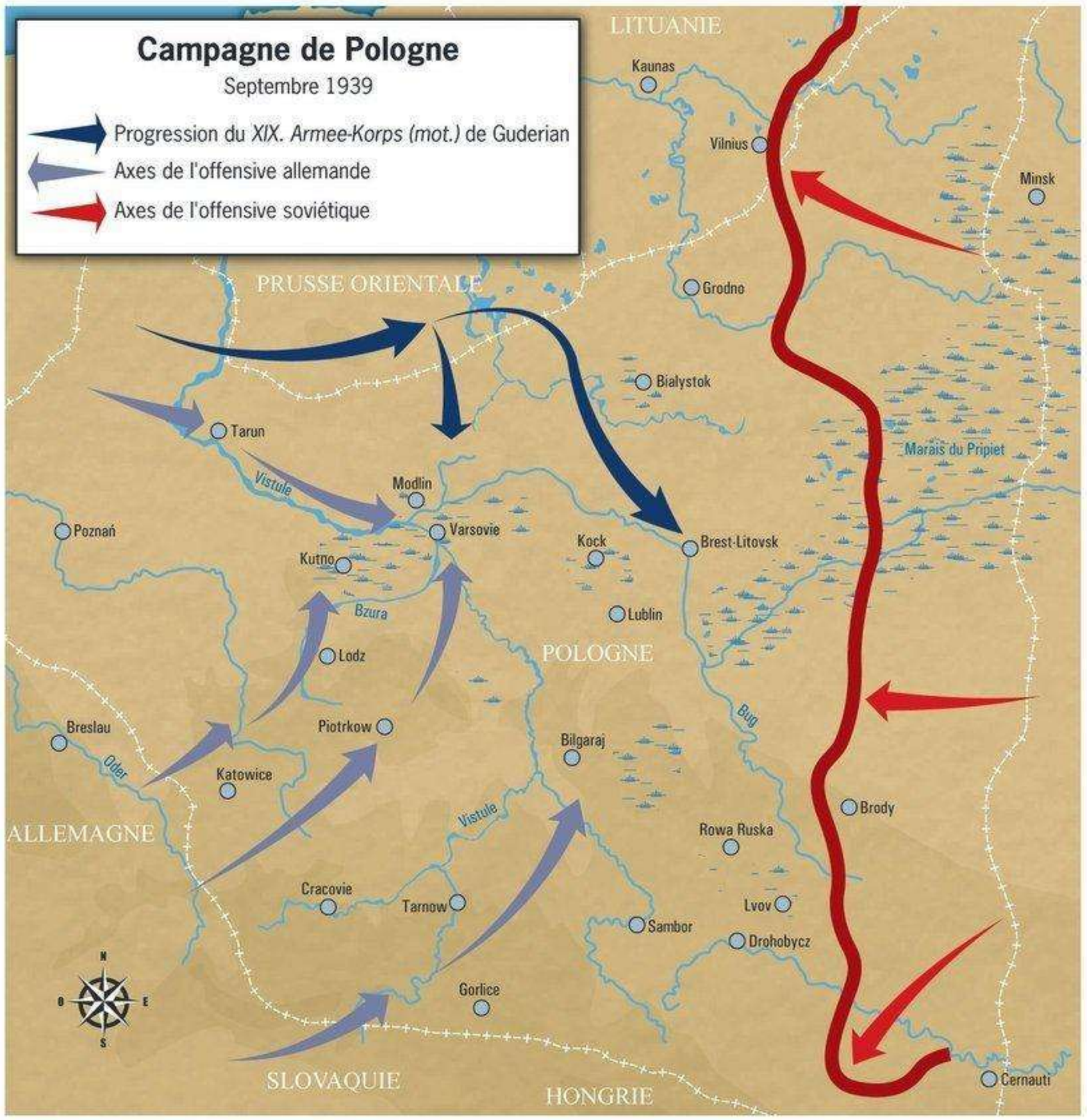
Dès le début de la campagne de Pologne, Heinz Guderian décide d'appliquer à sa propre personne les règlements qu'il a activement contribué à écrire. L'un d'entre eux, primordial, précise que le chef de division doit se trouver sur le champ de bataille. En effet, celui-ci demeure un endroit chaotique où la désorganisation guette à tout instant les unités. Aussi cette situation potentiellement périlleuse se doit-elle d'être gérée continuellement par l'officier commandant.

Pour les officiers supérieurs, l'observation de ce règlement se traduit dans la pratique par leur présence sur le terrain. Le but de ces instructions est de leur permettre de se tenir au courant en temps réel de l'évolution de l'engagement en cours. Ils se portent sur place à bord de véhicules de commandement spécialement conçus. Il s'agit généralement d'un *Panzerbefehlswagen*, un *Panzer* désarmé équipé de moyens radios additionnels, ou d'un semi-chenillé, dans le cas de Guderian, un *Sd.Kfz. 251/6*. Souvent présent sur la ligne de contact, le *Generalleutnant* n'hésite donc pas à payer de sa personne. Géographiquement libéré par l'usage intensif de sa radio, il se déplace sans cesse, s'affranchissant

GUDERIAN, CHEF DE GUERRE

de l'encombrement de son état-major. Alors, fatalement, il finit par être exposé pendant les combats. Si de tels risques peuvent sembler dangereux pour la pérennité de la coordination des formations, il faut rappeler qu'il s'agit là d'un comportement dicté par la souplesse nécessaire au commandement d'unités mécanisées. Et, évidemment, cette ligne de conduite n'est pas sans risque : en effet, « Schneller Heinz » en fait les frais dès le premier jour de la campagne de Pologne : « *J'accompagnais la première vague de la* Panzer-Brigade 2 *jusqu'au nord de Zempelburg où eurent lieu les premiers engagements légers. Contrairement à ses instructions formelles, l'artillerie lourde de la* 3. Panzer-Division *éprouva le besoin de tirer dans le brouillard. Le premier obus éclata à 50 mètres devant ma voiture blindée de commandement, le second à 50 mètres en arrière. Je m'attendais à ce que le prochain coup touche au but et ordonnai au chauffeur de tourner vers la droite.*

▲ À bord de son *Sd.Kfz. 251/6* de commandement, Guderian remonte une colonne de *Panzer I* appartenant à son *XIX. Armee-Korps (mot.)*. Le 5 septembre, Hitler rend visite à ce corps d'armée opérant dans le corridor de Danzig. Constatant avec satisfaction l'efficacité des *Panzer* et se montrant très surpris du faible nombre de pertes face aux Polonais, le *Führer* se voit expliquer par Guderian que « *les chars sont une arme qui épargne le sang* ». - Bundesarchiv Bild-146-1976-071-36



reçoit l'ordre de faire mouvement sur Bielsk. Il tombe sur des unités polonaises et passe quelques heures désagréables sous le feu de l'ennemi. En dépit des risques clairement identifiés, campagne après campagne, Guderian ne change en rien son comportement et se retrouve très souvent au beau milieu des combats, notamment durant l'opération « Barbarossa », comme il le raconte lui-même : « *Je quittai donc mon PC à 8h25 et partis en direction de Slonim. La* 17. Panzer-Division *avait pénétré dans la ville entre-temps. Entre Rozana et Slonim, je tombai sur de l'infanterie russe dont le feu battait la route. Une batterie de la* 17. Panzer-Division *et des motocyclistes descendus de leurs machines menaient aux abords de la route un combat qui ne faisait guère impression. Je dus intervenir, et pour continuer mon voyage, forcer l'ennemi à quitter ses positions sous le feu de la mitrailleuse de ma voiture de commandement. J'arrivai vers 11h30 au PC de la* 17. Panzer-Division, *en bordure Ouest de Slonim où, en plus du général von Arnim, commandant la division, je rencontrai le général Lemelsen, commandant de l'*Armee-Korps. *Pendant que nous parlions de la situation, un tir fort vif de canons et d'armes automatiques éclata dans notre dos ; un camion en feu cachait la vue de la route venant de Bialystok et la situation demeura confuse jusqu'au moment où deux chars russes émergèrent de la fumée. Faisant un feu nourri avec canons et mitrailleuses, ils tentèrent d'entrer dans Slonim.* »

On le voit, cette nécessité de commander à l'avant n'est pas seulement liée à la volonté d'avoir la possibilité de gérer la situation en fonction de son évolution immédiate, mais aussi à celle de payer de sa personne afin de galvaniser les troupes par l'exemple, tout en faisant montre à leurs yeux d'un calme se voulant communicatif en toutes circonstances. *Mais l'homme, rendu nerveux par ce vacarme inaccoutumé, fonça à plein gaz dans un fossé. La voiture semi-chenillée eut son essieu avant faussé, ce qui interdisait à peu près toute manœuvre. Cela mettait un terme provisoire à mon équipée. Je me rendis au poste de commandement de l'*Armee-Korps, *me procurai un autre véhicule et m'expliquai avec les artilleurs trop zélés. Indiquons au passage que j'étais le premier général de corps d'armée à utiliser des voitures blindées de commandement afin d'accompagner mes chars sur le champ de bataille. Ces engins étaient dotés d'appareils radio et permettaient une liaison permanente avec le PC du corps d'armée et les divisions sous mes ordres.* »

Le 13 septembre, l'un de ses subordonnés accuse les effets de cette politique. Le *Generalleutnant* Paul Bader, commandant la *2. Infanterie-Division (mot.)*,

▶ Page de droite : Au cours de l'opération « Barbarossa », Guderian a réuni ses commandants de corps d'armée, les *Generale der Panzertruppen* Lemelsen et von Arnim, chefs respectifs des *XXXXVII.* et *XXXIX. Panzer-Korps*, pour faire un point de la situation stratégique. Conversent ici des généraux parmi les plus brillants de la *Panzerwaffe*.
Archives Caraktère

▶ Le *Kommandeur* du *XXXXVII. Panzer-Korps* – relevant de la *2. Panzer-Armee*, comme le prouve la présence du « G » peint sur le garde-boue –, le *General der Panzertruppen* Joachim Lemelsen, applique à la lettre les préceptes de Guderian sur le commandement au plus près des troupes : il colle aux unités dans son *Sd.Kfz. 251/6*.
Archives Caraktère

Le point de vue de Guderian va plus loin encore. Pour lui, un officier de *Panzer* qui se tient éloigné de la ligne de front commet une véritable faute, dans la mesure où il ne peut avoir une vue claire de la situation tactique. Le général prussien ne cache guère son amertume envers l'*OKW* et l'*OKH* lorsqu'il se bat devant Moscou. Ses mémoires regorgent en effet de récriminations contre les généraux qui prennent des décisions sans se rendre compte de la catastrophe qui se prépare sur le terrain.

ÊTRE CONSCIEMMENT COMPÉTENT

En Allemagne, tout comme dans les autres nations, les prophètes de la guerre mécanisée sont peu nombreux et leurs adeptes sont en nombre tout aussi restreint. Au moment du déclenchement de la campagne de Pologne, peu d'officiers sont conscients du réel potentiel des divisions blindées et de l'avantage opérationnel que les belligérants – qui en alignent – peuvent en tirer.
Au pays des aveugles les borgnes sont rois dit-on, et Guderian est conscient d'être à peu près le seul général capable de prouver la pertinence de la doctrine imaginée par Fuller à la fin de la guerre précédente. L'auteur d'*Achtung-Panzer!* dispose de deux avantages cruciaux sur ses contemporains : il connaît, et surtout il est en position de démontrer, la justesse des thèses émises par les penseurs de la théorie des grandes unités blindées par le biais du commandement opérationnel qu'il détient. Il l'affirme sans ambages dans ses mémoires : « *Nos ennemis tenaient donc le « tank » pour un instrument de combat si essentiel que sa possession devait nous être défendue. J'en conclus qu'il fallait étudier soigneusement l'histoire d'un tel outil et observer son évolution ultérieure. Des spéculations théoriques d'un « outsider » qu'aucune tradition n'alourdissait, il se dégagea une doctrine d'emploi, d'organisation et de construction des chars et des unités blindées ; doctrine qui allait au-delà des enseignements qui prédominaient à l'étranger. En me battant avec acharnement durant ces années, je parvins à traduire mes convictions dans les faits, avant que les autres armées eussent abouti à de semblables conceptions. Le premier facteur sur lequel se fondait ma foi en la victoire était notre avance en matière d'articulation et d'emploi des blindés. Même en 1940, j'étais encore à peu près le seul dans l'Armée allemande à posséder cette foi.* »
Non seulement, Heinz Guderian est conscient d'être un visionnaire isolé, mais il sait, grâce à ses lectures, que les travaux de ses confrères, tant en France qu'en Angleterre, ont encore moins l'oreille des dirigeants que lui ne l'a eue des siens. Guderian peut en effet se targuer d'avoir efficacement défendu le projet des divisions blindées, car pas moins de six d'entre elles se sont lancées à l'assaut d'une Armée polonaise aussi courageuse que doctrinalement dépassée. En outre, ayant minutieusement étudié la Première Guerre mondiale, l'homme est persuadé d'avoir outrepassé la psychologie de ses adversaires français et britanniques : il est ainsi certain que la guerre de position hante encore les esprits de l'état-major de Gamelin. L'Allemand sait entre autres que la plaidoirie de De Gaulle en faveur d'une armée de métier, se voulant en réalité une force mécanisée et professionnalisée de 100 000 hommes, est restée lettre morte dans l'Hexagone. La force mécanisée expérimentale britannique n'a, quant à elle, débouché que sur des succédanés de divisions blindées à la suite des exercices pourtant prometteurs

▼ L'équipage de ce *Panzer IV kurz* de la *2. Panzer-Armee* s'est arrêté le long d'une piste d'URSS pour procéder au changement d'un galet du train de roulement, sous les yeux de personnels de la compagnie de bouchers divisionnaire qui n'envient visiblement pas la besogne des infortunés *Panzerschützen* ! Le reste de la colonne blindée poursuit, elle, sa marche en avant.
Archives Caraktère

menés dans les plaines de Salisbury. Tout cela, bien que l'Arme blindée ait en grande partie apporté la victoire aux Alliés en 1918 !

Guderian a donc l'intime conviction qu'il va être confronté à un adversaire pensant le conflit à venir avec des conceptions identiques à celles de la Grande Guerre. Après avoir analysé le tracé de la ligne « Maginot », il lui paraît évident que l'ennemi d'hier s'attend à voir une réitération du plan Schlieffen. C'est la raison pour laquelle, quand Manstein lui présente son brillant plan d'offensive à l'Ouest, Guderian est persuadé qu'il constitue le plus susceptible d'aboutir à une victoire rapide : en traversant les Ardennes et en pratiquant une percée à Sedan, la *Wehrmacht* frappera juste au niveau de l'articulation de l'Armée française, à la jointure de son secteur défensif et de ses divisions à vocation offensive. Manstein, qui avait court-circuité sa hiérarchie pour présenter son plan à Hitler, finit par être écarté par le chef d'état-major de l'armée de Terre, Franz Halder, mais Guderian prend son relais pour soutenir cette option, en insistant pour que l'offensive soit menée par une puissante force blindée. Le *Führer*, peut-être simplement pour prendre le contre-pied de son état-major, est du même avis. Il confie donc la phase clé de la préparation de l'offensive à l'Ouest (*Fall Gelb*) à Guderian, qui se trouve être le dernier général allemand à croire en son succès après l'éviction de Manstein. Le *Reichskanzler* a vu l'officier à l'œuvre depuis 1933 et dans le corridor polonais. Il a été impressionné par le faible niveau de pertes du *XIX. Armee-Korps (mot.)* au regard de l'exploit accompli dans le couloir de Danzig. « Schneller Heinz » est donc avant tout désigné en raison de son savoir-faire unique, sa liberté de pensée et son intuition commune avec le dictateur quant à la justesse du plan Manstein.

DÉFENDRE SON POINT DE VUE AVEC OBSTINATION

Être investi de l'une des missions au cours de laquelle se jouera l'avenir de son pays est une très lourde responsabilité. Heinz Guderian a pleinement conscience du poids reposant sur ses épaules. L'homme se prépare donc à réaliser son exploit avec l'énergie et la fougue qui le caractérisent…

Cette préparation se fait au moyen de plusieurs simulations : des *Kriegsspiele*. Lors d'un de ces exercices sur carte, il tente de démontrer à ses confrères qu'il pourrait traverser la Meuse au cinquième jour des opérations. Halder, présent sur place, qualifie l'idée d'absurdité. Le plan de ce dernier est en effet beaucoup plus prudent. Halder prévoit de faire mener l'assaut à travers les Ardennes par une puissante formation blindée chargée d'atteindre Sedan et d'éventuellement y conquérir des têtes de pont qui seraient ensuite exploitées par les *Infanterie-Divisionen*. Bien entendu, Guderian s'oppose énergiquement à cette idée qui va à l'encontre de sa doctrine. Il affirme qu'attendre l'arrivée des fantassins pour passer la Meuse serait une erreur, car elle ferait perdre à l'armée mécanisée l'un de ses atouts : se présenter là où l'ennemi ne l'attend pas et profiter de cet effet de surprise pour obtenir la rupture définitive du front adverse. De *Kriegsspiel* en *Kriegsspiel*, le débat s'envenime au grand dam de l'auteur d'*Achtung-Panzer!* qui s'attend même à une crise au sein du commandement. L'arbitrage avisé de von Rundstedt ne change rien à la situation : les blindés mèneront l'assaut jusqu'à la Meuse, la bataille devant ensuite prendre une tournure plus classique.

▲ En haut :
22 septembre 1939. Guderian savoure le premier succès de sa carrière opérationnelle et assiste au défilé de ses troupes à Brest-Litovsk, en compagnie du général soviétique Semyon Krivoshein, auquel il s'apprête – à contrecœur – à remettre la ville polonaise, en vertu des accords du pacte germano-soviétique.
Bundesarchiv
Bild-101I-121-0011A-23 (Gutjahr)

▲ Ce succès polonais est bientôt suivi d'un triomphe plus retentissant encore : celui de la percée de Sedan, vers laquelle se ruent ces chars de la *1. Panzer-Division* du *XIX. Armee-Korps (mot.)*.
ECPA-D

Guderian ne désarme pas. Au contraire, il n'en prépare qu'avec plus de résolution son *XIX. Armee-Korps (mot.)* à réussir sa mission. Le 15 mars, soit moins d'un mois avant le déclenchement des opérations, il est invité à la chancellerie du *Reich* en compagnie des autres officiers devant mener l'offensive à l'Ouest. Orateur habile, il prend la parole en dernier et fait part de sa mission et de son plan. Il prévoit d'attaquer en trois colonnes à travers le Luxembourg et la Belgique, d'atteindre Bouillon et la Semois le troisième jour, la Meuse le quatrième, puis de traverser le fleuve le lendemain. Hitler s'enquiert alors de savoir ce qu'il fera après y être parvenu, ce à quoi le *Generalleutnant* répond qu'il compte ensuite foncer vers Amiens et la Manche. Le dictateur approuve cependant que les autres officiers se taisent, à l'exception de Busch qui commande la *XVI. Armee* chargée de protéger le flanc gauche du *XIX. Armee-Korps (mot.)*. Celui-ci s'écrie : « *je ne pense pas que vous passerez la rivière* », Guderian rétorquant : « *Ne vous fatiguez pas à le croire.* »

L'audacieux calendrier suggéré par Guderian est adopté, mais l'état-major général n'y croit visiblement pas, car aucune instruction n'est donnée pour la suite des opérations au-delà de la Meuse. On sait, depuis la parution des travaux de l'historien Karl-Heinz Frieser, que sur ce point, les mémoires du général prussien sont fidèles à la vérité. La campagne de France s'est déroulée conformément au plan de von Manstein et l'exploit de la percée vers la Manche a été possible en partie grâce à l'obstination de l'impétueux « Schneller Heinz ».

▲ La campagne de France a débuté. La rupture avec son supérieur von Kleist consommée et son autonomie conquise de haute lutte (que traduit l'apparition de l'initiale « G » peinte à l'arrière des véhicules au détriment du « K » de Kleist, dont la taille a été réduite), Guderian dirige ses chars, en l'occurrence ceux de la *1. Panzer-Division*, au cœur du dispositif français. Archives Caraktère

◥ page de droite, en haut : Photo de propagande illustrant toute l'efficacité de la coopération interarmes pensée par Guderian : des Junkers Ju 87B survolent le *Sd.Kfz. 223* de l'équipe de transmissions chargée d'assurer la liaison entre la *Panzer-Division* à laquelle ils sont rattachés et l'appui aérien. - CEGES # 176280

◥ page de droite, au milieu : Des Junkers Ju 87B *Stuka* lors de la campagne de France. L'appui dispensé par ces bombardiers en piqué est essentiel : les *Stuka* matraquent avec une précision redoutable les positions d'artillerie et les colonnes motorisées ennemies, annihilant leurs tentatives de contre-attaques sur les pointes blindées allemandes. ECPA-D

Ce qui frappe le plus dans la préparation de Guderian est la précision avec laquelle le *Fall Gelb* a été conforme à la façon dont il a été pensé à l'origine. Une anecdote troublante en témoigne irréfutablement : dans le feu de l'action des jours de mai 1940, le temps a manqué pour rédiger les ordres d'opération de l'attaque sur Sedan. L'état-major de la *Heeresgruppe A* est donc simplement allé rechercher ceux qui avaient été rédigés à l'occasion du *Kriegsspiel* pour n'y changer que les dates ! La seule différence notable existant entre le plan avant et après son exécution réside dans la date du franchissement de la Meuse qui a eu lieu le quatrième, et non le cinquième, jour de l'offensive. Le *Generaloberst* affirme que dès le début son idée était claire : s'enfoncer le plus loin possible au cœur du dispositif ennemi, c'est-à-dire pour lui, jusqu'à la Manche. On le verra en effet, de bond en bond, il n'aura de cesse de vouloir faire aboutir son idée initiale : se porter jusqu'au Pas-de-Calais. À la guerre, la pugnacité est une vertu.

PENSER
EN TROIS DIMENSIONS

En vue de son effort sur Sedan, Guderian participe à plusieurs *Kriegsspiele* avec des officiers de la *Luftwaffe*. Il a en effet pris la mesure du manque d'appui aérien fourni pendant la campagne de Pologne et désire s'assurer de la participation de l'aviation tactique pour la phase clé de sa mission. À cette occasion, il noue une étroite collaboration avec le *Generaloberst* Loerzer,

commandant le *II. Flieger-Korps*, chargé d'intervenir dans la bataille à venir. Rien de plus facile : les deux hommes se connaissent de longue date, puisqu'ils ont servi ensemble dans l'*Eiserne Division*.

À cette époque, la *Luftwaffe* préfère effectuer des opérations sur de larges cibles situées sur les arrières de l'ennemi, car le résultat semble potentiellement plus profitable. Néanmoins, le règlement de combat n° 16 récemment révisé prévoit que : « *de fortes forces aériennes peuvent être désignées pendant d'importantes batailles terrestres. La méthode de coopération avec l'armée variera en fonction de la situation, du facteur temps, de la nature et des objectifs de la mission, des conditions du terrain, de la capacité et de la nature de ses forces disponibles. Il n'existe pas de trame précise. La définition des besoins de la mission est faite de manière à produire d'importants résultats au profit de l'armée. Les bombardiers doivent donc frapper leurs cibles jusqu'à neutralisation pour servir au mieux les besoins de l'armée ou faire davantage pour gêner les plans de l'ennemi. Plus les forces opposées sont imbriquées dans la bataille et plus grande sera l'efficacité des attaques de bombardement sur la zone du front* ».

Le manuel laisse par conséquent une certaine latitude aux deux généraux pour préparer leur assaut. D'un commun accord, ils envisagent une intervention aérienne non pas sous la forme d'un unique pilonnage massif préparant l'offensive terrestre, mais plutôt une opération plus étendue, afin de gêner continuellement les manœuvres de l'artillerie adverse. Juste avant l'offensive, cette préparation minutieuse est cependant mise à mal par von Kleist : « *Mais un second ordre fut absolument inopportun. Ignorant mon accord avec Loerzer, le général von Kleist et le général d'aviation Sperrle avaient décidé d'exécuter un bombardement aérien massif au moment où débuterait la préparation d'artillerie. Tout mon plan d'attaque en était mis par terre, parce que la paralysie prolongée de l'artillerie ennemie n'était plus assurée. Je protestai vivement et demandai le rétablissement de mon plan initial sur lequel reposait toute l'attaque. Le général von Kleist repoussa également ce vœu.* »

Guderian doit donc se résigner à mener l'assaut avec un appui dispensé de manière traditionnelle, allant à l'encontre de ses vues. Quand, le 13 mai vers 15h30, il assiste à l'opération de bombardement, il a toutefois le plaisir de constater qu'elle se déroule conformément aux simulations effectuées pendant les *Kriegsspiele*. À sa grande satisfaction, l'attaque aérienne massive n'a pas lieu en une fois, les Junkers Ju 87 *Stuka* délivrant un appui continu qui permet le franchissement de la Meuse au plus grand profit de la *10. Panzer-Division*. L'officier continue son récit : « *Dans le courant de la nuit, j'appelai Loerzer au téléphone pour savoir les motifs de l'intervention des aviateurs et le remercier en même temps du soutien remarquable qui avait tellement contribué à notre succès. J'appris que l'ordre de Sperrle était arrivé trop tard pour qu'on pût joindre les escadrilles et que Loerzer l'avait judicieusement arrêté* ». Ainsi, le succès de l'attaque aérienne dans le ciel sedanais est plus le fruit d'une complicité de généraux commandant des corps d'armée nouée pendant des *Kriegsspiele* qu'à l'application d'un règlement de combat. En chef d'orchestre avisé, Guderian a fait jouer sa partition selon son tempo et continue de démontrer implicitement la justesse de sa vision du combat interarmes.

◀ *Panzer II* d'une unité du corps de Guderian pris dans un embouteillage sur une route française. Les camions venant de ravitailler les premières lignes se sont arrêtés sur le bas-côté pour les laisser passer. - Archives Caraktère

SE REBELLER
QUAND IL FAUT

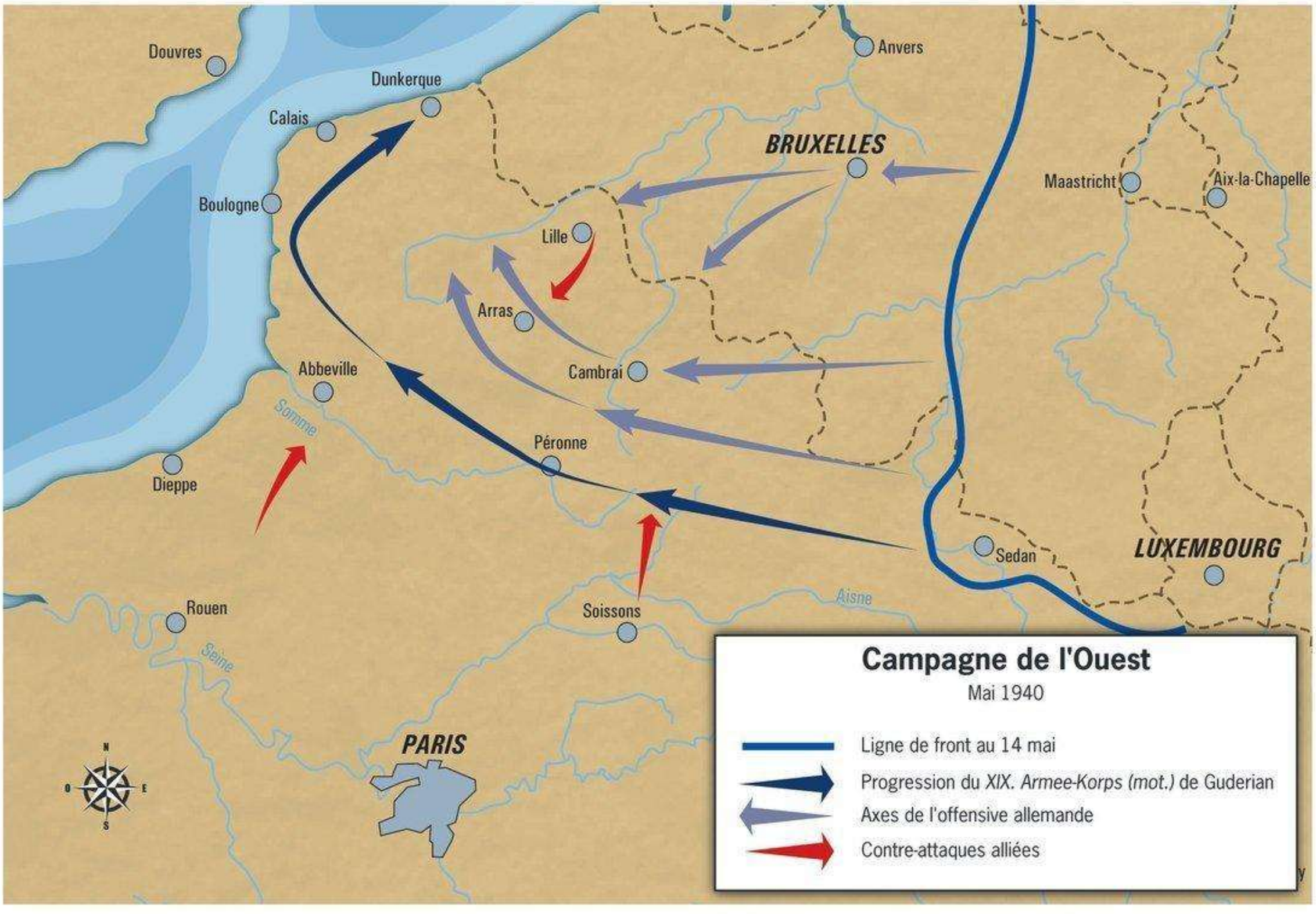
De plus en plus sûr de lui et de sa doctrine, le *Generalleutnant* pense que, la percée obtenue, il lui faut sans attendre foncer vers l'arrière du dispositif adverse pour bénéficier d'une véritable rupture du front ennemi et parvenir à transformer le succès tactique de Sedan en victoire stratégique. Pour cela, ses *Panzer* doivent se ruer à toute vitesse vers la Manche.
Ce plan est jugé comme étant inconsidéré par son supérieur. En effet, il n'entre pas dans les vues plus orthodoxes du *Generalfeldmarschall* Ewald von Kleist, qui craint que ses flancs ne soient imprudemment exposés si le *XIX. Armee-Korps* s'engage trop en avant. Le chef de la *Panzergruppe* « Kleist » ordonne donc de s'enfermer dans la tête de pont sedanaise le temps de fortifier les positions. Après de multiples entretiens entre le supérieur et son bouillant subordonné, marqués par un échange qualifié de très vif par « Schneller Heinz », le mouvement peut enfin reprendre pour vingt-quatre heures. En dépit d'une consommation importante d'amphétamines – la « pervitin » permettant de lutter contre le sommeil – les hommes sont à bout de souffle et le général prussien est obligé de les galvaniser pour qu'ils reprennent leur marche en avant. Cependant, la progression du *XIX. Armee-Korps* ne rencontre pas d'opposition véritable, Gamelin ayant engagé ses meilleures divisions en Belgique et ne disposant d'aucune marge de manœuvre pour endiguer le flot germanique. Guderian passe la nuit à Montcornet, bien décidé à continuer son exploitation au petit matin suivant, car il vient de remporter un nouveau succès : ses éléments avancés ont traversé la Sambre et ont établi deux têtes de pont à proximité de Saint-Quentin. Kleist ne l'entend toutefois pas de cette oreille et convoque l'impétueux général le matin du 17 mai : « *Le 17 mai de bonne heure, la* Panzergruppe *me fit savoir qu'il fallait arrêter la marche et que je devais me trouver à 7 heures au terrain d'atterrissage des Storch pour un entretien personnel avec le général von Kleist. Celui-ci survint à l'heure dite et, sans saluer, se lança contre moi dans les plus violents reproches, arguant que j'avais passé outre les intentions du Haut commandement. Des faits d'armes de la troupe, il ne fut pas question. La première tempête apaisée, quand il reprit son souffle, je demandai à être relevé de mon commandement. Le général von Kleist sursauta puis acquiesça et me chargea de remettre le commandement au général le plus ancien. L'explication se termina là-dessus. Je revins au PC de l'*Armee-Korps *et convoquai le général Veiel pour lui passer les consignes. Puis j'annonçai par radio au groupe d'armées « von Rundstedt » qu'une fois le commandement transmis j'arriverais vers midi pour faire mon rapport.* »
Ainsi qu'il l'avait prévu avant la campagne, une crise de commandement est en train de se développer dans les hautes sphères allemandes. En pleine bataille, au moment décisif de l'offensive en cours, Guderian préfère démissionner que d'obéir à un ordre qu'il juge inadéquat. Le règlement de la crise doit se gérer à l'échelon de la *12. Armee* : le *Generalfeldmarschall* List est obligé de se rendre sur place pour tenter de limiter l'impact du différend. Le temps passe, Guderian fulminant de voir

▼ Défiant tous les pronostics de ses supérieurs, « Schneller Heinz » est parvenu à faire franchir la Meuse à ses trois *Panzer-Divisionen*. Ici, un *Panzer II Ausf. C* de la *1. Panzer-Division* traverse à gué un cours d'eau. ECPA-D

ses unités à l'arrêt alors qu'elles pourraient exploiter sans trop de pertes le déséquilibre momentané fragilisant le dispositif allié. C'est alors que List annule la destitution au nom du *Generalfeldmarschall* von Rundstedt. Cependant, le *Kommandeur* de la *12. Armee* souligne que l'ordre d'arrêt venait directement de l'*OKH*, et qu'il devait par conséquent être nécessairement appliqué. Mais il ajoute comprendre les raisons qui poussent le bouillonnant général à vouloir poursuivre ses mouvements. Aussi, au titre de l'*Armee-Gruppe*, donne-t-il l'autorisation à Guderian de « *continuer à pousser de l'avant de puissantes reconnaissances de combat* » ! Afin de mettre un fil à la patte de l'indomptable officier, List prend toutefois le soin de préciser que le poste de commandement du *XIX. Armee-Korps (mot.)* doit rester sur place afin que Guderian puisse être joint à tout moment.
En définitive, List a tranché ni en faveur de l'un, ni en faveur de l'autre : il a donné raison à von Kleist, le supérieur hiérarchique de Guderian, tout en permettant à ce dernier d'exploiter la percée et de pousser vers Amiens et la Manche. En pure perte ! « Schneller Heinz » décide malgré tout de rester à l'avant de son dispositif afin de pouvoir suivre au plus près le déroulement des opérations de ses unités. Il choisit de contourner les ordres et de progresser vers l'ouest. Or, l'homme est conscient que le quartier général de son corps d'armée peut être aisément localisé par le repérage goniométrique des services d'écoute de l'*OKH* et de l'*OKW* : il sait donc que si un déplacement est détecté, il risque la cour martiale. Décidément incontrôlable, Guderian opte pour la pose d'un câble téléphonique de campagne relié à son poste de commandement avancé, ce qui lui permet ainsi de récupérer sa liberté de mouvement sans véritablement désobéir, dans la mesure où il peut être joint à tout moment ! En jouant sur les mots, il conserve son autonomie et peut continuer à piloter ses unités depuis l'avant.
Guderian ayant retrouvé sa liberté d'action et l'offensive ayant repris son cours, le *XIX. Armee-Korps (mot.)* réalise une véritable prouesse en atteignant les côtes de la Manche le 21 mai. L'objectif de l'impensable plan Manstein est bel et bien réalisé et c'est Guderian qui, en maintenant une avance soutenue, a réussi à défier les pronostics les plus pessimistes de ses homologues. Notons par ailleurs que le 17 mai, la *7. Panzer-Division* a reçu le même ordre d'arrêt motivé par un souci identique de sécurisation des flancs. Tout comme Guderian, Rommel savait qu'il fallait profiter de la désorganisation du dispositif français pour prendre position de l'autre côté de la Sambre, à Landrecies. L'ancien commandant du bataillon d'escorte du *Führer* a joué la partie plus finement : une « panne » de transmission radio providentielle l'aurait empêché de recevoir l'ordre d'arrêt.
Ces deux épisodes simultanés permettent de mettre en évidence la véritable rupture apparue entre les commandements opérationnel et stratégique. Les généraux se trouvant sur le terrain, à la pointe du dispositif, perçoivent plus que n'importe qui le formidable atout des *Panzer-Divisionen* parfaitement articulées. Il faudra l'éclatante réussite de la campagne de France pour que la démonstration ouvre enfin les yeux de l'*OKW* et de l'*OKH*. Sans la quasi-insubordination d'un Guderian ou d'un Rommel, la *Wehrmacht* serait passée à côté d'un immense succès stratégique.

▲ Deux chars français FCM 36 de la 3e compagnie du 7e BCC détruits au carrefour de Connage, juste après la Meuse, par les *Landser* de l'*Infanterie-Regiment (mot.)* « Großdeutschland » le 14 mai 1940. Ce régiment d'élite est lui aussi sous les ordres de Guderian. - AMC # R00451-12

▲ L'auteur d'*Achtung Panzer!* dans son *Sd.Kfz. 251/6* lors de la campagne de l'Ouest. Le binôme de soldats au premier plan est en charge d'une machine à crypter *Enigma*, le dernier d'un émetteur-récepteur *FuG*. - Bundesarchiv Bild-101I-769-0229-12A (Erich Borchert)



AVANCER ET LAISSER L'INFANTERIE
RÉDUIRE LES POCHES DE RÉSISTANCE

Le futur *Generaloberst* estime que les faits qui se sont produits durant la campagne de France confirment entièrement l'une des thèses d'*Achtung-Panzer!* : la percée doit être obtenue et exploitée par une puissante force blindée ; les *Infanterie-Divisionen* suivent le sillage de cette dernière pour parfaire les encerclements et réduire les poches de résistance.

Quelques mois après la percée de Sedan, les officiers généraux, toujours persuadés que l'infanterie reste la reine des batailles, n'ont pas encore intégré la leçon magistralement donnée sur la Meuse. Ainsi, alors que l'opération « Barbarossa » est en préparation, Guderian se trouve de nouveau confronté à la vision rétrograde de l'emploi des chars de certains officiers supérieurs. Il explique dans ses mémoires : « *Malgré les leçons sans équivoques de la campagne de l'Ouest, l'unité de vues ne régnait pas au sein du Commandement suprême quant aux conceptions d'emploi des unités blindées. Cela éclata au cours des différents* Kriegsspiele *montés pour préciser les idées et former les chefs à la mission qui les attendait. Les généraux qui ne provenaient pas de l'Arme blindée penchaient vers la solution d'entreprendre la première brèche avec des divisions d'infanterie, sous le couvert d'une forte préparation d'artillerie, et de ne faire intervenir les chars que lorsque la brèche aurait une certaine profondeur et prendrait figure de percée. Les généraux de blindés attachaient par contre beaucoup de prix à avoir les chars en première ligne dès le début. Cette arme leur paraissait en effet détenir la puissance de choc de l'attaque, ils attendaient de son emploi une rupture rapide et profonde, et ils entendaient exploiter immédiatement ce succès initial grâce à la rapidité des moteurs. Ils avaient appris en France à quoi aboutissait le procédé inverse : à l'instant du succès, les routes étaient encombrées par les colonnes hippomobiles, interminables et lentes, des divisions d'infanterie, entravant les mouvements des chars. Il leur semblait donc nécessaire de mettre en première ligne les divisions blindées dans les secteurs où il fallait percer ; on ferait intervenir les divisions d'infanterie là où il y avait d'autres problèmes à résoudre, la conquête d'une position fortifiée par exemple.* »

Pour l'époque, cette idée en est encore au stade de l'innovation, Guderian et ses pairs inversant peu à peu la tendance : les chars n'appuient plus l'infanterie, c'est l'infanterie qui appuie les chars. C'est précisément cette vision révolutionnaire de l'emploi de l'Arme blindée qui lui permet de donner toute la mesure de sa puissance offensive.

Au début de la gigantesque offensive à l'Est, le désormais *Generaloberst* Heinz Guderian (promu suite à sa brillante campagne de France le 19 juillet 1940) se trouve à la tête de la *2. Panzer-Armee*, une formation blindée de taille équivalente à celle d'une armée. Cette affectation a valeur de récompense, l'homme jouissant de fait d'une véritable autonomie. Dès les premiers jours de « Barbarossa », il utilise ses préceptes et réussit une percée très rapide après avoir franchi le fleuve Boug. Après cinq jours de campagne en Union soviétique, la première grosse victoire tactique de ses troupes est obtenue par l'encerclement d'un énorme contingent de l'Armée rouge (290 000 hommes, 3 332 chars et 1 809 canons) à Bialystok, au sud de Minsk, suite à la jonction avec l'aile droite de la *3. Panzer-Armee* d'Hermann Hoth. Cette impressionnante victoire ouvre la voie à une exploitation immédiate vers Smolensk. L'officier prussien décide de ne pas perdre de temps, ni ses précieux blindés qu'il ne

► Le « Blitzkrieg » trouve sa forme la plus aboutie lors de l'opération « Barbarossa », les grands espaces russes se prêtant idéalement aux manœuvres d'enveloppement des *Panzer*, notamment ceux de la *2. Panzer-Armee* de Guderian. Les pertes de l'Armée rouge à l'été 1941 sont par conséquent dantesques. Ce cliché montre une formation de T-26 anéantie après qu'elle a surpris une colonne motorisée allemande (en témoigne l'épave de la Horch *Kfz. 15* à droite). - Archives Caraktère

▲ Toujours à l'avant ! Heinz Guderian passe au beau milieu de ses hommes à bord de son *Sd.Kfz. 251/6* paré du fanion d'identification de véhicule d'état-major d'une armée, en l'occurrence la 2. *Panzer-Armee*.
Archives Caraktère

veut pas voir réduits à écraser la poche de résistance constituée par les armées soviétiques encerclées. La mission est donc attribuée à l'infanterie, pendant que les *Panzer* foncent vers l'est et franchissent la Bérézina le lendemain. L'opération est rondement menée et le succès sourit encore aux armes allemandes. « Schneller Heinz » pressent que l'adversaire est désarçonné par la rapide progression de ses *Panzer* et que l'heure est maintenant venue de transformer les succès locaux initiaux en une grande victoire tactique. Estimant ses flancs faiblement menacés, Guderian ordonne donc de foncer vers Orcha pour franchir le Dniepr dans la foulée. Son supérieur immédiat, le *Generalfeldmarschall* von Kluge, désapprouve la manœuvre qu'il estime beaucoup trop dangereuse. Il déclare à son subordonné : « *vos opérations tiennent toujours à un fil de soie.* » Après avoir insisté et démontré que sa manœuvre est déjà trop engagée pour être interrompue, le *Generaloberst* arrache à son chef l'accord de poursuivre son plan. Ainsi, le Dniepr est franchi avant que les Russes ne puissent s'organiser et mettre en place des contre-mesures adéquates.

Guderian a fait ici preuve de flexibilité, la manœuvre initiale du Boug à Bialystok s'étant déroulée comme elle avait été planifiée, et il a entrevu dans la suite de l'opération vers Smolensk la possibilité de gains plus substantiels, proposant de suite un amendement du plan prévu. Il était tellement sûr de son fait qu'il a ordonné la mise en œuvre de la traversée du Dniepr avant même d'avoir obtenu l'aval de ses supérieurs. Une nouvelle fois, sa prise d'initiative s'est avérée être un succès. Guderian n'a rien modifié à sa manière de commander depuis la campagne de France, obtenant d'entrée des résultats spectaculaires…

Il serait toutefois faux d'affirmer comme von Kluge, que le penseur de l'Arme blindée moderne ne prend pas soin de peser le pour et le contre avant de se lancer dans chacun de ses coups de main. L'homme reste les pieds sur terre et prend les précautions qui s'imposent s'il trouve une opération par trop hasardeuse. Plusieurs exemples émaillent ses campagnes et démontrent qu'au contraire, il ne prend la décision de « foncer » qu'après une analyse bien pesée de la situation. Début septembre 1941, par exemple, Guderian se rend compte que le flanc gauche de sa *2. Panzer-Armee* est menacé. Sa progression s'accompagne de missions de sécurisation qui ralentit le tempo des chars au point qu'il se fait réprimander par von Brauchitsch pour avoir traîné inutilement dans le secteur Nord de Kiev. Ainsi, Guderian fait toujours preuve d'un grand discernement, d'aucuns diront de flair, pour décider si la situation donnée est propice à une phase d'exploitation ou s'il est préférable de sécuriser au préalable les gains obtenus. Ce flair est facilité par sa présence quasi permanente sur le terrain. À l'affût du moindre indice susceptible de le renseigner sur l'adversaire, il sonde littéralement le dispositif de ce dernier au fur et à mesure de l'avancée, pour s'assurer que l'ennemi est désarçonné et qu'il sera incapable d'un sursaut pouvant mettre ses formations de pointe en situation délicate. Ainsi, le 9 septembre à Kmeliov, il fait la constatation suivante : « *Au nord de la ville, le Romen formait une large coupure, couverte au surplus par les fossés antichars et les obstacles barbelés des Russes. Qu'ils n'eussent pu tenir cette position prouvait que l'apparition de la* 3. Panzer-Division *les avait totalement surpris et qu'avec ce coup de boutoir, la percée était chose faite.* » En l'absence de signes en cette direction et en présence de contre-attaques décidées et bien menées de la part de l'ennemi, il n'hésite pas à réviser son jugement, adoptant une posture plus prudente. En cas de difficulté en effet, Guderian ne prend pas pour argent comptant les rapports alarmants de la troupe qui lui parviennent, et exige de se rendre compte par ses propres yeux. Arrivé sur les lieux d'un engagement, l'officier analyse le terrain comme c'est par exemple le cas devant Moscou, lors de l'hiver 1941 : « *Dans la matinée, le général Lemelsen m'apprit à Lepifan qu'une crise était survenue durant la nuit à la* 29. Infanterie-Division (mot.). *Abandonnant canons et véhicules, le gros de la 239e division d'infanterie sibérienne avait percé vers l'Est. La mince ligne d'encerclement de la* 29. Infanterie-Division (mot.) *n'avait pu interdire la percée et nos troupes avaient subi de lourdes pertes. De l'état-major de la division, je me rendis à l'*Infanterie-Regiment 71, *le plus durement éprouvé. Je crus d'abord que le malheur avait été provoqué par une négligence dans les mesures de sécurité et de reconnaissance. Mais les rapports que le chef de bataillon et les commandants de compagnie me firent sur les lieux me montrèrent clairement que la troupe avait fait son devoir et n'avait succombé qu'à la supériorité numérique. Les nombreux morts qui étaient tombés complètement équipés, et les armes à la main, témoignaient dans un langage bouleversant de la vérité des comptes rendus.* » C'est cette volonté d'appréhender la situation par lui-même, ainsi qu'il le préconisait avant-guerre, qui évite à Guderian la prise de décisions précipitées, et donc erronées.

▼ Des *Sd.Kfz. 250* de la *4. Panzer-Division* traversent une ville soviétique. Au cours de cette campagne, encore, le « G » identifie les véhicules comme appartenant à la *2. Panzer-Armee* de « Schneller Heinz ». Avec l'avalanche de succès de l'été et de l'automne 1941, l'homme espère atteindre Moscou avant l'hiver. Ses vues ne l'emporteront pas face à la détermination d'Hitler de s'assurer le contrôle du « grenier à blé » ukrainien. - Archives Caraktère

Panzerkampfwagen I Ausf. A
Leichte Zug, Stabskompanie
II. Abteilung, Panzer-Regiment 5
3. Panzer-Division
Allemagne, décembre 1935

Panzerkampfwagen III Ausf. A
2 Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 2
Panzer-Brigade 1, 1. Panzer-Division
Pologne, septembre 1939

Panzerkampfwagen IV Ausf. A
8. Kompanie, II. Abteilung
Panzer-Regiment 2
Panzer-Brigade 1,
1. Panzer-Division
Pologne, septembre 1939

Panzerkampfwagen II Ausf. C
III. Abteilung, Stabskompanie
Panzer-Regiment 25
7. Panzer-Division
Allemagne, avril 1940

▶ Il est bien souvent difficile de déterminer la part de responsabilité des généraux allemands dans la folle entreprise d'extermination nazie à l'Est. Guderian ne semble pas aussi impliqué que l'ont été des Reichenau, des Hoth ou des Manstein. En revanche, quelle a pu être la nature de ses relations avec les sinistres *SS-Einsatzgruppen* opérant sur les arrières de son secteur ? L'on peut ainsi se demander quel sort fut réservé à cette longue colonne de prisonniers composée, pour moitié, de soldats de l'Armée rouge et... de civils. Les véhicules allemands de ce cliché pris dans la région de Smolensk appartiennent sans conteste à la *2. Panzer-Armee* de Guderian, la *Funkwagen* du premier plan portant l'insigne de la *267.* ou de la *295. Infanterie-Division*. Archives Caraktère

UNE ÉTHIQUE GUERRIÈRE

Mener des troupes au combat, c'est aussi leur donner des lignes directrices quant au comportement à adopter vis-à-vis des populations locales. Lors de la campagne de France de 1940, les unités de la *Wehrmacht* se sont globalement comportées correctement avec les civils. Sur le front de l'Est, en revanche, l'attitude des militaires allemands est loin d'être aussi irréprochable. Il est intéressant d'examiner la posture de Guderian durant cette épouvantable guerre à l'Est.

Le 22 juin 1941, lorsque débute l'offensive allemande, l'Union soviétique n'a ratifié aucune convention relative au droit de la guerre. Dans ses mémoires, Guderian précise que l'état-major de la *Wehrmacht* a transmis peu de temps auparavant un ordre controversé : « *Peu avant le début des hostilités, un ordre de l'*OKW *sur le traitement des populations civiles et des prisonniers de guerre en Russie fut transmis directement aux corps d'armée et aux divisions. Il contenait des dispositions qui ne rendaient plus obligatoire en toutes circonstances l'application du code de justice militaire en cas de sévices commis contre la population civile et les prisonniers de guerre, mais les soumettait à l'appréciation des supérieurs hiérarchiques directs. Cet ordre était au plus haut point susceptible de nuire à la discipline. Le commandant en chef de l'armée avait évidemment éprouvé le même sentiment, car l'ordre était accompagné d'un additif du maréchal von Brauchitsch, indiquant qu'il ne fallait pas l'appliquer s'il menaçait de porter atteinte à la discipline. Ce danger était patent* a priori, *à mon avis et à celui, unanime, de mes généraux commandants de corps ; j'interdis de diffuser l'ordre aux divisions et prescrivis son renvoi à Berlin. Cet ordre, qui joua après la guerre un rôle considérable dans les procès menés contre des généraux par nos anciens ennemis, ne fut en conséquence jamais appliqué dans ma* Panzergruppe. »

Dans les conditions particulières du théâtre d'opérations, ne pas réprimer les excès inévitables de la troupe crée une situation propice aux crimes de guerre. En ne diffusant pas cet ordre, le chef de la *Panzergruppe 2* aurait donc limité les exactions dans son secteur. Si cette attitude dédouane l'officier des *Panzer* quant à l'éventualité de brutalités perpétrées sous son commandement, cette instruction est donnée dans le but de maintenir la discipline et pas au nom d'une certaine éthique guerrière. Par ailleurs, cet ordre n'a pas empêché les sauvages *SS-Einsatzgruppen* d'Heinrich Himmler de commettre leurs sinistres besognes d'extermination dans le sillage des unités placées sous la responsabilité du général.

En tout état de cause, rien ne permet d'affirmer l'existence d'une complicité de crime de guerre dans le secteur

▼ Guderian est un général très soucieux du sort de ses hommes et la rudesse de l'hiver 1941-42 lui donne l'occasion de le démontrer, cette prise de position étant cependant vécue comme une démonstration de faiblesse par Hitler : comment à sa place rester indifférent à la vue de ces artilleurs vêtus de leur simple capote de drap *Mantel* et enguenillés dans des draps blancs ? AMC # R00413-01

d'action du *Generaloberst*. Rappelons d'ailleurs que Guderian n'a pas été traduit au procès de Nuremberg, en dépit de l'insistance des Soviétiques et des Polonais qui voulaient juger en bloc tous les membres de l'état-major de la *Wehrmacht*. Les juges américains ont pour leur part estimé que le comportement du soldat avait été cohérent avec sa mission d'officier en guerre. Enfin, son témoignage sur la première phase de la campagne de Russie montre chez Guderian un souci constant du respect des populations : il partage les réserves de blé saisies en Ukraine avec les civils. Lorsque son état-major occupe la résidence de l'écrivain Léon Tolstoï, il fait mettre les meubles du musée sous scellés afin de s'assurer que rien ne soit endommagé ou dérobé.

▲ La marche sur Moscou est un calvaire pour les *Landser* autant que pour la mécanique des *Panzer*. Vêtus de simples draps blancs réquisitionnés en guise de tenue de camouflage, ces soldats accompagnent un *Panzer IV* et un *Panzer III* dont le moteur est soumis à rude épreuve par des températures quasi polaires.
Archives Caraktère

◀ Cette équipe de transmissions de la *2. Panzer-Armee* a pour sa part la chance de bénéficier du refuge (et de la cheminée) d'une maison russe. Guderian n'en a alors plus que pour quelques semaines à la tête de son armée blindée.
Archives Caraktère

ÊTRE SOLIDAIRE DE SES HOMMES

Guderian a un sens élevé du rôle d'officier. Il se sent responsable du sort réservé à ses hommes et totalement solidaire d'eux. Il n'accepte pas de les voir souffrir à la suite de décisions erronées. Pendant la longue marche sur la route de Moscou, le potentiel offensif de la *Panzergruppe 2* s'émousse progressivement. Epuisés par une progression sans fin dans la boue, soumis aux rigueurs du climat sans habillement d'hiver, les soldats allemands subissent des pertes considérables à cause du froid.
« Schneller Heinz » a relu les campagnes de Napoléon et de Charles XII en se préparant à l'opération « Barbarossa ». Il sait que l'hiver ne peut être affronté en rase campagne et qu'il est préférable de le passer sur des positions préparées à l'avance et bénéficiant d'un confort relatif. Aussi, le Prussien s'offusque-t-il lorsque ses suggestions ne sont pas écoutées. Il se dit torturé d'insomnie lorsqu'il pense à ses *Landser* obligés de rester dehors par des températures polaires descendant par moments jusqu'à – 50°C. Il qualifie d'effroyable et d'inimaginable le manque de considération de l'*OKW* pour les conditions de vie des soldats de l'*Ostfront*. Cette sollicitude et sa conviction de la stupidité des dernières tentatives de prendre Moscou le poussent à entreprendre un déplacement jusqu'au quartier général du *Führer* en Prusse orientale. Il décrit dans ses mémoires son plaidoyer en faveur de ses soldats : « *Tout soldat allemand sait qu'en temps de guerre, il doit mettre sa vie à la disposition de sa patrie et nos soldats ont véritablement prouvé jusqu'à présent qu'ils étaient prêts à assumer ce sacrifice. Mais on ne doit l'exiger que si l'enjeu en vaut la peine. L'instruction qui m'a été transmise conduira à des pertes sans aucun rapport avec les résultats concrets. Ce n'est, comme je le propose, que sur la ligne Zousa - Oka que la troupe trouvera des positions fortifiées datant des combats d'automne et une protection contre la température. Je vous demande de songer que ce n'est pas l'ennemi qui nous a causé tant de pertes sanglantes, mais l'ampleur du froid qui nous a coûté deux fois plus de gens que le feu adverse. Celui qui a vu les hôpitaux pleins d'hommes gelés, sait ce que cela signifie.*
– *Je sais*, dit Hitler, *que vous vous êtes beaucoup dépensé et que vous avez beaucoup vécu avec la troupe. Je le reconnais. Mais vous êtes trop proche des événements. Vous vous laissez trop impressionner par les souffrances du soldat. Vous avez trop de compassion pour lui. Il vous faudrait prendre plus de recul. Croyez-moi de loin, on voit les choses avec plus de précision.*
– *Mon devoir est de tempérer autant que je le puis les souffrances de mes soldats, cela va de soi. Mais c'est bien difficile, lorsque les hommes n'ont toujours pas de pantalons d'hiver et que l'infanterie presque tout entière se promène en pantalons de treillis. Les bottes, le linge, les gants, les passe-montagnes, ou bien font totalement défaut ou bien se trouvent dans un état pitoyable.*
– *Ce n'est pas vrai*, fit Hitler en s'emportant. »
Cette démarche considérée comme emprunte de défaitisme lui vaut en partie de tomber en disgrâce et d'être limogé le 25 décembre 1941. Cette prise de position, dont la portée semble avoir été mal calculée par Guderian, lui a néanmoins permis de soulager sa conscience en se montrant plein d'empathie envers la troupe.

▲ Lorsque les circonstances le permettent, Heinz Guderian troque son *Sd.Kfz. 251/6* de commandement pour une voiture d'état-major Horch 901 *Kfz. 21 Kommandeurskabriolet*, plus mobile, qui lui permet de parcourir la ligne de front pour visiter les divisions ou faire le point de la situation avec les commandants des unités placées sous ses ordres. Une hyperactivité que nombre de ses pairs sont loin de partager, mais qui lui vaut une grande popularité auprès de la troupe.
Archives Caraktère

UN CHEF DE GUERRE INCOMPRIS

Guderian est un visionnaire. Pragmatique jusqu'au bout des ongles, il envisage la campagne de France comme la possibilité de démontrer la justesse de la doctrine qu'il a contribué à mettre au point. Il prépare ses futures opérations avec un soin minutieux et une précision sans pareil. Cette planification est en parfaite adéquation avec ce qu'il a annoncé quelques années plus tôt dans le livre *Achtung-Panzer!*. Chef d'orchestre connaissant parfaitement les subtilités de sa partition, il pousse ses unités dans un enchaînement impeccable des actions pour atteindre un résultat clairement identifié au préalable. Cette façon de procéder et de ne rien laisser au hasard tranche avec le style de Rommel, maître, lui, de l'art de l'improvisation.

Avant le *Westfeldzug*, Guderian a le sentiment d'être l'un des seuls à avoir conscience de l'outil militaire novateur que constituent les dix *Panzer-Divisionen* perfectionnées lors de la campagne de Pologne. Si Hitler pense également que la victoire peut être obtenue en suivant l'astucieux plan de von Manstein, il est loin d'imaginer le résultat qu'il peut en attendre. C'est probablement l'une des raisons qui le pousse à cette préparation de l'offensive à l'Ouest, plusieurs fois remaniée. Pour Guderian, ce qui va se jouer en mai 1940 n'est pas seulement le sort d'une guerre mais aussi celui d'une doctrine à laquelle il a consacré sa vie pendant l'entre-deux-guerres. Orthodoxe, « Schneller Heinz » l'est à sa manière, en appliquant strictement le processus mis au point sur le plan purement théorique avant 1939. La mécanique guerrière implacable révèle à cette occasion tout son potentiel. Le succès qui en découle se traduit pour le promoteur de l'Arme blindée par une progression hiérarchique fulgurante qui le propulse à la tête d'une *Panzergruppe*. À cet échelon, il peut plus encore donner la mesure de l'outil qu'il a forgé, au point de dérouter l'*OKW* par son arrivée fulgurante sur la frontière suisse en juin 1940.

Cette éclatante victoire permet de résorber la fracture idéologique existant entre les officiers de *Panzer* et une partie du commandement supérieur : au moment de l'invasion de l'URSS, les unités blindées sont en effet invitées à jouer un rôle de premier plan. L'infanterie, quant à elle, continue toutefois de tenter d'imposer ses vues et Guderian n'hésite pas à transgresser les ordres pour que ses blindés puissent se battre dans le rôle qui leur est attribué. Il s'ensuit un emballement, l'*OKW* et Hitler en particulier finissent par en demander trop aux *Panzer-Divisionen*. Le talon d'Achille des chars est totalement oublié : il n'y a aucune considération pour la limite de la mécanique. Les moteurs et les chenilles souffrent de la sollicitation prolongée sur les difficiles terrains de l'Est. Guderian est parfaitement conscient du danger de cette négligence et, pour ces raisons, tente de convaincre le *Führer* de ne pas s'emparer de l'Ukraine pour privilégier la prise de Moscou. Les prévisions du spécialiste de l'Arme cuirassée s'avèrent dramatiquement correctes et la marée blindée allemande vient mourir à quelques kilomètres du Kremlin. Son opposition énergique et la véracité de son pronostic dérangent le pouvoir, qui finit par l'écarter en en faisant l'un des boucs émissaires limogés à la suite de l'échec de « Barbarossa ». ■

Panzerkampfwagen II Ausf. b
4. Zug, II Abteilung
Panzer-Regiment 7
10. Panzer-Division
France, juin 1940

Panzerkampfwagen III Ausf. E
3. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 15
11. Panzer-Division
Balkans, avril 1941

Panzerkampfwagen III Ausf. H
6. Kompanie, II. Abteilung
Panzer-Regiment 3
2. Panzer-Division
Union Soviétique, septembre 1941

Panzerkampfwagen 38(t) Ausf. E/F
Stabskompanie / II. Abteilung
Panzer-Regiment 10
8. Panzer-Division
Union Soviétique, Pays Baltes, juin 1941

Limogé devant Moscou pour son excès de franchise, Guderian est tenu à l'écart de la conduite de la guerre pendant quatorze mois. Or, l'année 1942 correspond au déclin progressif de la *Panzerwaffe*. Les Soviétiques alignent leurs redoutables T-34 en nombre croissant, tandis que le Sherman fait son apparition à El-Alamein. Pour remédier à cette situation, Hitler décide de placer à la tête de l'organe présidant aux destinées de l'Arme blindée du *Reich* l'homme qui lui a donné ses plus belles heures de gloire. Le 17 février 1943, « Schneller Heinz » sort de l'oubli pour prendre la direction de l'inspection des troupes blindées.

UNE ANNÉE PERDUE

Fuller met sans cesse en avant l'existence d'un facteur tactique constant : celui de l'évolution continuelle de l'armement. Selon le théoricien britannique, toute nouvelle arme ou méthode de combat se voit inévitablement opposer une contre-mesure à moyen terme. Le concept de la guerre-éclair n'échappe pas à la règle. À partir de 1942, l'Arme blindée allemande engrange certes encore de très jolis succès, mais plus aucun n'est aussi stratégiquement décisif que ceux des campagnes de France, de Pologne ou des Balkans. Au fil des mois, le différentiel technologique et tactique dont bénéficie l'Armée allemande s'amenuise. Le canon de 76,2 mm du T-34, associé à un profil balistique révolutionnaire et à une excellente mobilité, permet aux Soviétiques de défendre victorieusement Moscou et de procéder au désastreux encerclement de Stalingrad. Du côté des Britanniques, la loi du « prêt-bail » favorise la mise en service en Afrique du Nord des M3 Lee et M4 Sherman équipés d'un tube long de 75 mm. Ces pièces constituent une évolution sensible par rapport aux *2-Pdr* armant jusque-là Matilda et Valentine. L'ensemble de ces bonds en avant qualitatifs du côté allié initie le déclin du potentiel offensif de l'Axe.

À LA TÊTE DE L'INSPECTION DES TROUPES BLINDÉES

▲ *Panzer III Ausf. N* de la *schwere Panzer-Abteilung 501* en Tunisie. La présence de ce type d'engin dans les bataillons lourds de la *Panzerwaffe* témoigne des insuffisances de l'industrie militaire allemande, incapable de pourvoir intégralement la dotation des unités de Tiger. On y remédie donc en faisant appel à des chars déjà dépassés... - US Nara

Le 23 janvier 1942, Hitler ordonne de pousser la cadence des chaînes d'assemblage de blindés afin de sortir 600 *Panzer* par mois. À cette époque, la production se concentre principalement sur trois modèles : les *Panzer 38(t)*, *III* et *IV*. Le petit char tchèque est devenu obsolète et ne sera plus produit à partir de juin, son excellent châssis sera néanmoins retenu pour servir de base à plusieurs modèles d'automoteurs. Par ailleurs, le canon de *5cm* des *Panzer III* ne dispose plus d'une allonge suffisante pour rivaliser avec les nouveaux tubes montés sur les chars adverses. La seule possibilité en attendant l'arrivée du Panther et du Tiger est d'équiper les *Panzer IV* d'une pièce longue de *7,5cm*. C'est chose faite en mars 1942 avec la sortie de la mouture *Ausf. F2*. En outre, le chancelier est persuadé que les obus à charge creuse vont supplanter les perforants et rendre l'Arme blindée obsolète. Le dictateur estime que l'artillerie automotrice pourrait être la réponse à cette évolution. Il ordonne en conséquence que l'industrie allemande s'engage sur cette voie, d'autant qu'il est beaucoup plus aisé de produire un engin dépourvu de tourelle qu'un char.

▲ Les batailles de l'été 1942, que cela soit dans les steppes du sud de l'Ukraine ou dans le désert égyptien, ont mis en évidence la nécessité pour les Allemands de munir leurs *Panzer IV* d'un canon long de *7,5cm*, davantage taillé au combat contre les chars adverses. L'on voit ici en janvier 1943, probablement lors de l'opération « Wintergewitter », un *Panzer IV Ausf. G*, version plus aboutie que son prédécesseur *Ausf. F2*.
AMC # R00439-21

Après l'arrêt de la production des *Panzer III* au profit des *Sturmgeschütze*, à partir du mois d'octobre, c'est le nombre de *Panzer IV* à sortir des chaînes qui est réduit pour permettre d'augmenter le nombre d'automoteurs. Guderian souligne dans ses mémoires qu'en procédant de la sorte, la *Wehrmacht* passe petit à petit de l'offensive à la défensive.

Pourtant, les ingénieurs allemands ne restent pas inactifs en 1942. Au contraire, il serait plus juste de parler d'un foisonnement de projets dans leurs esprits. Aux côtés de deux projets phares – Tiger et Panther – gravitent d'autres initiatives engloutissant les capacités de l'industrie du pays. En mars, Hitler demande la production de douze *Panzer IV* au blindage frontal renforcé à 80 mm, en vue de l'attaque de Malte. Le programme du gigantesque Maus est lancé en même temps. À partir de septembre, les premières leçons tirées de la bataille de Stalingrad mettent en exergue la faiblesse structurelle des chasseurs de chars à superstructure ouverte lors de combats urbains. Le Tiger, alors au début de sa vie industrielle, est tout à coup pressenti pour recevoir un obusier de *21cm*. Pendant ce temps, les usines éprouvent toutes les peines du monde à produire suffisamment d'exemplaires du seul char réellement efficace à cette époque : le *Panzer IV*. Uniquement 994 engins de ce type sont produits en 1942, alors que la somme des *Panzer III* et *IV* perdus sur le front de l'Est – donc hors Afrique du Nord ! – dépasse deux mille unités ! Une crise du matériel se développe petit à petit au sein de l'Armée allemande.

Devant la frayeur née de la découverte du potentiel offensif du T-34, le Haut commandement allemand décide d'accélérer la mise en œuvre du programme du Tiger, prévu à l'origine pour affronter le KV-1, dont l'existence a été révélée au cours de la campagne de Finlande de l'hiver 1940. Deux firmes sont mises en concurrence pour le projet : Henschel et Porsche. Il en résulte deux modèles de Tiger ; celui de Porsche montrera des faiblesses de fiabilité si importantes que les châssis produits seront transformés en automoteurs équipés d'un canon long de *8,8cm*. Vainqueurs de la compétition, les rares premiers Tiger Henschel sont engagés prématurément sur le front de l'Est. Guderian explique

▶ Au centre d'essais de Kummersdorf, des ingénieurs de la *Wehrmacht* évaluent un T-34/76 capturé sur l'Armée rouge, l'une des désagréables surprises réservées par Staline aux *Landser*. De l'analyse de ce formidable engin – bien armé, rapide et redoutablement protégé –, les Allemands vont extrapoler leur propre réponse : le *Panzer V* Panther.
Archives Caraktère

dans ses mémoires l'erreur commise par Hitler à cette occasion : « *C'est en septembre 1942 que le Tiger fut engagé pour la première fois. La vieille expérience de la Grande Guerre disait que, pour utiliser de nouveaux moyens de combat, il fallait avoir la patience d'attendre que fussent assurées leur production massive et, de ce fait, leur entrée en action massive. Déjà, lors du précédent conflit, les Français et les Anglais avaient prématurément engagé leurs chars par petites unités ; cela leur avait coûté le grand succès qu'ils auraient pu en attendre. La critique militaire avait constaté cette faute et l'avait blâmée. Moi-même, j'avais souvent écrit et parlé du sujet. Hitler le savait. Mais il brûlait du désir d'essayer son grand numéro à succès. Il lui fixa une mission tout à fait secondaire : une attaque bien localisée dans la région la plus contre-indiquée, les forêts marécageuses des environs de Leningrad, où les chars lourds ne pouvaient avancer dans les layons qu'en colonne par un, roulant ainsi droit sur les tubes de la défense antichar postée elle aussi sur les chemins. Nous y récoltâmes des pertes importantes que l'on aurait pu éviter ; le secret fut dévoilé, ce qui nous fit perdre le bénéfice de toute surprise ultérieure. La déception fut d'autant plus grande que le désavantage du terrain fit échouer l'attaque.* »

En novembre 1941, en complément au programme du Tiger, le *Heereswaffenamt* lance le projet dédié au Panther. Au départ, l'idée maîtresse est de produire un engin qui s'inspire morphologiquement du T-34. Après six mois de concurrence entre les bureaux d'études de MAN et de Daimler-Benz, des complications industrielles alliées à la volonté des ingénieurs germaniques de faire mieux que leurs *alter ego* slaves débouchent sur un char d'un concept novateur. Hitler penche pour le projet le plus compliqué à produire et ordonne la commande de 200 exemplaires chez Daimler-Benz, alors que le prototype de MAN utilise un moteur existant, une suspension plus facile à réparer et une tourelle déjà en cours de fabrication. La production du Tiger débute en août 1942, tandis que celle du Panther est entamée en janvier 1943. Il s'est donc écoulé une année avant que les engins susceptibles de contrecarrer le T-34 ne commencent à sortir des chaînes de production, et ce à une cadence très lente ! Il n'y a en effet que 83 Tiger sortis d'usine le 31 décembre 1942. Les Panther s'assemblent encore plus lentement, puisqu'il n'y en a que 4 construits en janvier 1943, 11 de plus en février et 25 en mars, avant que la production ne soit temporairement interrompue en avril. Pire encore, les nouveaux fauves souffrent d'innombrables maladies de jeunesse.

LA *PANZERWAFFE* EN CRISE

Ainsi, durant toute l'année 1942, la *Panzerwaffe* voit petit à petit s'effriter sa suprématie en matière d'armement. L'équilibre est cependant maintenu grâce à la qualité manœuvrière supérieure des équipages allemands.
Mais la situation tourne à la catastrophe en février 1943. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser l'évolution des effectifs en *Panzer* sur le front Est entre décembre 1942 et le mois de mars de l'année suivante. Il passe en effet de 1 723 engins opérationnels à 981 ! Dans ces conditions, il est évident que si aucun plan drastique n'est mis au point rapidement, l'Armée rouge va reprendre l'initiative à coup sûr. À Berlin, l'état-major en est parfaitement conscient, d'autant que les ressources allouées aux deux nouveaux engins diminuent le potentiel industriel dédié au *Panzer IV*. Sur le terrain, les *Kommandeure* divisionnaires de la *Panzerwaffe* ont perdu la confiance du commandement et réclament une direction énergique et experte en la matière. D'aucuns soufflent dans l'oreille du *Führer* que Guderian pourrait être l'homme de la situation. Voici comment le *Generaloberst* décrit le contexte qui poussa le dictateur a le rappeler en service actif : « *Le danger ainsi suspendu était d'une telle ampleur que l'Arme blindée aussi bien que les membres les moins clairvoyants de l'entourage militaire d'Hitler se mirent à chercher un homme capable de parer* in extremis *au chaos menaçant.*

▼ Ce cliché illustre à lui seul l'état catastrophique dans lequel se trouve la *Panzerwaffe* à l'hiver 1942-43 : les mécaniciens de cet atelier d'une *Panzer-Division* semblent dubitatifs à la vue du travail qu'ils ont à accomplir et des moyens dérisoires qui leur sont alloués, en l'occurrence des chariots hippomobiles faisant des va-et-vient pour acheminer les pièces de rechange dans ce véritable « cimetière des éléphants ».
Archives Caraktère

*On déposa sur la table d'Hitler mes ouvrages d'avant-guerre, on obtint qu'il les lût. Puis, on lui proposa de me faire venir. On finit par surmonter assez sa méfiance contre ma personne pour le faire consentir à m'entendre au moins une fois. Et c'est ainsi qu'à ma très vive surprise, je fus appelé au téléphone le 17 février 1943 par l'*Heerespersonalamt *et convoqué pour un entretien avec Hitler au quartier général du* Führer *à Vinitza* ».

Il faut toutefois remettre cette entrevue dans son contexte historique. Le mois de janvier 1943 marque pour l'Allemagne celui de son entrée dans la guerre totale. Pour la première fois depuis le début du conflit, le peuple allemand va voir son mode de vie évoluer pour connaître une véritable économie de guerre. Ces mesures décidées en janvier concernent notamment l'allongement du temps de travail hebdomadaire à soixante heures. Par cette initiative énergique, la production des armements va se voir très sensiblement accélérée. Aussi le redressement spectaculaire de la *Panzerwaffe* au début de l'année ne sera-t-il pas seulement le fait de Guderian, mais aussi celui du régime nazi. Les actions de l'ancien *Kommandeur* de la *Panzergruppe 2* s'inscrivent dans un plan plus global.

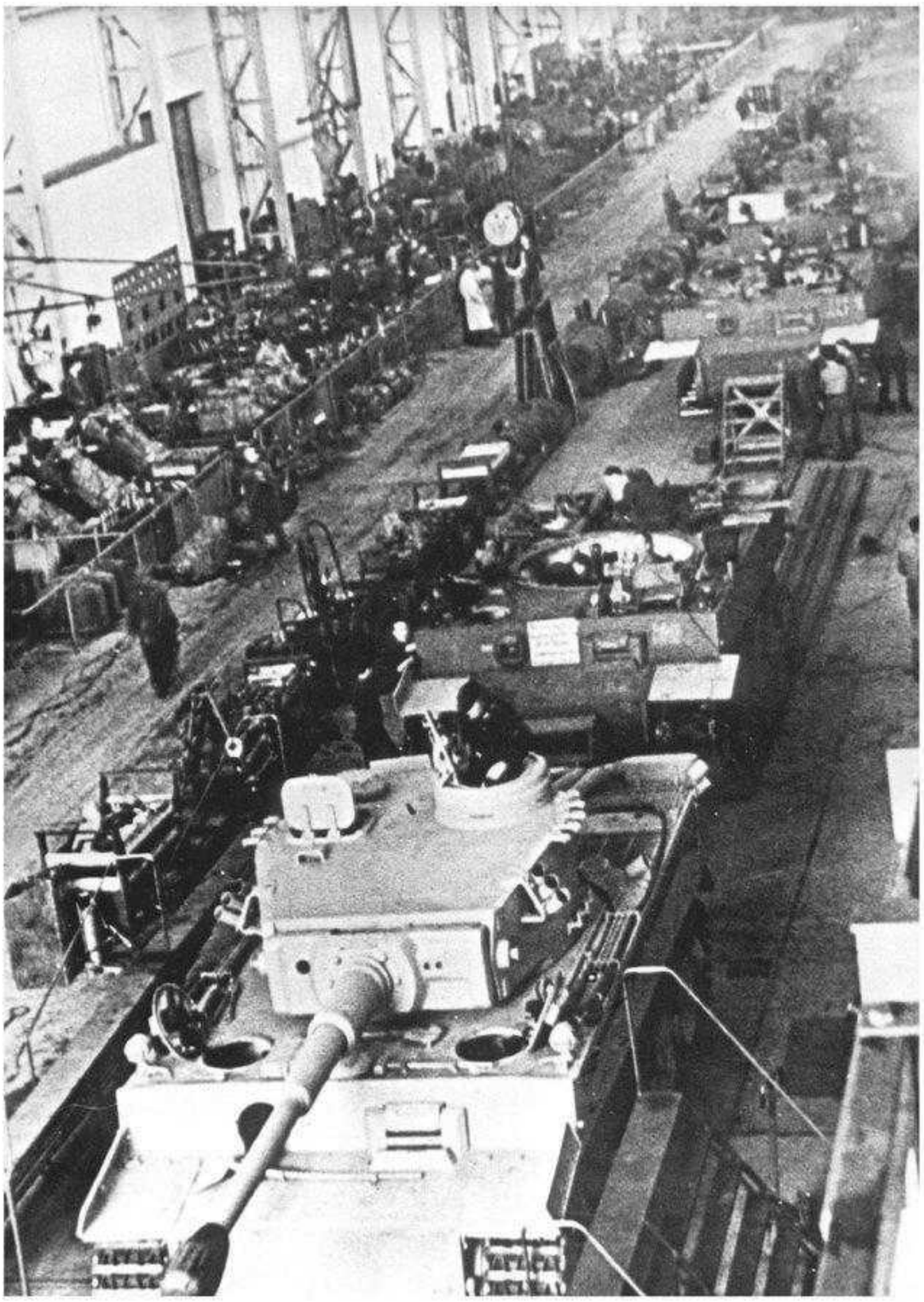
Hitler rencontre l'officier déchu le 21 février. Il débute l'entretien en reconnaissant que son limogeage était une erreur. Si Guderian accepte avec un certain enthousiasme la mission, il reste vigilant quant à sa liberté d'action et sa faculté d'agir sur les événements. Il ne veut pas user son énergie à faire prévaloir ses projets pour rien et, pour éviter que cela ne soit le cas, demande à dépendre directement du *Führer*. Le 28 février, ce dernier signe une directive de service pour l'inspecteur général des unités blindées (*Generalinspekteur der Panzertruppen*) stipulant les rôles et responsabilités de Guderian à ce poste. Hitler y précise que l'inspecteur général des unités blindées est responsable envers lui du développement de l'Arme blindée censée jouer un rôle décisif dans la conduite de la guerre, ce qui octroie au *Generaloberst* les prérogatives d'un général commandant une armée. L'homme devient de fait le supérieur hiérarchique suprême des unités blindées. Il est chargé de l'organisation et de l'instruction de la *Panzerwaffe* et des grandes unités rapides de la *Heer*. Fait très inhabituel qui mérite d'être souligné, il a le droit au nom du dictateur de donner des instructions tant à la *Luftwaffe* (la *Panzer-Division* « Hermann Göring » est en cours de formation) qu'aux *Waffen-SS* dans le domaine de l'organisation et l'instruction des unités blindées. Notons cependant que pour les unités de la *Waffen-SS*, Himmler n'en fera qu'à sa tête en créant sans cesse de nouvelles divisions avec le soutien tacite du dictateur. Le *Generaloberst* doit en outre travailler en étroite relation avec le *Heereswaffenamt* pour tout ce qui touche au domaine des armes et des projets de fabrication. Les décisions de principe restent néanmoins réservées au *Reichskanzler*. Le but non avoué de cette instruction hitlérienne est de restructurer le développement des nouveaux projets afin d'éviter un gaspillage des précieuses ressources industrielles. Guderian sera ainsi fortement impliqué dans la mise au point du Tiger et du Panther. À ce titre, l'officier devient le destinataire prioritaire

▼ Des *Panzer V Ausf. D* Panther fraîchement sortis d'usine sont chargés sur des wagons ferroviaires pour rejoindre leur unité sur le front russe. Engagés prématurément lors de la bataille de Koursk, malgré les avertissements de Guderian, les Panther s'y distingueront par un taux de perte effrayant lié à des ennuis mécaniques dès avant pointés du doigt par l'inspection des troupes blindées. Bundesarchiv Bild-183-H26258

des rapports de terrain, afin de permettre l'adaptation du matériel aux desiderata de la troupe. Ce statut privilégié va faciliter le retour des liens de confiance entre le Haut commandement et les combattants de la *Panzerwaffe*. Outre cette dimension matérielle, « Schneller Heinz » supervisera l'élaboration de tous les règlements des unités blindées, ce qui lui donnera le droit d'inspecter n'importe quelle unité, tant de la *Heer* que de la *Waffen-SS*. Cependant, avant la publication des textes concernant la conduite des grandes unités et la coopération avec les autres Armes, il devra s'assurer de l'accord du chef de l'*OKW*.
En tant qu'inspecteur général des troupes blindées, Guderian est également en charge des unités de réserve de son Arme, ce qui implique qu'il doit assurer la relève permanente et le complètement du personnel et des véhicules blindés au sein des unités affectées au front, sans oublier la mise sur pied de nouvelles unités. C'est donc lui qui aura la mainmise sur la répartition des chars et des véhicules blindés dans les formations mécanisées. Enfin, Guderian a en permanence sous ses ordres les corps de troupe de réserve et d'instruction des unités rapides, à l'exception de la cavalerie et des unités cyclistes de réserve qui relèvent de commandements particuliers.

LE PLAN OPÉRATIONNEL
DE GUDERIAN

Fort de cet appui du *Führer*, le général prussien commence son travail en constituant son état-major. Pas question pour lui de choisir des officiers n'ayant pas une solide connaissance du front. Au contraire, il désigne pour le seconder des hommes de la *Panzerwaffe* très expérimentés. Il s'agit soit de blessés en convalescence, soit d'hommes âgés retirés du service actif. En instituant ce régime de mutation, il dispose d'un entourage ayant la confiance des combattants et surtout entrant fréquemment en contact avec les réalités du front. En quelques mois, il se construit un ministère qui, de par cette structure, n'aura rien d'une tour d'ivoire.
Cela fait, il rencontre le *Generalfeldmarschall* Milch au ministère de l'Air. Ce dernier, très au fait des hommes réellement influents auprès du dictateur, lui conseille de rencontrer Himmler, Goebbels et Speer. Méprisant le premier, il prend rendez-vous avec les deux autres. Il attire l'attention du ministre de la Propagande sur les besoins des troupes et sur la nécessité absolue de réformer le système de commandement, à ses yeux imbriqué et inefficace. Guderian effectue sa visite suivante au ministère de l'Armement d'Albert Speer, en charge de l'industrie de guerre. À celui-ci, il affirme qu'il travaille à ses côtés de la meilleure manière qui soit. Sa troisième initiative est de visiter les usines fabriquant des chars, en particulier celles d'Alkett et de Daimler-Benz. L'homme se donne pour mission de réorganiser les *Panzer-Divisionen* et les *Panzer-Grenadier-Divisionen* à moyen terme, tout en économisant le réservoir humain, l'objectif étant de retrouver la suprématie militaire pour 1944. Le projet est ambitieux, ce qui ne l'empêche nullement de le soumettre à l'*OKW* et à l'*OKH* lors d'une conférence qui se tient le 9 mars 1943.



▲ En haut :
La reconstruction de la *Panzerwaffe* au printemps 1943 commence évidemment par la formation de nouveaux personnels, afin de compenser les pertes subies lors des revers de l'hiver précédent. Ici, des *Panzer-Grenadiere* s'entraînent au pilotage d'un semi-chenillé de transport de troupes *Sd.Kfz. 251* sur le front oriental. Comme en témoigneront de façon éclatante les « scores » enregistrés par les *Panzerschützen* lors de la bataille de Koursk, la formation des équipages allemands est encore d'un très haut niveau en 1943. - Archives Caraktère

▲ Une chaîne d'assemblage de *Panzer VI Ausf. E* Tiger, sur lesquels les Allemands fondent de grands espoirs. Déplorant l'empressement d'Hitler à engager le « fauve » au feu, Guderian aurait voulu les employer après que les usines en eurent construit un plus grand nombre, afin qu'à l'effet de surprise s'ajoute celui de masse. - Archives Caraktère

▼ et ▲ Séance d'entraînement pour une compagnie de *Panzer-Grenadiere* dont les nerfs sont mis à l'épreuve par des *Sd.Kfz. 250* fonçant droit sur leur trou de combat. Les mitrailleurs de la MG-34 effectuent un tir factice sur les blocs de vision du blindé avant de se terrer dans leur trou à l'arrivée de celui-ci, probablement pour le détruire à la grenade. Cette scène se déroule en France le 11 avril 1943, au moment où Guderian insuffle un second souffle à la *Panzerwaffe* exsangue.
AMC # E025811-01 / E025811-11

À son nouveau poste, Guderian reste fidèle à lui-même et conserve intactes les idées qui lui ont permis de démontrer la supériorité du concept qu'il a aidé à matérialiser au début du conflit : l'utilisation des blindés en masse afin d'obtenir une supériorité numérique locale. Dans ses notes de conférence, il souligne que : « *les divisions blindées allemandes sont découpées en quatre groupes blindés avec 400 chars au total. Si le nombre des chars descend notablement au-dessous de 400, l'appareil (nombre des hommes et des véhicules à roues) n'a plus fonction d'une véritable puissance offensive* ». Comme rares sont les unités à disposer de tableaux d'effectifs complets, il considère qu'à cette date l'Allemagne ne possède plus aucune division blindée à pleine puissance de combat.

La première des priorités selon lui est de reconstituer les unités étrillées. Il déconseille donc de créer de nouvelles formations pour en privilégier un nombre limité mais à pleine dotation. Le *Generaloberst* a conscience du déficit en matériel qui s'est creusé pendant l'année 1942 et il sait que la production ne suffit pas à combler les pertes. Il préconise donc de renforcer la puissance antichar des *Panzer-Divisionen* à moindre coût en intégrant des automoteurs antichars légers, en attendant l'arrivée massive au front des deux nouveaux *Panzer*, prévue au plus tôt en juillet-août 1943, car considérés par le *Generalinspekteur* comme déficients et en nombre insuffisant pour avoir un impact sur le champ de bataille. En attendant, il convient donc de poursuivre la production du *Panzer IV* jusqu'à ce que les usines fabriquant le Panther puissent prendre le relais. Outre l'apport en « sang frais », il faut aussi juguler l'hémorragie dont souffre la *Panzerwaffe*. Pour cela, Guderian souligne la nécessité de renouer avec les bonnes vieilles méthodes, en améliorant l'entraînement des équipages tout en concentrant les moyens d'instruction et de production aux mêmes endroits. Ceci permettrait aux *Panzerschützen* de parfaire la connaissance de leurs montures en participant à leur montage final.

Lors de cette conférence auprès de l'*OKW*, « Schneller Heinz » insiste sur le fait que : « *la victoire indispensable ne sera remportée que par une très forte concentration de toutes les forces blindées à l'endroit décisif, sur le terrain approprié et par la double surprise du nombre et des engins.*

Il faut pour cela

a) Renoncer à équiper des théâtres d'opérations de guerre secondaires avec des chars de construction nouvelle et se borner sur ces fronts à des unités de chars pris à l'ennemi ;

b) Rassembler toutes les unités équipées de chars (y compris les Tiger, Panther, Panzer IV, *et provisoirement aussi une partie des canons d'assaut légers) en divisions et corps blindés sous un commandement compétent ;*

c) Tenir compte des conditions du terrain au moment de lancer l'attaque ;

d) Tenir en réserve le nouveau matériel (c'est-à-dire à l'heure actuelle Tiger, Panther, canons d'assaut lourds) jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de ces armes garantisse un succès de surprise total. L'intervention prématurée du nouveau matériel nous mettrait aux prises dès l'année prochaine avec une efficace défense antichar à laquelle nous ne pourrions rien opposer de sitôt.

e) Renoncer à la mise sur pied de nouvelles formations : les souches des vieilles divisions blindées et motorisées apporteront à la réorganisation des ressources indispensables en hommes instruits et en matériel que ne vaudront jamais les formations nouvelles. Actuellement, l'engagement en permanence de Panzer-Divisionen *dans une mission de pure défensive est du gaspillage. Cela retarde d'autant la remise en état et l'aptitude à l'offensive. Il faudrait donc faire relever le plus tôt possible les multiples tronçons des* Panzer-Divisionen *afin de les revigorer.* »

Guderian interpelle ensuite les généraux sur le fait que les groupes de reconnaissance blindés sont devenus les parents pauvres des *Panzer-Divisionen*, alors que les rapports d'unités révèlent clairement leur importance en Afrique. Or, dans la mesure où une offensive de grand style sera lancée en 1944, les divisions blindées auront besoin d'une reconnaissance terrestre disposant de moyens importants.

Enfin, l'homme préconise que la défense antichar devienne la mission première du canon d'assaut, seul ce type d'engin ayant démontré une efficacité suffisante face aux nouveaux chars ennemis, qui plus est sans subir de pertes trop importantes. Pour économiser le matériel et les hommes, il insiste en outre sur la nécessité – selon lui inéluctable – de progressivement fondre les groupes de canons d'assaut et ceux de chasseurs de chars. Il est à noter que l'Artillerie, Arme de tutelle des *StuGe*, s'oppose vigoureusement à cette proposition de Guderian. Ce dernier n'aura pas non plus le soutien du chancelier sur ce point précis.

▼ Un *Panzer IV Ausf. G* muni de *Schürzen* (les jupes blindées censées le protéger des balles des fusils antichars russes de 14,5 mm), certainement photographié dans le cadre de la contre-offensive de Koursk. Le *Panzer IV*, bien qu'ayant montré toutes ses limites, continue à être produit en attendant l'arrivée massive des Panther. AMC # E019717

RATIONALISER LES EFFORTS DE PRODUCTION

Dans ses mémoires, « Schneller Heinz » décrit son emploi du temps à son nouveau poste. Il inspecte les unités au front et à l'instruction, fait de nombreuses visites dans les usines d'armements. Son expertise lui permet de s'opposer à des projets démentiels et de frapper du poing sur la table quand les inventeurs font preuve de démagogie…

Il remet ainsi à sa place un ingénieur de la maison Krupp : « *Le Gustav était un puissant canon de 800 mm sur voie ferrée qui ne pouvait se déplacer que sur des lignes à double voie. Il ne me concernait pas spécialement ; après la démonstration du chargement et du tir, je m'étais déjà esquivé lorsque Hitler me fit convoquer.* « Écoutez, le Dr Muller (de la maison Krupp) vient de me dire que le Gustav peut aussi tirer sur des chars. Qu'en pensez-vous ? » *Sur le moment, je fus suffoqué, je voyais déjà le Gustav construit en grande série. Mais je me repris rapidement :* « Tirer, oui, mais faire mouche, jamais » *répondis-je. Le Dr Muller protesta vivement. Mais comment voulait-on combattre des chars avec une pièce qu'il fallait quarante-cinq minutes pour charger à chaque coup ? Lorsque je l'interrogeai sur la portée minimale, le Dr Muller comprit l'impossibilité de ce qu'il avançait.* »

Dès son entrée en fonction, Heinz Guderian suit avec beaucoup d'attention la production et la maturation du Panther. Le *Generalinspekteur der Panzertruppen* évoque à de nombreuses reprises ses maladies de jeunesse. Soutenu par Albert Speer, il explique au *Führer* que son engagement au feu est prématuré. Il visite les usines produisant les pièces détachées du char afin d'activer les cadences de sortie de chaîne et de remédier aux problèmes de conception rencontrés. Il s'oppose également à Keitel, chef de l'*OKW*, concernant l'envoi du premier détachement équipé de Panther dans le Péloponnèse et obtient gain de cause. En revanche, l'engin est aligné lors de la bataille de Koursk, durant laquelle ses prestations confirment les réserves exprimées par l'inspecteur des troupes blindées : le taux d'attrition lié aux faiblesses mécaniques du Panther y a été effrayant !

En dépit de toute son expérience et de la pertinence de ses vues, le général allemand n'est pas en mesure de peser d'une quelconque manière quand il s'agit de s'opposer aux projets issus de l'imagination de l'un des enfants chéris du national-socialisme : le docteur Ferdinand Porsche. Il entre en effet en fonction trop tard pour empêcher la mise en production du *Panzerjäger* Ferdinand qui pèche pourtant par de nombreuses faiblesses conceptuelles : « *Le char Ferdinand était une construction Tiger du professeur Porsche, à propulsion électrique et avec un canon L/70 de 8,8cm en tourelle fixe à la manière des canons d'assaut. Hormis son canon long, il ne possédait aucune arme de bord et se trouvait donc dépourvu de défense dans le combat rapproché. C'était sa faiblesse malgré son fort blindage et son excellent canon. Mais comme il était bel et bien construit, et en une série de 90 exemplaires, je dus l'employer sans pouvoir partager du point de vue tactique l'enthousiasme d'Hitler pour l'ouvrage de Porsche, son favori. Avec les 90 Tigre Ferdinand, on mit sur pied un régiment de chars de deux groupes de 45 engins chacun.* »

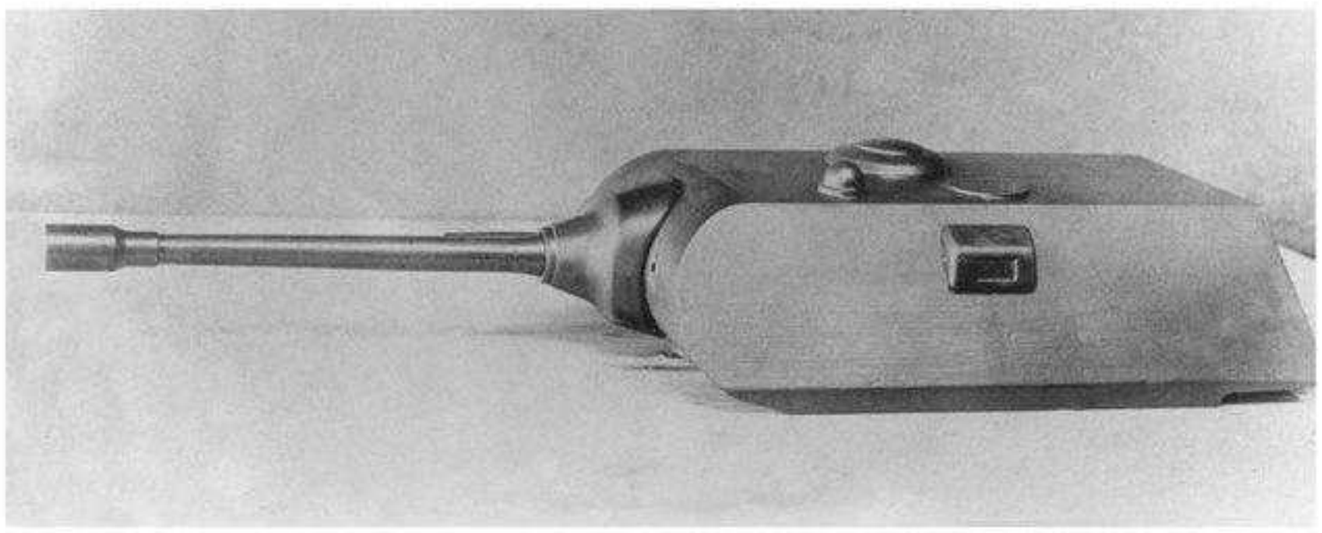
Comme on le verra, les rapports d'unités engagées à Koursk lui donneront entièrement raison. Après la bataille, les lourds engins seront retirés du front pour recevoir plusieurs modifications, dont l'ajout d'une mitrailleuse de caisse servie par l'opérateur radio.

Quand le problème se représente avec le Maus, autre prototype dantesque du docteur Porsche, Guderian a beau s'emporter lors de la présentation de la maquette en bois, rien n'y fait : le dictateur reste fasciné par le gigantisme de la « souris » et l'avis très négatif de l'inspecteur général des troupes blindées n'est absolument pas pris en compte : « *Le 14 mai, le modèle en bois du Maus fut présenté à Hitler ; c'était un char du professeur Porsche et de la maison Krupp, qui serait armé d'un canon de 150. Il pèserait au total 175 tonnes ; il fallait donc estimer qu'il atteindrait en réalité 200 tonnes, en tenant compte des modifications ultérieures habituellement provoquées par Hitler. Ce modèle n'était doté d'aucune mitrailleuse pour le combat rapproché. Ne serait-ce que pour cette raison, je devais le refuser. Ainsi ce prototype avait même le défaut qui rendait le Tiger « Ferdinand » inapte au combat rapproché ; mais, somme toute, le combat rapproché est inévitable pour le char, et il est même indispensable pour la coopération avec l'infanterie. Une très violente explication s'ensuivit car, en dehors de moi, tous les assistants jugèrent la « souris » très belle. Elle promettait précisément de devenir gigantesque.* »

Autant qu'on puisse le constater, en dépit de sa grande expérience et de sa vision clairvoyante, Guderian est loin d'avoir toujours le dernier mot. Il n'est que trop rarement écouté par le *Führer*. À ce sujet, les mémoires de l'officier sont particulièrement intéressants, dans la mesure où ils nous présentent le dictateur sous le visage d'un amateur candide lorsque les projets de nouvelles armes lui sont présentés.

▼ Hitler passe en revue les automoteurs antichars et d'artillerie que lui présentent un parterre d'officiers. La pièce de *8,8cm* a encore la vedette, comme le démontre la présence du *Sd.Kfz. 164* Nashorn et de l'Ardelt *Waffenträger*. Les relations privilégiées de certains industriels allemands avec le régime nazi conduisent parfois à l'adoption de projets insensés, inadaptés aux besoins réels de la *Wehrmacht* sur le front...
US Nara

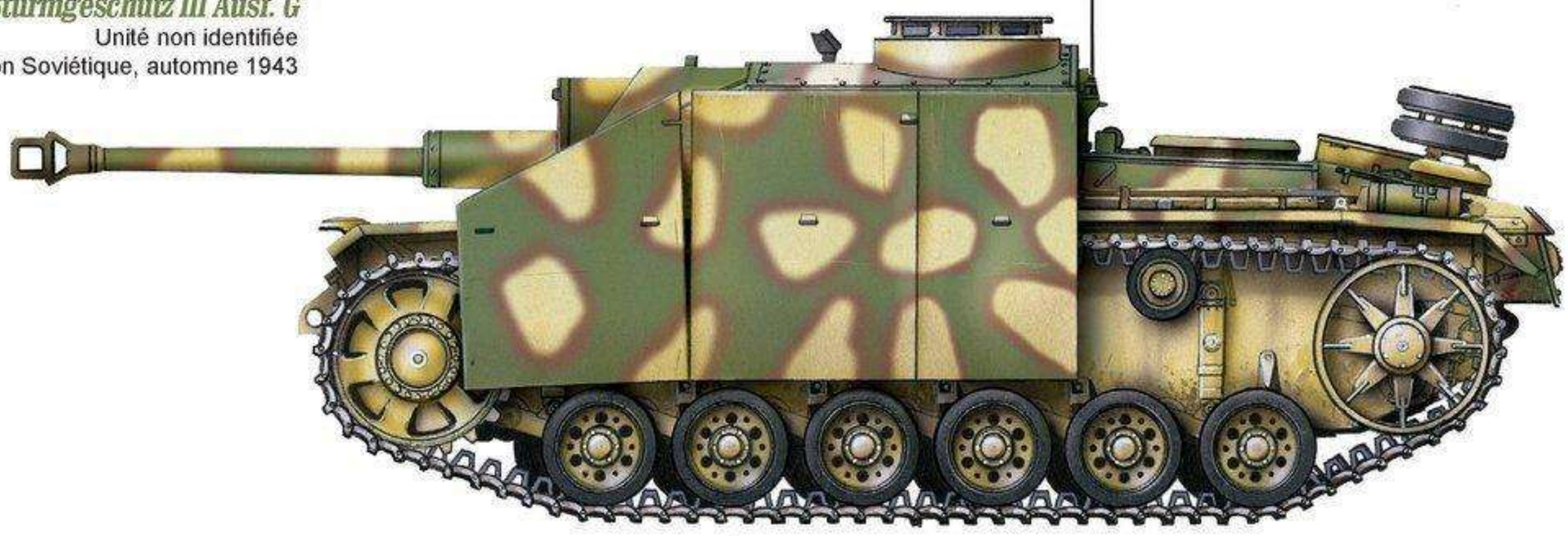
▼ en bas : Maquette de la tourelle du Maus, projet délirant de Ferdinand Porsche auquel Guderian s'oppose avec la plus grande énergie.
DR



Sturmgeschütz IV
Sturmgeschütz-Lehr-Brigade 920
VIII. Armee-Korps, 9. Armee
Secteur de l'Oder, Allemagne, janvier 1945

Sturmgeschütz III Ausf. G
SS-Sturmgeschütz-Abteilung 11
11. SS-Freiwilligen-Panzer-Grenadier-Division « Nordland »
Courlande, Union Soviétique, novembre 1944

Sturmgeschütz III Ausf. G
Unité non identifiée
Union Soviétique, automne 1943



38cm RW61 auf Sturmmörser-Tiger
Panzer-Sturmmörser-Kompanie 1001
Secteur de la Reichswald, Allemagne, mars 1945

OPPOSÉ À L'OFFENSIVE SUR KOURSK

Dans son plan pour 1943, Guderian table sur une année de combats défensifs devant permettre d'économiser les forces blindées pour reconstituer les *Panzer-Diivisionen*. Il ne voit le sursaut offensif qu'en 1944, quand la puissance de ces unités permettra d'envisager un succès décisif. Dans ce but, il s'oppose à l'envoi des Tiger en Tunisie et en Sicile, où ils fondent comme neige au soleil sans obtenir d'autres résultats qu'un retardement d'une défaite inévitable sur le théâtre concerné.

Dans le même ordre d'idée, il est naturellement contre le déclenchement de l'opération « Zitadelle » visant à réduire le saillant de Koursk. Début mai 1943, Hitler préside une conférence sur cette offensive imaginée le *Generaloberst* Zeitzler. Le *Generaloberst* Model démontre avec insistance que le projet est dangereux car l'adversaire s'attend à une offensive dans ce secteur. D'après ses renseignements, les Soviétiques ne cessent de renforcer leurs positions dans le saillant. L'effet de surprise et la supériorité numérique dans le secteur sont donc sujets à caution. Ces deux éléments suffisent à eux seuls à Guderian pour s'opposer à l'entreprise, dans la mesure où les conditions d'engagement présentées par Model sont contraires aux préceptes que lui-même défend depuis le début de la guerre. Qui plus est, prendre ce saillant n'est d'aucune utilité stratégique, tout au plus une victoire à Koursk permettrait-elle de raccourcir le front. « Schneller Heinz » prend la parole et fait écho au discours de Model, soulignant que les unités blindées à l'Est viennent à peine d'être reconstituées et que cette offensive entraînerait de lourdes pertes susceptibles de les amoindrir une nouvelle fois. Il est préférable, selon lui, de reconstituer les réserves à l'Ouest, en vue d'une très prévisible tentative de débarquement des Anglo-saxons. Pour sa part, von Manstein confirme à Hitler que le niveau des effectifs est insuffisant pour obtenir un succès décisif à Koursk et qu'il faudrait pour cela au moins deux *Infanterie-Divisionen* supplémentaires, unités dont ne dispose pas l'*Ostheer*. Le *Führer* est ébranlé par les positions de ces éminents conseillers et reporte temporairement sa décision.

◀ 10 juillet 1943. Guderian accueilli en gare de Poltava par le *Generaloberst* Hoth, *Kommandeur* de la *4. Panzer-Armee* alors engagée dans l'opération « Zitadelle ». Le *Generalinspekteur der Panzertruppen* vient s'enquérir de la tenue au feu du Panther. ECPA-D

▼ Les craintes de « Schneller Heinz » quant à l'engagement prématuré du Panther sont fondées : à Koursk, les Panther de la *Panzer-Brigade 10* sont victimes de nombreuses pannes ou incendies accidentels. - ECPA-D

Quelques jours plus tard, le 10 mai, Guderian profite d'une entrevue avec le chancelier traitant des retards de livraison des Panther pour tenter une fois de plus d'influencer le dictateur et de le convaincre de ne pas se lancer dans le piège de Koursk : « *Après la conférence, je retins Hitler par la main et lui demandai de m'autoriser à lui parler franchement. Il y consentit et je le priai instamment de renoncer à l'offensive sur le front de l'Est ; il voyait bien quelles difficultés nous avions dès maintenant à affronter ; cette vaste opération ne serait certainement pas rentable ; les préparatifs de la défense à l'Ouest en souffriraient considérablement.* « Pourquoi voulez-vous à tout prix attaquer cette année à l'Est ? » *lui demandai-je en conclusion. Keitel intervint alors dans la conversation*

– Nous devons attaquer pour des raisons politiques.

– Pensez-vous qu'un homme au monde sache où se trouve Koursk ? *Répliquai-je.* L'univers se moque complètement que nous tenions Koursk ou non. Je répète ma question : pour quelle raison tenez-vous à tout prix à attaquer cette année à l'Est ?

– Vous avez tout à fait raison, *dit Hitler.* Cette idée d'attaque me serre le ventre chaque fois que j'y pense.

– Dans ce cas, vous avez un sentiment exact de la situation, *fis-je.* Dégagez-vous.

Hitler assura qu'il n'était encore lié d'aucune façon, et l'entretien fut terminé. »

Dans ces conditions, il n'est guère étonnant que la bataille de Koursk se solde par un véritable désastre pour la *Panzerwaffe.* Elle perd en effet tant d'engins et d'hommes qu'elle ne s'en remettra pas. Ainsi que le supposaient Model, von Manstein et Guderian, l'affaire se termine en catastrophe. L'inspecteur général des troupes blindées est présent sur le front pour analyser le comportement des nouveaux engins. Il s'attarde sur le Panther et publie un long rapport sur la tenue du char. Il y préconise des améliorations mécaniques et critique les tactiques employées. Il fait également remonter par la voie hiérarchique un ensemble de rapports rédigés par les *Panzerschützen* eux-mêmes sur les déficiences du Tiger Ferdinand. Sans surprise, les hommes se plaignent des problèmes que « Schneller Heinz » avait pressentis avant l'assaut. Le mastodonte est trop lourd et il fallait une reconnaissance détaillée du terrain avant qu'il ne s'aventure pour éviter les enlisements. Dépourvue d'arme de défense rapprochée, son infanterie d'accompagnement a été étrillée, car les pièces adverses concentraient leurs tirs sur le char dès qu'il apparaissait. Et quand il s'est aventuré seul sur le champ de bataille, il constituait une cible de choix pour les fantassins soviétiques spécialisés dans la lutte antichar. Dans ses mémoires, Guderian rapporte des faits similaires : « *Du 10 au 15 juillet, je visitai les deux fronts d'attaque, d'abord celui du Sud, puis celui du Nord ; en conversant sur les lieux avec les chefs d'unités blindées, je me rendis compte du cours des événements, des défauts de notre procédé d'attaque et de notre matériel. Mes craintes s'étaient confirmées concernant la mise au point insuffisante des Panther pour être engagés au front. De même, les 90 Tiger de Porsche, mis en ligne au sein de l'armée Model, ne répondaient pas aux servitudes du combat rapproché, en raison d'une dotation trop réduite en munitions d'artillerie, encore aggravée par l'absence de mitrailleuse sur ces chars ; une fois entrés dans la zone de combat de l'infanterie ennemie, il leur fallait littéralement tirer au canon sur des moineaux. Ils ne parvenaient ni à neutraliser ni à réduire les nids de mitrailleuses ou de fusiliers ennemis suffisamment pour que notre propre infanterie fût en mesure de suivre. Une fois dans la position d'artillerie russe, ils se voyaient seuls. Malgré son attitude très courageuse et ses sacrifices inouïs, l'infanterie de la division Weidling ne put exploiter le succès des chars. L'attaque de Model s'enlisa au bout d'une dizaine de kilomètres. Dans le Sud, le succès fut sans doute plus grand, mais il ne suffit pas à ligaturer la poche ou à contraindre les Russes à céder.* » Ce que Guderian ne dit pas est que l'engin est en vérité un redoutable chasseur de chars pour peu qu'il soit utilisé correctement en profitant de l'allonge considérable que lui offre son tube long de *8,8cm* ! En Italie, les Ferdinand légèrement modifiés se tailleront ainsi un beau palmarès sous le nom de baptême Elefant.

▲ Le talon d'Achille du *Panzerjäger* Ferdinand reste son absence de mitrailleuse défensive dans l'arc frontal, afin de repousser l'infanterie adverse. C'est ce qu'avait déjà souligné Heinz Guderian avant même l'offensive sur Koursk. Cependant, contrairement à une idée toujours fort répandue, ce ne sont pas les *Frontoviki* tels que celui-ci qui ont décimé les Ferdinand de la *9. Armee* de Model, mais les mines antichars... DR

▼ 1944, aux abords de la tête de pont d'Anzio-Nettuno. Le principal défaut du Ferdinand – désormais appelé Elefant – a été corrigé, comme nous pouvons le constater sur le glacis avant dorénavant muni d'une MG-34. Bundesarchiv Bild-101I-311-0940-35b

DIVERGENCE DE VUES AVEC ROMMEL

Guderian semble avoir une très haute opinion du *Generalfeldmarschall* Rommel. Il le considère habile manœuvrier et ayant de l'affection pour ses soldats. D'un point de vue humain, il décrit le « Renard du désert » comme un homme droit, franc et courageux. Selon « Schneller Heinz », il existe entre les deux hommes une franche camaraderie. Toutefois, au début de 1944, les deux officiers vont avoir une grosse divergence de vue en ce qui concerne le déploiement des *Panzer-Divisionen* sur le front de l'Ouest.

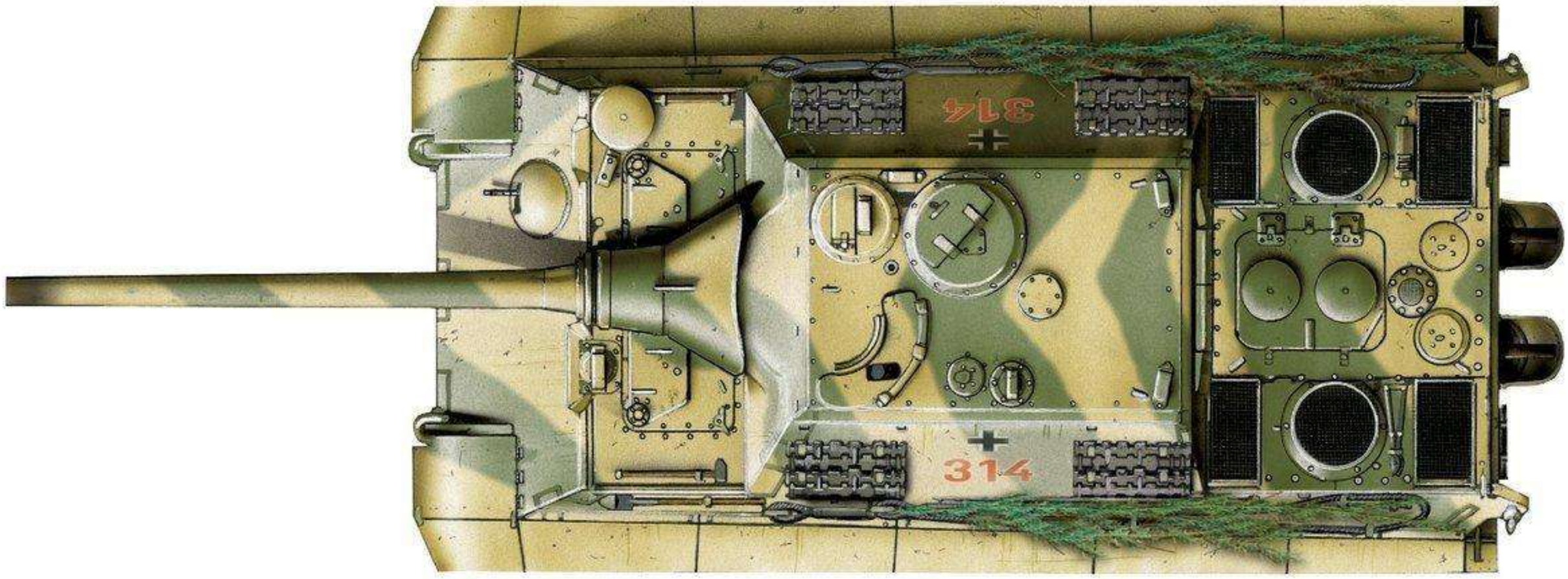
Rommel veut en effet disposer celles-ci à proximité immédiate des plages pressenties pour le futur débarquement allié. Il explique ses raisons dans une lettre à Jodl datée du 23 avril 1944 : « *Mon seul souci véritable est le problème des unités mobiles. En dépit de la décision prise lors de la conférence au QG le 21 mars, ces forces n'ont pas été mises à ma disposition. Certaines formations sont encore dispersées sur un vaste territoire, loin à l'intérieur des terres ; elles arriveront donc trop tard pour jouer leur partie dans la bataille du littoral. Étant donné l'énorme supériorité aérienne dont dispose l'ennemi, tout déplacement important des unités motorisées en direction de la côte sera l'objet d'attaques aériennes puissantes et prolongées. D'autre part, privées du soutien des divisions blindées et des unités mobiles, nos divisions assurant la défense du littoral seront difficilement à même de repousser des attaques lancées simultanément par les assaillants venus de la mer et par les unités aéroportées parachutées à l'intérieur des terres. Les lignes tournées vers l'intérieur sont insuffisamment occupées pour assurer une protection efficace. Nous devrons donc disposer nos unités combattantes et nos formations de réserve de manière à réduire au minimum la distance qu'elles devront courir pour contrer une attaque sur l'un des quelconques secteurs d'attaque vraisemblables – Pays-Bas, zone du pas de Calais, Normandie, Bretagne – et à rendre certaine, ainsi, la destruction de la majeure partie des forces ennemies débarquées ou parachutées. Contrairement à moi, le général von Schweppenburg, qui a bien connu les Britanniques en temps de paix, mais qui ne s'est jamais mesuré à eux sur un champ de bataille, estime que le danger numéro un réside dans un parachutage massif de divisions aéroportées loin à l'intérieur de la France. Il demande qu'on lui donne la possibilité de monter une contre-attaque rapide ; c'est surtout en prévision de celle-ci qu'il a échelonné les formations dont il dispose. De plus, Geyr von Schweppenburg refuse d'amener ses divisions blindées dans le secteur situé immédiatement derrière les défenses côtières tournées vers l'intérieur, c'est-à-dire là où l'ennemi pourrait lancer une opération aéroportée. Quant à moi, au contraire, le danger que je redoute le plus, est que l'adversaire utilise ses armées disponibles, en particulier ses formations aéroportées, pour opérer une large percée à travers nos défenses côtières et prendre pied sur le continent. Tant que nous tiendrons la côte, un parachutage massif de formations aéroportées se terminera tôt ou tard par la destruction des unités engagées.* »

Ce point de vue diverge de celui de Guderian et de von Rundstedt qui préfèrent voir, comme von Schweppenburg, les *Panzer-Divisionen* positionnées loin des côtes. L'inspecteur des troupes blindées justifie son avis pour la même raison, mais avec une analyse différente de la situation. Certes, comme Rommel, il n'ignore pas que les déplacements seront difficiles et qu'ils devront s'effectuer de nuit du fait de la suprématie aérienne ennemie. Il a d'ailleurs préconisé le développement des systèmes de vision nocturne utilisant l'infrarouge. Le général prussien est en effet conscient que le combat de nuit est une alternative crédible pour éviter les pertes dues à l'aviation tactique adverse, les *Jabos* ne pouvant effectuer d'attaques au sol dans la pénombre. Aux yeux de « Schneller Heinz », il sera plus facile de déplacer les unités motorisées de l'intérieur des terres vers un point du littoral que de les concentrer depuis des positions éparpillées le long des côtes. Il propose donc de rassembler les divisions blindées en deux groupes, l'un situé au nord de Paris et l'autre au sud, à même de permettre plusieurs options de contre-attaque. Il y aurait ainsi eu deux môles blindés puissants susceptibles de faire pencher la balance par une action défensive d'envergure. Le point de vue de Guderian nous semble logique.

▼ Si les généraux allemands savent que le débarquement allié à l'Ouest est imminent en 1944, ils n'arrivent pas à s'accorder sur le positionnement des *Panzer-Divisionen* : une partie, incarnée par Rommel (que l'on voit ici inspecter les défenses de l'*Atlantikwall*), prône leur stationnement sur les côtes de façon à ce qu'elles puissent s'opposer à l'invasion dans les plus brefs délais ; l'autre, menée par von Rundstedt et Guderian, est d'avis de mettre ces divisions mécanisées en réserve, loin à l'arrière du front, de façon à concentrer leur contre-offensive sur les plages une fois celles-ci connues. - Bundesarchiv Bild-101I-295-1596-12 (Kurth)

Panzerjäger Tiger Ausf. B (Porsche)

3. Kompanie
Schwere Panzerjäger-Abteilung 653
Secteur de Salzbourg, Autriche, avril 1945



▲ Réorganisée sous l'égide de Guderian, la *Panzerwaffe*, même aux pires moments de la guerre, reste une Arme redoutable qui inflige des coups d'arrêt terribles aux Alliés, jusqu'au 8 mai 1945.
Archives Caraktère

▼ Un *Jagdpanzer IV/48* de la *116. Panzer-Division*, division dans laquelle sert par ailleurs le fils de Guderian : Heinz-Günther. Cet engin est mis en service contre l'avis du *Generalinspekteur*, qui préfère mettre l'accent sur la construction du *Panzer IV*, son manque de mobilité lui valant par ailleurs le surnom de « Guderian-Ente » (le « canard de Guderian ») de la part des équipages.
Bundesarchiv Bild-101I-496-3464-06 (Burchhaus)

Toutefois, la disposition préconisée par Rommel avant le débarquement laisse présager que si le commandement lui avait laissé la liberté de choisir, il aurait probablement disposé des *Panzer-Divisionen* en Normandie : leur action dès le premier jour de l'invasion aurait pu ainsi avoir un effet décisif, notamment en annihilant les unités parachutistes alliées par un isolement prolongé. Il est à noter que dans ses mémoires Guderian explique qu'Hitler et Rommel ne peuvent que s'entendre sur le manque de mobilité du dispositif des réserves blindées : « *Hitler ne comprend rien à la mobilité dans la conduite de la guerre. Rommel ne la jugeait plus possible en raison de la supériorité aérienne.* »

Le point obscur du récit de Guderian réside dans le fait que, selon lui, Rommel avait une idée préconçue du secteur d'invasion qu'il attendait dans le pas de Calais. L'extrait de la lettre que nous publions démontre que ce n'est pas tout à fait exact. En fait, en décembre 1943, le « Renard du désert » a bel et bien jeté son dévolu sur la zone située entre l'estuaire de la Somme et Boulogne. Cette opinion arrêtée dans un rapport à Hitler datant de sa première inspection a été amendée par la suite en intégrant les Pays-Bas et la Normandie.

De retour de sa première tournée d'inspection en France, « Schneller Heinz » fait part de son sentiment à Hitler. Ce dernier, ayant nommé Rommel commandant en chef du secteur, estime qu'il ne peut le court-circuiter sans avoir entendu son avis. Il demande donc à Guderian de rencontrer Rommel une seconde fois. L'entrevue se solde par un nouveau refus du *Generalfeldmarschall* de tenir compte des vues du *Generalinspekteur*. En fin de compte, Hitler ne donne raison à personne et ordonne un compromis qui lui permet de garder le contrôle des unités, et par là même de ses généraux. Quatre *Panzer-Divisionen* sont attribuées à Rommel (les *2.*, *21.* et *116. Panzer-Divisionen* et la *12. SS-Panzer-Division* « Hitlerjugend »), l'*OKW* en ayant trois en réserve à sa disposition (la *1. SS-Panzer-Division* « Leibstandarte SS Adolf Hitler », la *130. Panzer-Lehr-Division* et la *17. SS-Panzer-Grenadier-Division* « Götz von Berlichingen ») qui ne peuvent être envoyées au combat sans l'accord du *Reichskanzler* lui-même. Enfin, les trois autres sont affectées au secteur méditerranéen.

Ainsi, les unités blindées censées repousser l'invasion sont attribuées à des commandements différents. Cette décision va nuire à la vitesse de réaction allemande aux premières heures du D-Day. Les *Panzer-Divisionen* ne seront pas activées au moment opportun, car le dictateur ne sera convaincu que le débarquement de Normandie n'est pas une diversion qu'au moment de la percée d'Avranches ! Ainsi, à l'exception de la trop faible *21. Panzer-Division* ne possédant pas de Panther, aucune division blindée ne sera véritablement bien située le 6 juin. Notons au passage que la *Panzer-Lehr-Division* doit son existence à Guderian. Celui-ci considérait que le front de l'Ouest était beaucoup trop dégarni. Il avait donc pris la décision de regrouper toutes les unités d'instruction des écoles de *Panzer* en une seule division,

la *130. Panzer-Division*. Vu sa vocation dédiée à l'écolage, elle a été surnommée *Panzer-Lehr-Division*, le terme « Lehr » en allemand se rapportant à la formation ou démonstration. Les instructeurs et les cadres de l'unité étaient tous des vétérans chevronnés, l'équipement des plus modernes. L'unité aligne au début des combats de Normandie 101 *Panzer IV*, 89 Panther (soit 10 de plus que la dotation normale), 8 Tiger (affectés à une *Panzer-Kompanie (Funklenk)* qui ne verra pas le jour) et une *Flak-Abteilung* équipée de 12 *Flakpanzer auf Selbstfahrlafette Ausf. M* (*Sd.Kfz. 240*) armés d'un canon de *2cm*. Bien commandée (par Fritz Bayerlein, ancien chef d'état-major de Rommel en Afrique), parfaitement équipée, la formation est une division blindée d'élite qui se comportera brillamment en Normandie, où elle constituera un atout de la défense germanique dans le bocage.

BILAN
EN DEMI-TEINTE

Lorsqu'il prend ses fonctions d'inspecteur général des troupes blindées, le *Generaloberst* Heinz Guderian a pour ambition de rattraper le temps perdu en 1942, afin de remettre sur pied la *Panzerwaffe* pour en faire l'instrument de nouvelles victoires stratégiques décisives à l'horizon de 1944. Bien que remarquable dans son pragmatisme et sa logique, son plan ne sera que très partiellement suivi pour trois raisons majeures. En premier lieu, l'année 1943 marque indiscutablement la perte d'initiative de l'Axe. L'abandon de la Sicile et de l'Afrique du Nord, la reddition de Paulus à Stalingrad, le débarquement en Italie et la chute du régime fasciste de Mussolini sont autant de faits qui poussent l'Allemagne à prendre des mesures concrètes pour tenter de défendre le territoire conquis lors des premières années du conflit. Secundo, aux yeux d'Hitler, l'avis d'un général de la *Heer* provenant de la caste des officiers prussiens n'a que trop peu de poids au regard des volontés de ses fidèles : Himmler n'en fait qu'à sa tête en accroissant le nombre de ses unités blindées *SS*, et Hermann Göring se permet de créer une division blindée de *Fallschirmjäger* portant son nom. Enfin, les prototypes proposés par le docteur Porsche, tels que le Maus, sont validés par le *Führer* en dépit de sa totale inadéquation aux besoins des unités du front. Enfin, si le *Führer* réclame l'expertise d'un homme tel que Guderian pour la réorganisation de ses unités, il n'a en revanche que faire de sa vision stratégique. Le dictateur veut récupérer l'initiative à l'Est coûte que coûte dès l'été 1943. Pour ce faire, il déclenche l'offensive sur le saillant de Koursk et tue dans l'œuf l'initiative de reconstruction de la *Panzerwaffe* initiée par son *Generalinspekteur*. Lorsqu'il écrit ses mémoires, Guderian ne mâche pas ses mots et souligne que « *Les projets approuvés furent perpétuellement contrecarrés et leur exécution entravée pour le plus grand préjudice de ma mission. Tel fut surtout le sort de mes demandes instantes et répétées de retirer à temps les divisions blindées pour les reconstituer, afin que le Haut commandement eût des réserves mobiles sous la main. Ce furent précisément les militaires de ce Haut commandement qui jusqu'à la fin ne comprirent pas l'importance capitale de réserves mobiles et la potentialité de leur emploi opérationnel. Cette carence fut une des raisons essentielles de notre défaite. Hitler en partagea la responsabilité avec ses conseillers militaires, car, loin de me soutenir dans mon effort pour former des réserves, ceux-ci se mirent en travers* ». Néanmoins, l'intervention de Guderian en tant qu'inspecteur général débouche, en 1944, sur un renforcement indéniable des unités blindées à l'Ouest. Ces dernières livreront des combats acharnés en Normandie, où elles donneront bien du fil à retordre aux Alliés. Sans réécrire l'histoire, on peut imaginer un sort des armes sensiblement différent si le plan de Guderian avait été suivi.

Concernant le matériel, l'influence du *Generaloberst* est perceptible à de nombreux niveaux. Au niveau de la production des semi-chenillés, les *Sd.Kfz. 250* d'une tonne et les *Sd.Kfz. 251* de trois tonnes, très polyvalents, rendront de grands services aux *Panzer-Grenadiere*. Son insistance quant au renforcement des unités de reconnaissance débouche sur l'accélération de la mise en service d'une automitrailleuse à grande vitesse, disposant d'un blindage et d'armement suffisants : le *Sd.Kfz. 234* Puma, qui restera le meilleur engin blindé de sa catégorie de tout le second conflit mondial. Sa volonté de fusionner les unités de canons d'assaut et de chasseurs de chars entraîne la mise au point d'un autre blindé formidable : le Hetzer. Mieux, concernant l'emploi doctrinal de ces deux types de matériels automoteurs, Hitler donnera finalement raison à Guderian, au grand dam des artilleurs, à ceci près que cette prise de position sans appel surviendra neuf mois après la conférence initiale de mars 1943. Cette décision est beaucoup trop tardive pour avoir un impact positif sur le déroulement des opérations. Enfin, c'est encore à Guderian que la *Panzerwaffe* doit d'avoir expérimenté le combat de nuit à l'aide de systèmes de vision infrarouge, inaugurant de nouvelles possibilités tactiques. L'année 1943 est une année de transition pour les *Panzer*. Les anciens modèles deviennent obsolètes et les nouveaux ne sont pas encore produits en nombre suffisant. L'inspecteur des troupes blindées en est parfaitement conscient. C'est la raison pour laquelle il insiste pour que la production du *Panzer IV* équipé d'un canon long de *7,5cm* soit provisoirement prolongée. Cette décision salutaire évite l'aggravation de la crise que traverse l'Arme blindée allemande au cours de l'année 1943. ■

▲ Un *Sd.Kfz. 251 2cm Flak 38 Schützenpanzerwagen* de la *Panzer-Division* « Hermann Göring » à l'entraînement en Bretagne fin 1942. Au cours de l'exercice de sa fonction de *Generalinspekteur*, Guderian n'a pas toujours la possibilité de s'affranchir des empiétements d'Hermann Göring ou d'Heinrich Himmler, maîtres respectifs de la *Luftwaffe* et de la *Waffen-SS*, qui ont aussi leurs unités mécanisées... - Bundesarchiv Bild-101I-639-4295-09 (Nowak)

***Panzerkampfwagen V Ausf. G* - Panther**
4. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 15, 11. Panzer-Division
Secteur de Remagen, Allemagne, mars 1945

***Jagdpanzer 38(t)* Hetzer**
Unité inconnue
Hongrie, janvier 1945

***Jagdpanzer 38(t)* Hetzer**
Unité inconnue
Allemagne, mars 1945

Panzer IV/70 (V)
SS-Panzerjäger-Abteilung 9
9. SS-Panzer-Division « Hohenstaufen »
Hongrie, mars 1945

Panzer IV/70 Zwischenlösung
Unité inconnue
Allemagne, avril 1945

Panzerjäger mit 8,8cm L/71 auf Panther
3. Kompanie
schwere Panzerjäger-Abteilung 654
Grafenwhör, Allemagne, octobre 1944

Panzerkampfwagen IV Ausf. J
7. Kompanie, II. Abteilung
5. Panzer-Division
Secteur de Goldap, Lituanie, octobre 1944

Panzerkampfwagen V Ausf. G - Panther
2. Kompanie, I. Abteilung
Panzer-Regiment 31, 5. Panzer-Division
Secteur de Goldap, Lituanie, octobre 1944

***Panzerkampfwagen VI Ausf. B* Tiger II**
3. Kompanie
schwere SS-Panzer-Abteilung 103/503
Berlin, Allemagne, avril 1945

GUDERIAN
PROPHÈTE DE LA GUERRE MODERNE ?

Après avoir parcouru les chapitres précédents, il est temps de faire le point sur le véritable apport du *Generaloberst* Guderian à l'Arme blindée. Si ce n'est pas lui qui est à l'origine du concept, sa contribution à la guerre mécanisée moderne se retrouve indéniablement à plusieurs niveaux.

L'IMPORTANCE DU CONTEXTE

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la *Kaiserheer* se trouve devant une situation inédite. Si la défaite était inéluctable avec la prolongation du conflit, son organisation militaire n'a pas totalement été prise en défaut. Les succès de Riga, du Caporetto et des débuts de l'offensive « Mickael » sont là pour le démontrer. Jusqu'au 11 novembre 1918, la doctrine germanique continue de miser sur la souplesse de l'organisation et la manœuvre sans prendre assez en compte une évolution primordiale de l'époque : la motorisation. Les possibilités offertes par les véhicules à essence ont accéléré la guerre et donc permis aux belligérants les employant de réagir vite. Il va de soi que l'option allemande n'a pas uniquement été choisie en vertu d'un manque d'adaptabilité, mais aussi en fonction des faibles ressources industrielles disponibles dans les Empires centraux. Il n'était économiquement pas possible pour le *Generalquartiermeister* Erich Ludendorff et Hindenburg de mettre sur pied des armées blindées comme l'ont fait les Britanniques et les Français.

Aussi, quand von Seeckt a repris en main les destinées de l'Armée allemande, a-t-il choisi de garder les grandes lignes du modèle militaire allemand : il a mis l'accent sur la manœuvre, l'adaptation aux conditions de combat grâce à une large autonomie laissée aux échelons subalternes. D'un point de vue tactique, cette option s'est traduite par la conservation de l'apport des *Stoßtruppen*. Le traité de Versailles et ses dispositions l'ont obligé à imaginer le reste : concevoir la guerre en quittant le carcan de l'approche traditionnelle et séculaire. En polémologie, penser le futur impose de développer des capacités défensives et offensives permettant au dispositif de

L'HÉRITAGE DE GUDERIAN

▲ Guderian dans son semi-chenillé de commandement *Sd.Kfz. 251/6*, lors de la campagne de France. L'homme a révolutionné l'art de commander sur le terrain. - Coll. Kreische

s'adapter facilement aux nouveaux défis. En réalisant cet exercice intellectuel, von Seeckt a contribué à mettre en place un contexte très propice à l'innovation au sein de la *Reichswehr*. C'est dans cet univers particulier que les idées des penseurs britanniques, les véritables instigateurs tactiques de la victoire terrestre alliée de 1914-18, ont été analysées et perfectionnées grâce aux apports de la tradition militaire d'Outre-Rhin. Volkheim, Lutz et Guderian forment avant tout une chaîne innovante qui a débouché sur ce qu'on appellera plus tard le « Blitzkrieg ». Ces mêmes penseurs placés dans un autre contexte n'auraient probablement pas obtenu des résultats aussi probants. Fuller, Martel et de Gaulle n'ont pas eu cette opportunité contextuelle particulière. On peut également dresser un parallèle avec le maréchal Toukhatchevski qui était parvenu à un niveau de perfectionnement similaire de l'Arme blindée russe, travail réduit à néant par son élimination lors des purges staliniennes. Dans ce cas précis, le contexte politique a également joué un rôle déterminant sur la destinée stratégique militaire soviétique.

▲ Des *Panzer IV Ausf. B* ou *C* durant la campagne de Pologne. À son issue, preuve est faite de la supériorité du concept des *Panzer-Divisionen* sur celui des *leichte Divisionen* : Guderian marque alors son premier point.
Archives Caraktère

Ainsi, sans vouloir diminuer les réalisations de Guderian, nous sommes en mesure d'affirmer que sans ce contexte particulièrement favorable, il n'aurait pas eu la possibilité de mettre sur pied une seule grande unité blindée.

LE PREMIER DÉMONSTRATEUR

Dès l'instant où le *General* Lutz est retiré du service actif, le rôle de Guderian au sein de la *Reichswehr* s'étoffe. Il poursuit, amplifie et perfectionne les travaux de ses prédécesseurs. En partant du concept initial, c'est véritablement lui qui organise les premières *Panzer-Divisionen* pour en faire un outil de combat qu'il espère performant. Les rapports d'opérations de l'*Anschluss* et ceux de l'affaire des Sudètes sont autant d'opportunités qu'il saisit et qui lui permettent de prendre la mesure du chemin qui lui reste à parcourir. Les formations, retravaillées par l'auteur d'*Achtung-Panzer!*, vont ainsi démontrer leur efficacité tout au long de la guerre. L'homme ne se contente pas de reprendre les concepts de Fuller et de Martel à l'état d'ébauche : il leur donne une véritable agilité tactique. Dans le jargon militaire, l'agilité tactique correspond à la capacité d'une formation à rester efficace dans un univers changeant et imprévisible. Les experts militaires contemporains parlent très justement d'univers changeant, car l'adversaire s'adapte et change de méthode en vertu du principe du facteur tactique constant mis en lumière par Fuller, par opposition à un champ de bataille qui reste par définition un endroit chaotique et donc imprévisible.

Pour pouvoir répondre à ces spécificités, une *Panzer-Division* se doit d'avoir certaines caractéristiques. Elle doit tout d'abord être robuste pour garder son efficacité lorsqu'elle accomplit des missions susceptibles de la fractionner au niveau tactique. La traversée des Ardennes en mai 1940 est un parfait exemple de robustesse. Les routes sont rares et peuvent être très rapidement embouteillées. Il faut aux formations se coordonner parfaitement entre elles pour qu'elles arrivent en ordre de bataille devant Sedan, en dépit d'incidents de parcours, tels que, par exemple, la résistance inattendue des chasseurs ardennais à Bodange qui occasionne presque une journée de retard à la *1. Panzer-Division*.

Les *Panzer-Divisionen* doivent également être résilientes, c'est-à-dire être capables de se reformer pour repartir au combat en cas de coup dur. L'attaque de la 4e DCR à Montcornet ou la contre-attaque britannique à Arras contre la *7. Panzer-Division* de Rommel sont autant d'épisodes permettant de démontrer la capacité de résistance ainsi que la réactivité intrinsèque de ce type d'unité. L'organisation mise en place au sein des grandes unités mécanisées allemandes répond donc aux conditions nécessaires pour être qualifiées d'agiles sur le plan tactique.

C'est dans la mise en place de cette agilité que réside en grande partie l'œuvre de Guderian. Il a réussi à introduire une innovation doctrinale : inverser les rôles entre les chars et l'infanterie. En effet, les blindés n'accompagnent plus les fantassins mais sont appuyés par eux pour accomplir leur mission et ce, tout en étant capables de reprendre par moments leurs anciennes attributions pour aider les soldats, comme par exemple lors de la traversée de la Meuse.

Par ailleurs, son esprit analytique et inventif procure au *XIX. Armee-Korps (mot.)*, puis à la *Panzergruppe 2*, une tenue au combat particulière. L'officier a un esprit flexible qui lui permet d'identifier très rapidement plusieurs moyens d'arriver à la victoire. Sa volonté de foncer pour traverser le Dniepr

▼ Grâce à des théoriciens tels que Guderian, la machine de guerre allemande est bien rodée en 1940. Le ravitaillement des unités mécanisées est devenu un modèle du genre, mûrement réfléchi après les déboires constatés durant l'*Anschluss*.
Archives Caraktère

dans la foulée de la percée initiale est un exemple frappant de la flexibilité de la méthode Guderian.
Le génie pragmatique et la flexibilité de l'esprit de Heinz Guderian sont les deux principales qualités de l'officier qui lui permettent en fin de compte de rafler la mise devant les historiens et d'entrer au panthéon des génies militaires au même titre qu'Alexandre le Grand ou Hannibal. En effet, c'est lui qui, le premier, est en mesure d'administrer la preuve que l'Arme blindée inventée 25 ans plus tôt est capable d'engendrer une nouvelle révolution en affaire militaire, comme l'avait fait l'avènement de l'artillerie au XIVe siècle.

▲ Un rarissime *Panzerbefehlswagen III Ausf. D* de la *1. Panzer-Division* posté sur la rive de la Meuse. Contre toute attente, Guderian a franchi les Ardennes ! Durant la campagne de France, l'homme démontre toute la justesse des théories qu'il prône depuis des années, marquant le point décisif qui le propulse au rang de génie tactique aux yeux d'Hitler. - ECPA-D

UN MODE DE COMMANDEMENT NOVATEUR

En généralisant les instruments de communication radio et en imposant le commandement à l'avant à tous les échelons des *Panzer-Divisionen*, Guderian introduit la seconde innovation qui a un effet direct sur l'efficacité de ses grandes unités blindées. En effet, il révolutionne par ce biais le commandement et le contrôle de ses formations en se donnant la faculté de se faire obéir « au doigt et à l'œil ». Des ordres qu'il peut donner sans se tromper, car il est parfaitement informé de la situation sur le terrain grâce aux rapports en temps quasi réel de ses équipages et sa présence à proximité du front, cette présence n'étant précisément rendue possible que par le déploiement d'engins de commandement spécialisés et parfaitement équipés eux aussi en moyens de transmissions.
En outre, dès 1940, il devient envisageable pour les commandants d'*Armee-Korps* de coordonner leurs missions avec l'aviation, en intégrant avec succès encore une autre nouveauté attrayant à la conduite des opérations : la manœuvre aéroterrestre. Outre les liaisons permanentes avec les Henschel Hs 126 d'observation, c'est le bombardement continu des Junkers Ju 87B *Stuka*, assommant de l'artillerie française déployée à Sedan, qui a en grande partie facilité le franchissement de la Meuse, puis contribué à la mise en échec des puissantes colonnes britanniques à Arras.
Cette supériorité écrasante dans ce que les Anglo-saxons appellent aujourd'hui la faculté du « Command and Control » ou « le concept des deux C » permet d'accélérer le tempo des opérations au point de dérouter complètement l'adversaire qui se retrouve totalement dépassé par la rapidité de l'évolution des *Panzer* sur le champ de bataille. Aussi génial que soit le plan Manstein, il y a fort à parier que sa réussite a beaucoup dépendu de l'agilité des *Panzer-Divisionen*. C'est en effet cette incroyable fluidité tactique dans l'enchaînement des missions qui a permis aux Allemands d'arriver au troisième jour d'opérations devant la Meuse et en dix jours sur les côtes de la Manche, provoquant au final l'avènement de la guerre-éclair.

ISRAËL, LE DISCIPLE PARFAIT

L'Allemagne développe l'idée de la guerre-éclair pour des raisons essentiellement géographiques. C'est une puissance continentale encadrée par deux voisins hostiles : la France et l'URSS. Que ce soit en 1914 ou en 1940, le gouvernement allemand sait qu'il doit vaincre rapidement à l'Ouest pour ensuite se retourner vers l'Est en misant sur l'inertie de l'Ours slave. Le pays ne peut espérer se battre victorieusement sur deux fronts, ni se permettre une guerre longue, tant un blocus maritime pourrait épuiser rapidement ses réserves. Ces deux impératifs dictent véritablement la stratégie ayant donné naissance successivement aux plans de Schlieffen et de Manstein. Voici un parfait exemple de l'adage selon lequel la géographie dicte la stratégie. Ce précepte est valable pour Israël qui est également contrainte de mener des guerres courtes. Sa population peu nombreuse l'oblige à disposer d'une armée formée de réservistes appelés lors des crises. Leur personnel parti faire la guerre, les usines s'arrêtent et l'économie étouffe si le conflit perdure.
Les enseignements de la campagne du Sinaï de 1956 font ainsi prendre conscience à Moshé Dayan du potentiel du couple char-aviation. La nécessité économique de livrer des guerres de courte durée incite Tsahal à développer, vingt ans après Guderian, des doctrines identiques. En outre, le terrain désertique est l'endroit idéal pour monter une attaque blindée. Ainsi placée devant des nécessités similaires dans un environnement propice, l'Armée d'Israël va revisiter les préceptes de « Schneller Heinz ». Après l'affaire de Suez, le nombre de brigades blindées hébreux passe de quatre à dix, pour représenter 50 % de l'effectif terrestre. L'aviation est modernisée en intégrant des Mystère IV et des Ouragan.

▲ Moshé Dayan est l'un des grands théoriciens de la guerre mécanisée d'après-guerre. Ministre de la Défense de 1967 à 1947, il donne un coup de fouet décisif à l'Arme blindée israélienne. - DR

▲ et ▼ L'appui aérien reste plus que jamais la clé de la réussite de toute opération militaire. Les Israéliens en fournissent la preuve éclatante au cours de leur guerre-éclair des « Six jours ». Dans le Sinaï, un Vautour survole une colonne de Centurion de Tsahal, tandis qu'un *Panzer IV* syrien abandonné par son équipage gît sur une route du Golan. - DR

Le 5 juin 1967, l'aviation israélienne cloue au sol les appareils syriens, jordaniens, égyptiens et irakiens. Elle dispose donc, dès le départ, de la maîtrise du ciel. Au sol, les blindés et les fantassins mécanisés de Tsahal réitèrent les grands encerclements qui ont permis à la *Wehrmacht* de vaincre dans la partie initiale de « Barbarossa », pour ensuite foncer vers ses objectifs sans prendre garde à ses flancs découverts. Le tempo ultrarapide de la bataille suffit alors pour obtenir la rupture stratégique chez l'adversaire arabe. Le rythme de la progression est tel que l'artillerie tractée israélienne n'arrive plus à suivre le mouvement et c'est l'aviation qui, libérée de ses missions dans le ciel, prend le relais. Comme à Sedan, le duo tactique formé par les chars et l'aviation procure une victoire stratégique sans précédent à l'État sioniste.

Sur le terrain également, les officiers copient « Schneller Heinz » ! En effet, comment ne pas retrouver l'esprit de Guderian et les traces de l'agilité qu'il a mise en place dans l'allocution du général Tal la veille de la Guerre des Six jours : « *Maintenant que les plans sont clairs pour tous et que tous les mouvements sont bien dessinés sur nos cartes, je veux vous dire ceci : une fois que la bataille aura commencé, rien ne se passera sur le terrain en accord avec ce que nous avons marqué sur nos schémas. Les lignes et les axes de la bataille réelle seront bien différents. Mais il ne faut pas s'inquiéter de cela, le combat ne se développe jamais comme les flèches sur la carte le prévoient. Néanmoins, une chose devra être exécutée exactement comme elle a été planifiée : le principe et les concepts à l'origine de ces dessins. Tous, nous monterons à l'assaut vers l'avant et tous nous pénétrerons aussi profondément que possible sans se soucier de nos flancs ou de nos arrières. Peu importe la perte de contact, nos forces doivent continuer à se battre vers l'avant en sachant que le reste de nos camarades font la même chose. L'ouverture de la bataille va être le test pour tous les engagements ultérieurs de la campagne. Nous faisons face à un adversaire avec un moral élevé. Notre objectif immédiat n'est pas seulement un engagement physique vis-à-vis des troupes et du terrain, mais principalement psychologique, un objectif moral. Celui qui gagne la première bataille développe l'esprit offensif, celui qui perd ressent la retraite dans son âme. L'implication est donc claire : le succès de la campagne dépend de notre bataille immédiate.* »

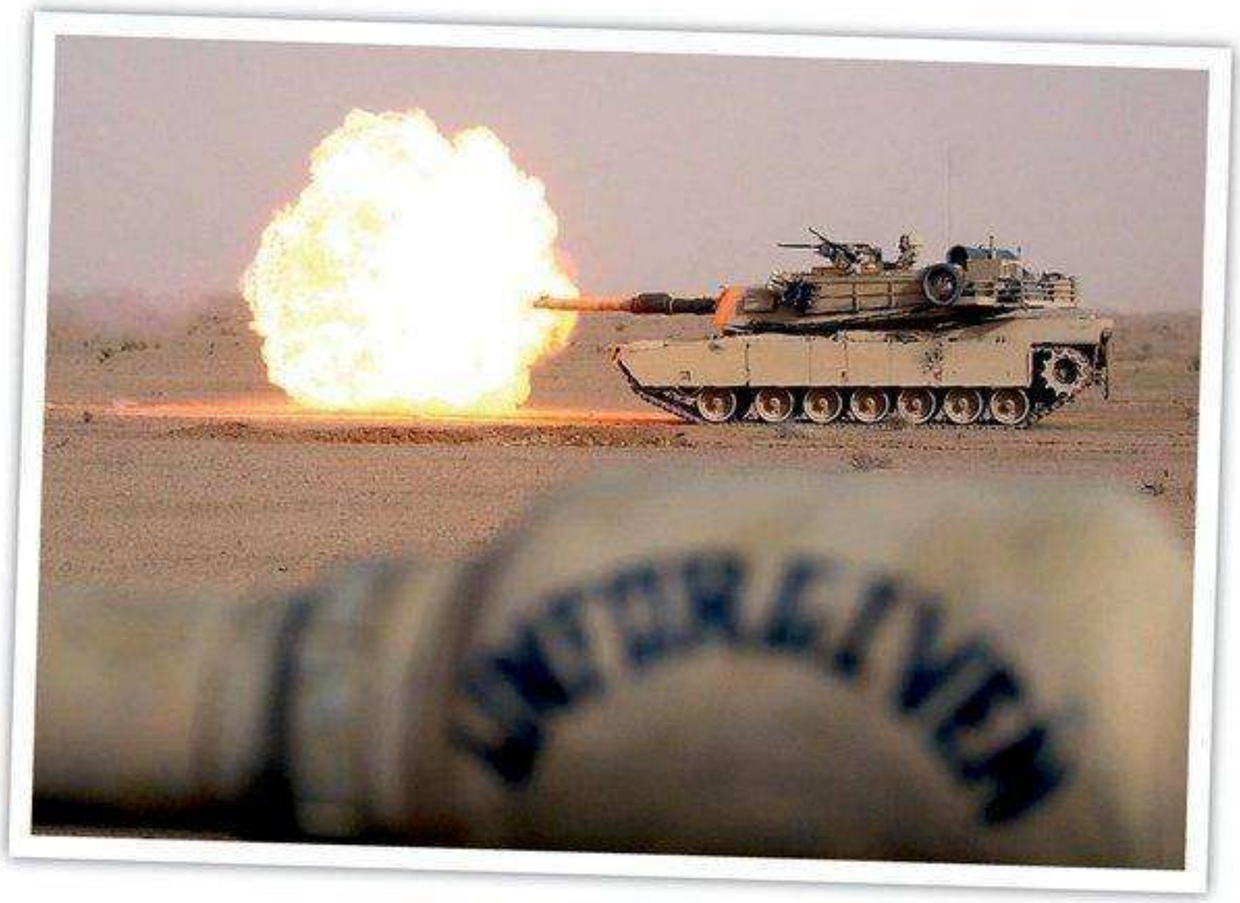
Véritable démonstration militaire, la Guerre des Six jours menée par Israël représente la quintessence des concepts de Guderian : obtenir une percée à l'aide des chars et désarçonner l'ennemi par une avance en profondeur sur ses arrières, en maintenant un rythme offensif élevé pour l'empêcher de réagir en fonçant vers le Dniepr ; « Schneller Heinz » n'a rien fait d'autre que cela.

CE QU'IL EN RESTE
AUJOURD'HUI

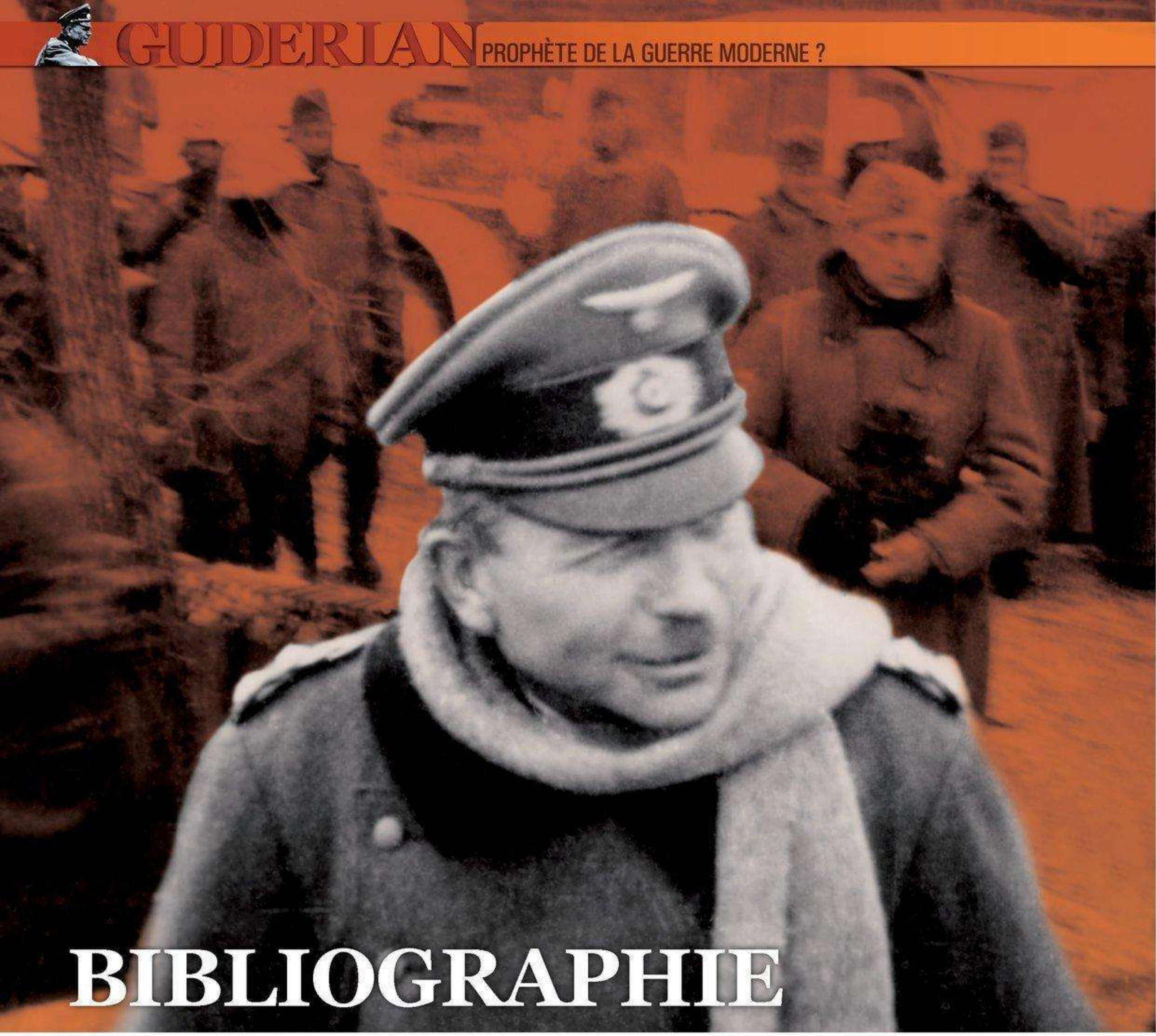
Il suffit de lire un manuel tactique de base d'unité blindée moderne pour retrouver les traces des préceptes de Guderian. Le texte suivant n'est ainsi pas issu d'*Achtung-Panzer!* mais d'un manuel de l'armée de Terre :

« **Votre colonel vous demande**
De vous engager offensivement, après rupture ou submersion du dispositif adverse, en vue de poursuivre dans la profondeur sa désorganisation et, si possible, sa destruction.
Dans quel cadre ?
AMI
Vous agissez généralement en premier échelon du régiment, qui exploite, éventuellement renforcé d'infanterie mécanisée, une faille dans le dispositif ennemi ; celle-ci peut être
- soit décelée, à l'issue d'une action de reconnaissance par exemple ;
- soit créée par une attaque ou une contre-attaque ;
- soit provoquée (cas d'une frappe nucléaire).
Selon les circonstances, le régiment s'engagera le plus souvent soit de flanc, soit à front renversé sur une profondeur n'excédant généralement pas 30 kilomètres.
ENNEMI
L'exploitation visera le plus souvent un adversaire dont le mouvement offensif aura été interrompu, parfois un ennemi en défensive.
Dans la plupart des cas, cet adversaire cherchera à ralentir l'exploitation en menant un combat défensif sur place avec ses éléments résiduels pour permettre l'engagement de ses éléments intacts de 2e échelon.
Dans quel esprit ?
Il s'agit de s'enfoncer dans la profondeur d'un dispositif ennemi en profitant d'une situation localement favorable pour accentuer la désorganisation de l'adversaire
- soit en détruisant des objectifs particuliers (PC, appuis, moyens logistiques) ;
- soit en s'emparant de points clés pour interdire le rétablissement de l'adversaire ».

Le moins que l'on puisse en dire, c'est que les lignes de ce règlement ressemblent comme deux gouttes d'eau à ce qu'écrivait Guderian, il y a maintenant près de 80 ans.
Le concept de la guerre-éclair reste également aujourd'hui très vivace et en particulier dans les sables du Moyen-Orient, terrain de prédilection pour les grandes manœuvres d'unités blindées. Il suffit, pour s'en convaincre, d'analyser le déroulement des opérations lors de l'invasion de l'Irak en 2003. La résistance des centres urbains d'Oum Qasr ou de Bassorah a été plus importante que prévu. Les chars américains ont donc abandonné la réduction de ces poches de résistance à l'infanterie pour foncer directement vers le centre névralgique du pays : Bagdad. Ce mode opérationnel est une parfaite réédition de la méthode employée lors de « Barbarossa ».
Ces deux exemples choisis parmi tant d'autres nous permettent d'affirmer que les enseignements de Guderian restent encore d'actualité dans les salles de classe de l'OTAN. ■



▼ et ▲ Des chars M1 Abrams en Irak, à l'occasion de l'opération « Enduring Freedom ». Les vues de Guderian ont encore cours aujourd'hui, les Américains ayant délaissé des villes telles que Oum Qasr ou Bassorah en 2003 pour foncer sur Bagdad. L'*US Army* a réussi ce que les Allemands ont échoué à faire en 1941 avec Moscou.
US Army

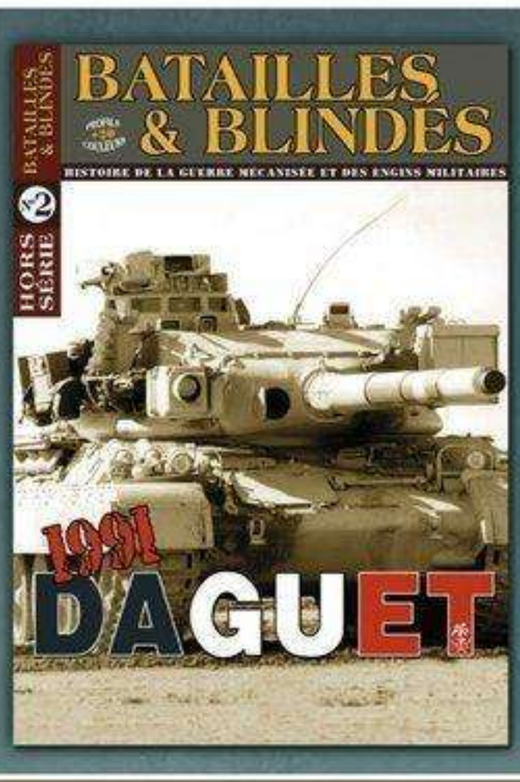


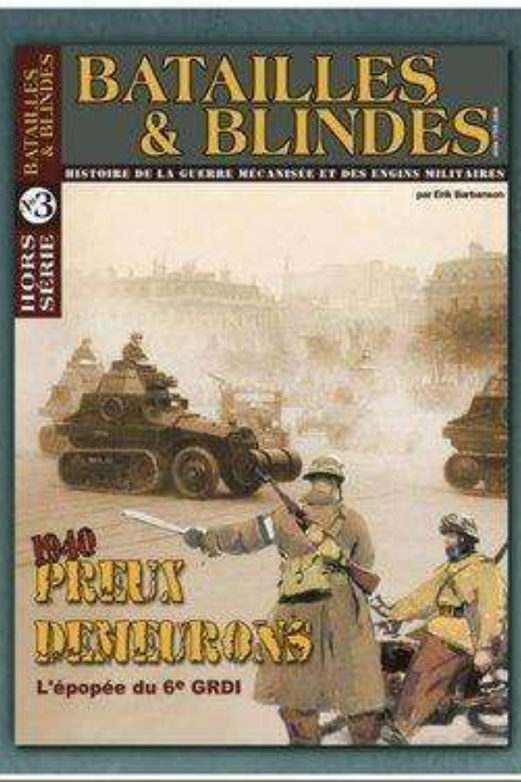
BIBLIOGRAPHIE

Guderian (H.), *Achtung-Panzer!*, 1999, Cassell Military Paperbacks, 220 pages
Dinardo (R. L.), *Germany's Panzer Arm in WWII*, 2006, Stackpole Books, 206 pages
Guderian (H.), *À la tête des Panzer*, 1963, Plon, 446 pages
Citino (R. M.), *The Path to the Blitzkrieg*, 2008, Stackpole Books, 281 pages
Coutau-Bégarie (H.), *Traité de stratégie*, 6e édition, 2008, Economica, 1 135 pages
Macksey (K.), *Guderian Creator of the Blitzkrieg*, 1975, Stein and Day, 262 pages
Martel (G. le Quesne), *In the wake of the tank*, 1931, Sifton Praed & co, 257 pages
Liddell Hart (Sir B.), *Paris or the future of War*, 1925, E P Dutton & co, 85 pages
Deichmann (P.), *Spearhead for Blitzkrieg*, 1996, Greenhill Books, 159 pages
Frieser (K.H.), *Le mythe de la guerre-éclair*, 2003, Belin, 480 pages
Employment of panzer force on the western front, paru dans *Ethint 39*, interview 16/08/45 *Generaloberst* Guderian, 18 pages
Swinton (E. D.), *Eyewitness*, 1936, Hodder & Stoughton, 321 pages
Guerre et manœuvre, Collectif, 2009, Economica, 274 pages
De Gaulle (C.), *Vers l'armée de métier*, 1944, Berger-Levrault, 230 pages
Fuller (J.F.C.), *Tanks in the Great war*, 1920, Murray, 237 pages
Fuller (J.F.C.), *La guerre mécanique et ses applications*, 1948, Berger-Levrault, 280 pages
Cartier (R.), *Hitler est ses généraux*, 1976, Marabout Grand document, 271 pages
Rosado (J.) & Bishop (C.), *Les divisions blindées de la Wehrmacht 39-45*, 2007, EDL, 192 pages
Bond (B.), *Liddell Hart A study of his military tought*, 1979, Cassel, 289 pages
Dulles (A. W.), *L'Allemagne souterraine*, Éditions Trois collines, 260 pages
Rommel (Mar.), *La guerre sans haine*, Presse de la cité, 451 pages
Manuel sur l'emploi de l'escadron de char de bataille, première partie, 1989, armée de Terre édition, 213 pages

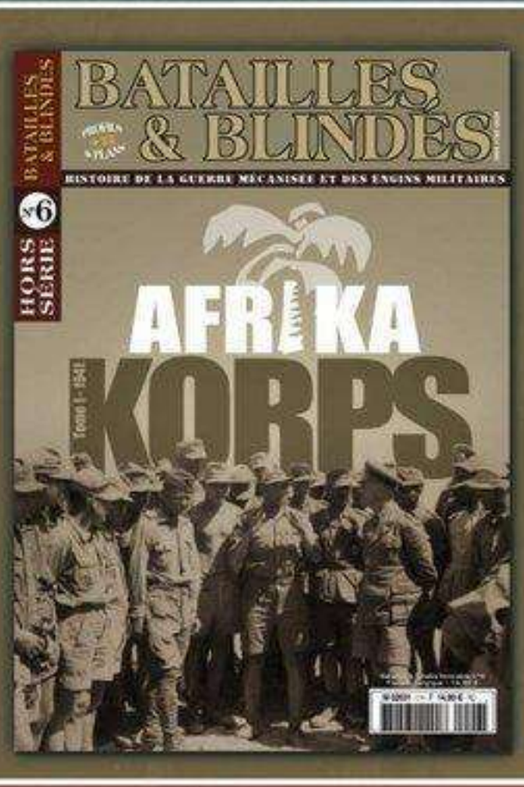
(RE)DÉCOUVREZ TOUS NOS HORS-SÉRIE

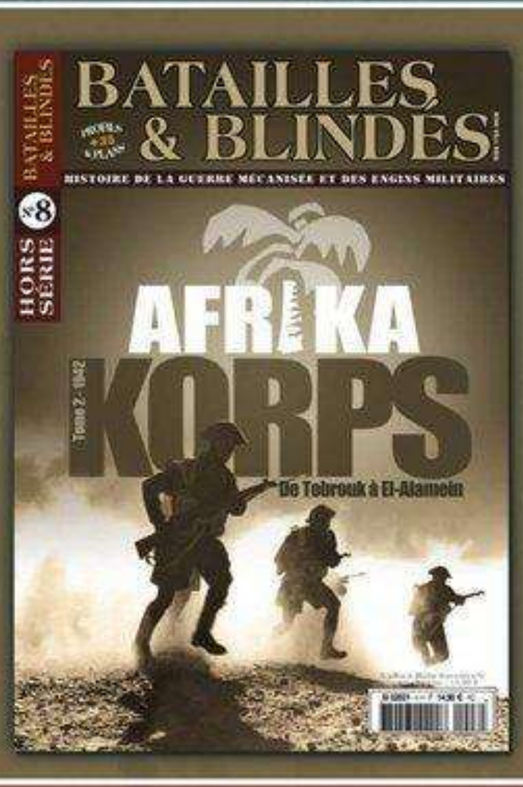
SPÉCIAL 15 ANS DE L'OPÉRATION DAGUET





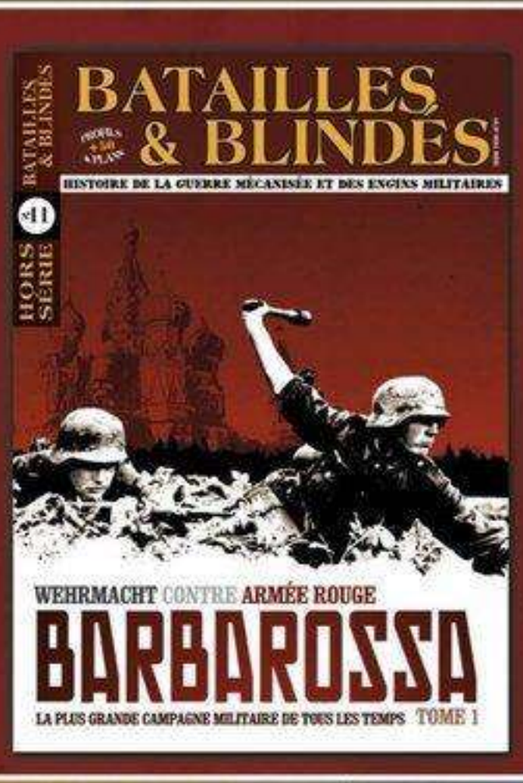
L'ÉPOPÉE DU 6e GRDI

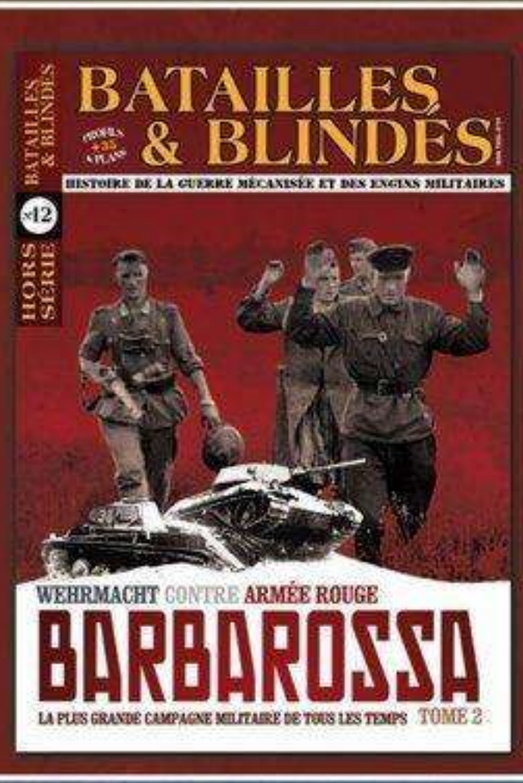




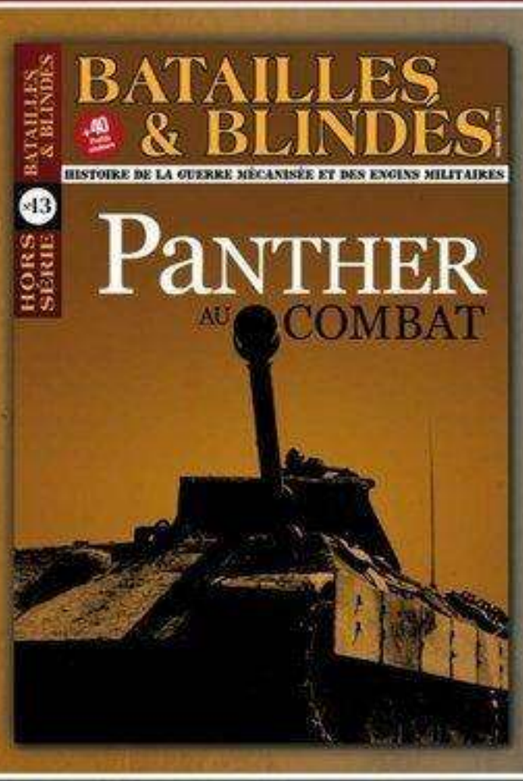
AFRIKA KORPS
TOMES 1 & 2

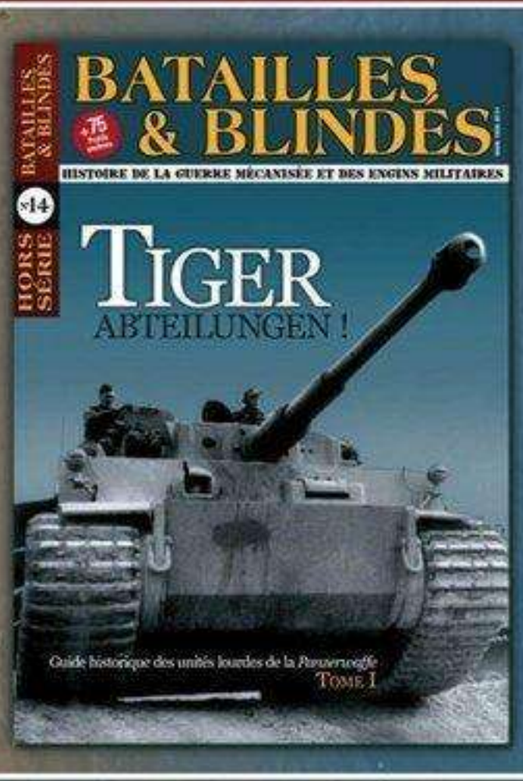
BARBAROSSA
TOMES 1 & 2





PANTHER AU COMBAT





TIGER ABTEILUNGEN !

Découvrez toutes les publications de Caraktère et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

BATAILLES & BLINDÉS

GUDERIAN

Prophète de la guerre moderne ?

Vétéran de la Première Guerre mondiale, membre des corps francs opérant sur la Baltique, officier dans la *Reichswehr* puis dans la nouvelle *Wehrmacht*, Heinz Guderian a jusqu'en 1939 un parcours prometteur. Mais c'est à partir du printemps 1940 que l'homme s'illustre pleinement, lorsque son concept de *Panzer-Division* et de « guerre-éclair » prouve toute sa pertinence durant le *Westfeldzug*, en ravageant les armées alliées. La percée de Sedan est un exemple, parmi d'autres.

Fin tacticien, stratège éclairé, travailleur acharné, visionnaire convaincu de la justesse de ses vues, il ne se fera pourtant pas que des amis parmi ses condisciples de l'*Oberkommando der Wehrmacht*. Sa relation avec le pouvoir hitlérien sera aussi teintée d'une certaine ambiguïté, et sa carrière s'en ressentira.

Alors, Guderian, père des *Panzertruppen* ? Celui qui publiera « Achtung Panzer ! » puis, bien plus tard, « Panzer Leader », a en effet toujours prêché pour l'existence d'une puissante force cuirassée et autonome, une troupe non plus au service du fantassin, mais au contraire appuyée par toutes les autres Armes. Pour autant, Heinz Guderian n'a rien inventé ; il reprend souvent à son compte diverses théories militaires plus anciennes, allemandes ou étrangères, qu'il aura l'intelligence d'amender, et de coordonner pour en faire une doctrine opérationnelle prodigieuse d'efficacité.

Dans ce numéro hors-série de Batailles & Blindés, Hugues Wenkin revient sur le parcours du général de *Panzer* et sur son apport essentiel au fameux « *Blitzkrieg* » allemand. Il étudie pour cela sa formation et ses influences, avant d'analyser sa vision tactique et ses campagnes. Une partie de l'ouvrage est aussi dédiée à son héritage intellectuel dans la guerre moderne. Pour illustrer cette publication, la rédaction de Batailles & Blindés a réuni une formidable collection de photographies d'époque, de profils en couleur, mais aussi de plans, de cartes et de schémas explicatifs.

Batailles & Blindés Hors-série n°15
France / Belgique : 14.90 €
Espagne / Italie / Port. Cont. / Lux. / Grèce : 15.50 €
Suisse : 25 CHF / Canada : 25 $C

M 02031 - 15 H - F: 14,90 € - RD